Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

F 3954

L'ORIGINE

DES DIEUX

DU PAGANISME;

ET

LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR UNE EXPLICATION SUIVIE

DES POËSIES D'HÉSIODE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Principal du Collége de Besançon, Associé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la même Ville.

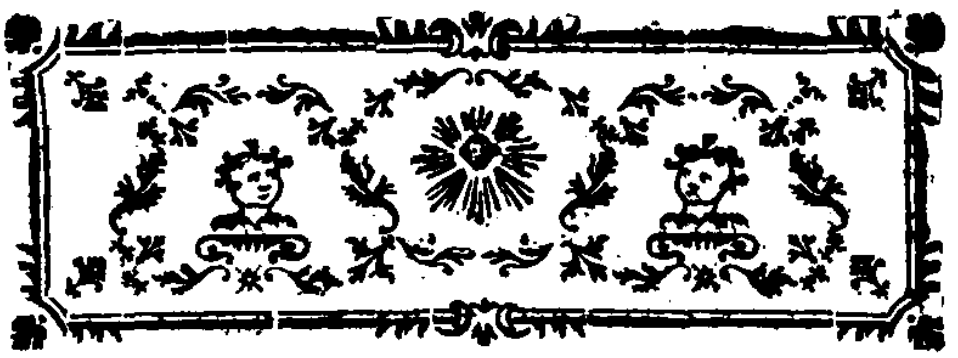
Numquid faciet sibi homo Deos? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

TOME I. PARTIE I.

BIBLIOTH. FRATR. PRAEMONSTRAT. GANDAE

A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE COMTE DE CLERMONT, PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Les plus grands Princes ſe ſont fait gloire de protéger les Lettres ; il en eſt peu qui ſe ſoient appliqués à les cultiver ; leur nom tient dans

l'Hiſtoire une place d'autant plus diſtinguée, que cet exemple eſt plus rare. VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *n'avoit à déſirer aucun des avantages que peuvent donner la naiſſance, le rang, la fortune ; touchée d'une gloire encore plus pure, elle emploie à l'étude de la Religion, des Sciences & des Arts, le cours d'une vie dont elle a conſacré les prémices au ſervice de l'état & à l'appui du Trône. Un goût ſi noble,* MONSEIGNEUR, *eſt digne du ſang auguſte qui coule dans vos veines. Il fait l'éloge du régne ſage, éclairé, pacifique ſous lequel nous avons le bonheur de vivre. Heureuſe la Nation dont les Princes aiment les Lettres & ſont capables de donner des leçons de ſageſſe ! Dans un ſiécle où il eſt ordinaire de faire oſtentation de philoſophie, où il n'eſt pas moins*

commun d'en abuſer, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME donne l'exemple d'un reſpect ſincere pour la Religion, elle daigne protéger & encourager ceux qui travaillent à la défendre. C'eſt à ce ſeul titre qu'elle a bien voulu m'accorder l'honneur de lui préſenter cet Ouvrage : & c'eſt, MONSEIGNEUR, une des plus flatteuſes récompenſes que je pouvois attendre de mes veilles. Les recherches ſur la Mythologie ne ſont point abſolument étrangeres à l'étude de la Religion : examiner les voies par leſquelles tant de peuples ſont tombés dans l'erreur ; enviſager l'excès & les ſuites de leur égarement, eſt un motif de plus pour nous attacher à une Religion qui nous a préſervés du même malheur. Si VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME daigne honorer de ſon ſuffrage ce foible eſſai ſur

une matiere toujours très-obſcure, je me croirai aſſuré de l'approbation publique. Je la ſupplie du moins d'agréer ce témoignage du très-profond reſpect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur BERGIER.

AVANT-PROPOS.

Plan & Diviſion de cet Ouvrage.

LE ſyſtême de Mythologie que l'on propoſe, n'eſt pas nouveau pour le fond, puiſque l'on a tâché de l'appuyer principalement ſur l'autorité des anciens; mais l'arrangement, la méthode, les principes que l'on a ſuivis pour l'établir, n'ont rien de commun avec ceux qui ſont adoptés aujourd'hui par les Sçavans. Quoiqu'il ait été indiqué ſommairement dans quelques Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, il avoit beſoin d'être développé, ſoutenu de ſes preuves, confronté avec les autres ſyſtêmes, ſuivi dans ſes conſéquences; c'eſt ce que l'on a tâché d'exécuter dans le Diſcours préliminaire. Il falloit encore l'appliquer aux fables principales, & le vérifier en détail; on ne pouvoit le faire plus commodément qu'en s'attachant au texte d'Héſiode qui eſt après Homere (*a*) le plus an-

(*a*) Le ſentiment le plus commun eſt qu'Héſiode a vécu cent ans après Homere, comme l'aſſure Porphyre.

cien Mythologue, qui a fait de la généalogie des Dieux, une ſuite & un recueil complet. On s'eſt donc trouvé dans la néceſſité de traduire la Théogonie, d'y ajouter un commentaire, de montrer la ſource & le ſens des fables grecques ſelon les principes diſcutés dans le Diſcours. Comme il n'y a point encore eu de traduction françoiſe d'Héſiode, il convenoit d'ajouter la deſcription du *Bouclier d'Hercule* & le Poëme intitulé : *Les Travaux & les Jours*. Ils renferment quelques fables qui ne ſont point dans la Théogonie, & donnent lieu à des obſervations qui ont paru néceſſaires pour bien entendre les anciens Poëtes.

L'ouvrage ſe trouve ainſi naturellement diviſé en trois parties. La premiere eſt le Diſcours où l'on établit les preuves & les conſéquences du ſyſtême propoſé. La ſeconde contient les trois Poëmes d'Héſiode traduits en françois : la troiſiéme, les remarques néceſſaires pour en prendre le vrai ſens. Ces remarques renfermant une infinité de diſcuſſions de grammaire & d'étymologies, ne peuvent être au goût du plus grand nombre des Lecteurs qui ne veulent s'inſtruire de la Mythologie que

par maniere d'amuſement. On pourra dans la ſuite ajouter en leur faveur une table alphabétique raiſonnée, où l'on expliquera ſimplement les fables, en renvoyant aux preuves contenues dans les remarques. Cette table ſervira d'un Dictionnaire poëtique & mythologique dégagé de tout appareil d'érudition, mais où l'on aura tout ce que l'on peut communément déſirer de ſçavoir ſur les Divinités principales & les plus fameux héros du Paganiſme.

On doit prévenir le Lecteur qu'il trouvera ici des idées ſingulieres, contraires aux principes communément reçus, & qui paroîtront peut-être trop hardies; mais nous ne ſommes plus dans le ſiécle des préjugés: il eſt déſormais permis de chercher le vrai ſans prévention; de peſer les raiſons, ſans avoir égard à l'autorité. En conſervant pour nos maîtres le reſpect qui leur eſt dû, nous pouvons ſans ſcrupule nous écarter de leurs opinions. Suppoſer qu'ils ont tout vû, qu'il ne reſte rien à examiner après-eux, eſt le parti le plus commode, mais ce n'eſt ni le plus raiſonnable ni le plus ſûr. Il en coûte de les ſuivre pas à pas, dans une défiance continuelle, d'examiner, de vérifier,

de comparer les preuves & les témoignages : ſi après une marche ſi pénible on croit découvrir ce qu'ils n'ont pas apperçu, pourquoi héſiteroit-on de le dire? Dans le ſujet que l'on traite, l'erreur eſt ſans conſéquence, mais la découverte de la vérité ne peut jamais être indifférente. Si l'on pouvoit ſe flatter d'y être enfin parvenu, il en réſulteroit de nouvelles lumieres pour diſtinguer dans les anciens ce qu'il y a de vrai, ce qu'on doit regarder comme douteux, & ce qui eſt évidemment faux & fabuleux.

Dans le grand ouvrage de M. l'Abbé Banier, le ſyſtême du ſens hiſtorique des fables eſt développé & prouvé autant qu'il pouvoit l'être; ceux qui ont écrit depuis, n'y ont rien ajouté. L'opinion contraire, quoique plus ancienne, n'a pas encore eu le même avantage; juſqu'ici l'on n'en a point raſſemblé les preuves, l'on n'a point tenté de la dépouiller du ridicule dont pluſieurs Ecrivains ſe ſont efforcés à l'envi de la couvrir. Quand le Lecteur aura vu ce que l'on peut dire pour l'établir, il ſera en état de choiſir avec connoiſſance de cauſe, & de ſe décider ſans prévention.

L'accueil favorable que l'Académie

de Nancy a daigné faire à la premiere ébauche de cet ouvrage, a engagé l'Auteur à faire de nouveaux efforts pour le rendre moins imparfait: un ſuffrage d'un ſi grand poids doit rendre excuſable la confiance qu'il a de le publier, & ſemble lui promettre, malgré le préjugé dont on ne peut trop redouter l'empire, l'approbation des Sçavans.

Déja ce préjugé ſemble moins univerſellement établi. On voit par les derniers Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, que le ſens hiſtorique des fables n'eſt plus l'opinion dominante de cette ſçavante Compagnie. Outre M. de la Barre, dont on verra le ſyſtême ci-après, M. Freret, tome 23; M. l'Abbé Foucher, tome 27; M. de Bougainville, tome 29, ont poſé des principes contradictoires à ceux de M. l'Abbé Banier. Le ſçavant Auteur du *Méchaniſme du langage*, tome 1, n. 25, pag. 88, a ſuivi la même route: en marchant ſur les traces de ces habiles maîtres, nous ne pouvons plus craindre de nous égarer.

Deux Ecrivains célèbres, que l'on ne peut ſoupçonner de s'être copiés, ont encore attaqué récemment le ſentiment des Mythologues Hiſtoriens. L'un ſou-

tient que » l'homme a commencé par » animer tous les êtres dont il ſentoit » l'action; que faute de connoître les » bornes de leur puiſſance, il l'a ſup- » poſée illimitée, & en a fait des Dieux; » qu'ainſi l'univers s'eſt trouvé rempli » de Dieux ſenſibles : que les aſtres, les » vents, les montagnes, les fleuves, » les arbres, tous les ouvrages de la » nature ont été les premieres Divini- » tés des mortels « (*a*). L'autre enſei- gne que » dès qu'il y a eu des hommes, » c'eſt-à-dire, des animaux foibles & » capables de raiſon, ils ont reconnu » aiſément qu'il eſt quelque choſe de » plus puiſſant qu'eux; ils ont ſenti » une force dans la terre qui fournit » leurs alimens, une dans l'air qui ſou- » vent les détruit, une dans le feu qui » conſume, & dans l'eau qui ſubmerge. » Quoi de plus naturel dans des hom- » mes ignorans que d'imaginer des » êtres qui préſidoient à ces élémens « ? Telle eſt, ſelon lui, la ſource du Poly- théiſme (*b*). Il penſe encore que les plus anciennes fables ſont évidemment allégoriques, comme celles de Vénus, de Minerve, de Prométhée (*c*).

(*a*) Emile, tome 2, pag, 316.
(*b*) Diction. Philoſ. art. *Idolâtrie*.
(*c*) *Ibid.* art. *Fables*.

A Dieu ne plaiſe que l'on ſuive la doctrine de ces deux Auteurs & les conſéquences qu'ils prétendent tirer de leurs principes; mais enfin après tant d'exemples, on peut déſormais ſans témérité contredire l'opinion communément reçue ſur l'origine du Polythéiſme & de l'Idolâtrie; & peut-être qu'après que l'on aura peſé les raiſons de part & d'autre, on aura peine à comprendre comment cette opinion a pu régner ſi long-temps.

TABLE.

PARTIE I.

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

DISCOURS *ſur l'Origine des Fables & ſur les différentes manieres de les expliquer.* Page 1

CHAP. I. *Syſtême des Mythologues hiſtoriens, & ſes difficultés.* 13

CHAP. II. *Autre opinion ſur l'origine des fables & ce qu'on y peut oppoſer.* 29

CHAP. III. *Expoſition plus détaillée d'un nouveau ſyſtême.* 38

CHAP. IV. *Premiere preuve du ſyſtême que l'on vient d'expoſer, le témoignage des Auteurs ſacrés.* 54

CHAP. V. *Seconde preuve du même ſyſtême, le ſentiment des Philoſophes & des Poëtes.* 68

CHAP. VI. *Troiſiéme preuve ; la Mythologie des Romains, & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.* 84

CHAP. VII. *Quatriéme preuve ; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne, & avec les idées populaires.* 96

CHAP. VIII. *Cinquiéme preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.* 119

CHAP. IX. *Sixiéme preuve; l'aveu des Mythologues hiſtoriens; la contradiction de leurs principes; la foibleſſe de leurs raiſons.* 134

CHAP. X. *Premiere conſéquence du ſyſtême que l'on vient de prouver; la plûpart des fables ſont des allégories; néceſſité de recourir au ſens allégorique dans tous les ſyſtêmes; quelles ſont les allégories que l'on doit rejetter.* 159

CHAP. XI. *Seconde conſéquence; les principales ſources des fables ſont une explication groſſiere des phénoménes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du ſtyle poëtique.* 177

CHAP. XII. *Troiſiéme conſéquence; les dogmes ridicules, les pratiques ſuperſtitieuſes, le cérémonial minutieux du Pag. ſont nés de la même ſource que les fables.* 199

PARTIE II.

CHAP. XIII. *Que doit-on penſer des Héros? leurs fables ſont-elles de même nature que celles des Dieux.* 3

CHAP. XIV. *Quatriéme conſéquence; les*

ſables grecques ne ſont point venues d'Egypte ni de Phénicie. 31
CHAP. XV. *Cinquiéme conſéquence ; utilité de la comparaiſon des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.* 56
CHAP. XVI. *Examen de deux autres ſyſtêmes, & réponſe à quelques objections.* 67
CHAP. XVII. *Pourquoi l'on ſuit Héſiode ; idée de la Verſion françoiſe de ſes Poéſies & des Remarques qui l'accompagnent.* 86
POÉSIES D'HESIODE TRADUITES EN FRANÇOIS. 95
THÉOGONIE. PART. I. *Invocation des Muſes.* 99
PART. II. *Régne de Cœlus ; génération des Etres.* 104
PART. III. *Régne de Saturne & des Titans ; 2^e époque de la Religion Grecque.* 107
PART. IV. *Régne de Jupiter & des autres Dieux ; établiſſement des Sacrifices : troiſiéme époque de la Religion grecque.* 121
PART. V. *Hommes placés au nombre des Dieux ; quatriéme époque de la Religion grecque.* 138
LE BOUCLIER D'HERCULE. 145
LES TRAVAUX ET LES JOURS. 169

Fin de la Table.

L'ORIGINE

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

DISCOURS

Sur l'Origine des Fables, & ſur les différentes manieres de les expliquer.

DEPUIS long-temps on travaille à éclaircir l'ancienne Mythologie, peut-être n'eſt-il aucun ſujet ſur lequel les Sçavans ſe ſoient plus exercés; malgré tant de recherches, il n'en eſt point qui ſoit encore enveloppé de plus épaiſſes ténébres. Comment un ſyſtême auſſi monſtrueux que celui de la religion grecque a-t-il pu ſe former? Par quelle voie un peuple, ſi éclairé d'ailleurs, eſt-il tombé dans cette eſpéce de délire dont la philoſophie même n'a pu le guérir? Qu'étoit-ce que ces di-

vinités bizarres auxquelles il offroit ſon encens ? Etoit-ce des perſonnages réels ou des êtres imaginaires ? Ces queſtions ſans doute ont de quoi piquer la curioſité. Les Romains, en adoptant les idées ridicules de la Gréce, les ont communiquées à tous les peuples qu'ils ont ſoumis à leur empire ; les Dieux d'Athènes & de Rome ont été pendant long-temps les Dieux de nos peres. Bannis des temples & des autels que la ſuperſtition leur avoit érigés, ils regnent encore ſur nos théâtres ; la peinture, la poëſie, la ſculpture, nous les reproduiſent ſans ceſſe : ne ſçaurons-nous jamais l'origine de ces perſonnages toujours ſi intéreſſans, à la deſtinée deſquels ſemble attaché le ſort des beaux arts ?

L'hiſtoire des différentes opinions que l'on a ſuivies pour en découvrir la naiſſance, ſeroit très-longue & très-inutile ; les unes ſont preſqu'enſevelies dans l'oubli, les autres ont eu peu de partiſans. Si par un heureux haſard on trouve enfin un ſyſtême plus vrai ou plus probable, qu'importe de ſçavoir en quoi tous les autres ſont défectueux ?

Après une lecture attentive de la Théogonie, Poëme d'Héſiode, où le plan de l'ancienne Mythologie eſt développé, il a paru 1°. que les Dieux des Grecs ne ſont

point des hommes ou des Rois qui ayent vécu dans aucune contrée de l'univers; mais des génies, des intelligences que l'on ſuppoſoit occupées à diriger les différentes parties de la nature. L'ignorance des reſſorts qui la font mouvoir, l'admiration ſtupide de ſes phénoménes, ont perſuadé aux anciens peuples que des eſprits en étoient les auteurs; & nous verrons que ce préjugé eſt encore aujourd'hui répandu chez toutes les nations barbares, dans toutes les parties du monde. Selon cette phyſique puérile & groſſiere, Jupiter eſt le génie qui anime le ciel; Junon, celui qui produit les agitations de l'air; Neptune, le pouvoir qui domine ſur la mer & ſur les eaux; Pluton, l'eſprit qui réſide dans l'intérieur de la terre; Minerve, l'induſtrie qui a inventé les arts; Cérès, l'intelligence qui dirige l'agriculture; Bacchus, l'influence bienfaiſante qui fournit aux hommes les différentes eſpéces de boiſſons, &c. Aux yeux des peuples ſauvages tout eſt animé dans l'univers, tout reſpire, tout eſt mû par des eſprits occupés des beſoins de l'homme & chargés d'y pourvoir. S'ils lui ſont favorables, ils le comblent de bienfaits; s'ils ſont irrités, ils font pleuvoir ſur lui les fléaux & les malheurs. L'intérêt & la reconnoiſſance, la crainte & la douleur

l'engagent de concert à rendre un culte à ces êtres puiſſans, qu'il enviſage comme les arbitres de ſa deſtinée. Telle eſt la premiere ſource du polythéïſme, de cette multitude infinie de Dieux que les Payens ont adorés.

2°. Pour rendre préſent l'objet de ſon culte, pour le mettre ſous ſes yeux, l'homme a voulu peindre les Dieux; il les a repréſentés d'abord par des figures informes, par des ſymboles arbitraires, enſuite par des ſtatues; il s'eſt perſuadé que ces eſprits avides d'hommages, de reſpects, d'offrandes, venoient habiter les temples, les autels, les ſymboles qu'il leur conſacroit. C'eſt l'origine de l'idolâtrie proprement dite, du cérémonial & des ſuperſtitions payennes. Ce fait ſera prouvé dans la ſuite.

3°. L'on a donné d'abord aux Dieux le nom même des êtres phyſiques auxquels on a ſuppoſé qu'ils préſidoient; chaque peuple les a déſignés dans ſon langage ſelon cette idée; ce procédé étoit naturel. Dans la ſuite des ſiécles, ces noms ſont devenus ſurannés & inintelligibles au commun des hommes, lorſque les langues ont changé, & ſouvent on a perdu de vûe leur ſignification primitive. Les opérations des Dieux, c'eſt-à-dire, les phénoménes de la nature, exprimés de même, ont été pris

pour des actions humaines, le ſtyle figuré des Poëtes, a augmenté le preſtige; l'eſprit frivole & léger des Grecs, a ſaiſi le merveilleux par-tout où il a cru l'appercevoir. De-là ſont nées la généalogie, les alliances, la poſtérité, les aventures des Dieux, en un mot, toutes les fables & les imaginations bizarres de la Mythologie.

4°. Il y a eu des héros ou des hommes célébres honorés d'un culte religieux après leur mort & placés au nombre des Dieux, on en convient; mais on ſoutient qu'il y en a très-peu dont l'exiſtence ſoit ſuffiſamment conſtatée. Chez tous les peuples cet uſage eſt poſtérieur de pluſieurs ſiécles à l'établiſſement de la religion publique & à la naiſſance des fables: il n'eſt point la ſource du polythéiſme ni de l'idolâtrie, il en eſt ſeulement une conſéquence: il n'a rien changé aux idées ni aux pratiques anciennes du paganiſme. Les fables que l'on a débitées ſur ces héros, ont été compoſées ſelon la même méthode que celles des Dieux.

Tel eſt en abrégé le ſyſtême que l'on a tâché d'établir dans ce Diſcours; on le compare aux autres ſyſtêmes principaux, on en raſſemble les preuves, on en développe les conſéquences. Malgré la force des autorités & des raiſons ſur leſquelles il paroît

fondé, on ne ſe détermine qu'avec répugnance à le publier. Il eſt toujours dangereux de contredire les opinions qui régnent parmi les Sçavans. Depuis longtemps ils nous ont accoutumés à regarder les Dieux de la Gréce comme des Rois, des conquérans, des hommes célèbres par leurs exploits ou par leurs talens, qui ont vécu dans les premiers âges du monde, quoiqu'on ne s'accorde pas ſur le lieu où l'on doit placer la ſcène de leurs aventures. Ils nous ont appris à chercher dans les fables l'hiſtoire ancienne altérée par les fictions des Poëtes; ici on préſente ces objets ſous un coup d'œil bien différent, & la Mythologie ſe trouve étrangement dégradée. Les Dieux ſont des êtres imaginaires, enfantés par l'ignorance, par l'admiration, par la peur: les fables ſont de pures allégories, auſſi groſſieres que ceux qui en ſont les auteurs. C'eſt l'hiſtoire naturelle; non telle que des obſervateurs inſtruits ou des philoſophes auroient pu la faire, mais telle que des hommes encore ſauvages l'ont enviſagée & déguiſée ſous des expreſſions dont leurs deſcendans ne comprenoient plus le ſens, ou dont ils ont volontairement abuſé. Pourra-t-on goûter cette métamorphoſe? Les Dieux qui trouverent autrefois des apologiſtes ſi zélés, même

parmi les Sçavans, pour juſtifier leur culte, manqueront-ils aujourd'hui de défenſeurs pour revendiquer leur état?

Ce n'eſt encore là que le moindre des inconvéniens. Dès que l'on part du principe directement oppoſé à celui des Mythologues hiſtoriens, il faut néceſſairement ſuivre une méthode différente de la leur pour expliquer les fables, & en chercher le ſens ailleurs que dans l'hiſtoire. Si les Dieux ne ſont autre choſe que les êtres naturels perſonnifiés, quelle relation peut-il y avoir entre les fables & les événemens civils ou politiques de la Gréce? Une phyſique groſſiere, les équivoques & l'abus de l'ancien langage, ſont les ſeules reſſources qui reſtent pour débrouiller le chaos de la Mythologie. Ce fond qui ſemble fort ſtérile au premier coup d'œil, devient d'une fécondité ſurprenante quand on le conſidere de près. Mais cet examen entraîne des diſcuſſions minutieuſes, des détails épineux & déſagréables. Remonter à la ſignification primitive des noms & aux élémens du langage, comparer, analyſer, diſſéquer des mots, inſiſter continuellement ſur le double ſens & ſur l'abus des termes, trouver par un procédé ſi uniforme, & par-là même ſi inſipide, le ſens de pluſieurs fables qui ſemblent n'avoir rien de commun; ne

montrer ſous le pompeux verbiage des Poëtes, que les objets les plus ſimples & des obſervations ſouvent puériles, quelle occupation pour un écrivain ! Quel ſpectacle à préſenter au lecteur ! Mais enfin, ſi cette méthode eſt la plus vraie, doit-on l'abandonner à cauſe des difficultés & des obſtacles qu'il faut ſurmonter ?

Il eſt aiſé de comprendre tout l'avantage qu'ont eu ceux qui ont expliqué les fables par l'hiſtoire; ils ont préſenté des faits. Il leur étoit aiſé d'en faire un récit agréable & intéreſſant, en ſupprimant le faux merveilleux dont les Poëtes les avoient enveloppés. Par cette diſtinction commode de l'hiſtorique & du fabuleux, ils ſont devenus maîtres de leur ſujet. Dans le ſyſtême des allégories, l'on ſe trouve également gêné par la matiere & par la forme. Il faut rendre raiſon de tout, faire un aſſemblage lié & ſuivi de mille circonſtances qui ſemblent enfantées par une imagination en délire; expliquer toutes les énigmes par une ſeule clef, par les bizarreries du langage. Souvent on s'expoſe à révolter le lecteur par la futilité des objets ſur leſquels on a fait les plus beaux vers du monde. Si malheureuſement ce ſyſtême n'eſt pas vrai, on ne me fera pas du moins le même reproche qu'aux anciens allégoriſtes; on ne

m'accuſera pas de l'avoir ſuivi pour ma commodité.

De tous les genres de travail, il n'en eſt peut-être aucun qui prête davantage à la ſatyre : or, en France plus qu'ailleurs, & dans notre ſiécle plus que jamais, avoir pour ſoi les rieurs, c'eſt avoir eſſentiellement raiſon. Quelle ridiculité ! dira-t-on ; un ſyſtême renouvellé des Grecs, dont on a démontré cent fois l'abſurdité, un ſyſtême bâti ſur des étymologies, fondement le plus fragile & le plus arbitraire qui fut jamais ! Ceux qui l'enviſageroient ainſi, me permettront de m'inſcrire en faux contre ce double reproche.

1°. Ce que j'emprunte des Grecs, c'eſt-à-dire, des anciens philoſophes, c'eſt que les Dieux du paganiſme étoient les génies, que l'on ſuppoſoit répandus dans toute la nature, & non pas des hommes ; que leurs fables ſont des allégories & non pas des hiſtoires. A-t-on démontré que ce ſentiment eſt faux ? J'entreprens de prouver qu'il eſt vrai & de répondre à tout ce que l'on y oppoſe. L'on a montré ſans doute l'abſurdité des allégories que les anciens avoient imaginées pour cacher le ridicule des fables ; mais a-t-on fait voir qu'il eſt impoſſible d'en trouver de plus raiſonnables & de mieux proportionnées à

la groſſiéreté du génie des anciens Grecs? C'eſt le point qui reſte encore à décider.

2°. Ce n'eſt point l'étymologie du nom des Dieux forgée d'avance qui nous a forcés de renoncer à la Mythologie hiſtorique; c'eſt le défaut de preuves, les raiſons qui établiſſent l'opinion contraire, la lecture attentive de la Théogonie. Dès qu'il a paru certain que les Dieux n'étoient pas des hommes, il a fallu néceſſairement conclure que leurs fables ne ſont pas des hiſtoires, mais des allégories, & l'on s'eſt trouvé engagé à en rechercher la ſource. On a cru l'appercevoir dans les obſcurités & les équivoques de l'ancien Grec, & l'on ne peut en aſſigner aucune qui ſoit plus analogue à l'ignorance & à la groſſiéreté d'un peuple encore barbare. La néceſſité de rechercher les divers ſens des noms, eſt donc une conſéquence & non pas une preuve de la thèſe principale. Quand toutes les étymologies que l'on a données ſeroient fauſſes, ce qui n'eſt guères poſſible, le ſentiment des Mytologues hiſtoriens n'en ſeroit pas pour cela mieux établi, & l'on doit ſe ſouvenir qu'ils ont ſouvent recours eux-mêmes aux étymologies pour expliquer les circonſtances de pluſieurs fables, que dans aucun ſyſtême on ne peut s'en paſſer.

La Mythologie préſente trois queſtions à éclaircir; on prie le lecteur d'y faire attention. Premiérement, de quelle nature ſont les Dieux du paganiſme? ſont-ce des hommes ou des génies? On ſoutient ici que ce ſont des génies & non pas des hommes; ce point paroît démontré, autant que la matiere en eſt ſuſceptible. On en conclud que les fables ne ſont point des hiſtoires, mais des allégories; la conſéquence paroît inconteſtable. Secondement, les héros qui dans la ſuite des ſiécles ont été adorés comme des Dieux, ſont-ils tous des perſonnages réels, qui ayent véritablement exiſté? Cette queſtion fournit la matiere à pluſieurs doutes: on les a détaillés dans le chapitre 13. Mais on prétend qu'en ſuppoſant même l'exiſtence de tous ces héros, il eſt très-vraiſemblable que leurs fables ſont de même eſpéce que celles des Dieux, & ont été compoſées ſelon la même méthode. Troiſiémement, quelle eſt la ſource où les Grecs ont puiſé ces fables? Ici l'incertitude augmente, parce que différentes cauſes ont pu contribuer à l'erreur. On a cru appercevoir qu'une phyſique groſſiere eſt le principal objet des fables des Dieux, que la géographie mal entendue a fourni la matiere de celles des héros, que les équivoques & l'abus du langage ont également influé

dans les unes & les autres. On ne pouvoit le montrer que par une explication ſuivie des fables ſelon cette méthode; & il eſt aiſé de ſentir que l'on doit ici ſe borner à des conjectures. C'eſt la ſimplicité, l'uniformité, la liaiſon, la vraiſemblance de ces explications qui peut en faire tout le mérite; mais il eſt impoſſible que tous les eſprits en penſent de même. Le plus ou moins de connoiſſances que l'on a des anciennes langues, le goût, les préventions, les opinions particulieres que l'on peut avoir adoptées, doivent néceſſairement influer beaucoup dans le jugement qu'en porteront la plûpart des lecteurs. C'eſt la partie de l'ouvrage la plus expoſée à la cenſure; heureuſement c'eſt auſſi la plus indifférente. Quand elle ſeroit un tiſſu de rêveries, les deux autres, & ſur-tout la premiere, n'en recevroient aucune atteinte. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vûe, ſi l'on veut prononcer équitablement ſur tout le ſyſtême, & ne pas confondre le fond avec l'acceſſoire.

Après ces obſervations qui ont paru indiſpenſables, il eſt néceſſaire de rappeller les principales opinions qui ont régné parmi les Mythologues, d'expoſer enſuite plus en détail celle que l'on a ſuivie, d'en établir les preuves, d'en développer les conſéquences.

CHAPITRE PREMIER.

Syſtême des Mythologues hiſtoriens & ſes difficultés.

ON penſe communément que les fables grecques ne ſont autre choſe que l'ancienne hiſtoire, déguiſée ſous des expreſſions équivoques & chargée de circonſtances merveilleuſes imaginées à plaiſir, pour exciter une frivole admiration. Les Grecs, ſous les noms de leurs Dieux, ont adoré ou leurs propres ancêtres, ou les premiers Princes qui ont fondé des empires, qui ont réuni les peuples en corps de ſociété, qui ont enſeigné les arts les plus néceſſaires. Ouranos ou Cœlus, Chronos ou Saturne, Zéus ou Jupiter, ſont trois Monarques qui ſe ſont ſuccédés. La troupe des Dieux qui leur ont été aſſociés, ſont les principaux perſonnages qui ont vécu ſous leur régne ou immédiatement après. Ce que l'on raconte de leurs guerres, de leurs conquêtes, de leurs crimes même, eſt vrai pour le fond, mais défiguré par des circonſtances fabuleuſes. Les Egyptiens & les Phéniciens qui ont amené différentes colonies dans la Gréce, ayant raconté quelques événemens §. 1.

arrivés chez eux, l'on entendit leurs narrations de travers, tant à cauſe de l'obſcurité de leur langage, que par le penchant invincible des Grecs pour le faux merveilleux, & on en fit de nouveaux épiſodes à l'ancienne hiſtoire. Ce mêlange bizarre de perſonnes qui ont vécu en différens temps, de faits arrivés en différens lieux, de noms dont on n'a pas pris le vrai ſens, a formé un aſſemblage ridicule que les poëtes ont habillé ſelon leur goût. En ajoutant des perſonnages allégoriques à ceux qui ont exiſté réellement, ils ont augmenté la confuſion. Ainſi s'eſt arrangée ſucceſſivement l'eſpéce de généalogie qu'Héſiode nous a donnée dans ſa Théogonie, & qu'Homere avoit déja ſuivie dans ſes deux Poëmes. Pour démêler le vrai au milieu de tant d'acceſſoires étrangers, il faut chercher l'étymologie des noms grecs dans les langues de l'Orient, rapprocher autant que l'on peut l'hiſtoire de la Gréce, de celle de l'Egypte & de la Phénicie, rapporter le tout aux idées & aux mœurs des anciens peuples.

§. 2. Ce ſyſtême, dont nous examinerons les preuves dans la ſuite, a été ſoutenu par Bochart, continué par le Clerc dans ſon commentaire ſur Héſiode & dans quelques volumes de ſa Bibliothéque univerſelle,

adopté avec quelques changemens par M. l'Abbé Banier, dans ſon explication hiſtorique des fables, développé dans pluſieurs mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, ſuppoſé vrai par la plûpart des Sçavans qui ont écrit depuis. Rien ne manquoit à ces divers auteurs pour le mettre dans tout ſon jour; connoiſſance parfaite du grec & des langues orientales, étude profonde & ſuivié de l'ancienne hiſtoire & des mœurs des différens peuples, critique judicieuſe des anciens, pour fixer le degré d'autorité qu'on peut leur donner, lecture immenſe de tous les Mythologues. Avec des talens ſi rares, on voit qu'ils ne ſont pas contens de leurs découvertes, qu'il reſte toujours des doutes à éclaircir, des difficultés auxquelles on ne répond point. Souvent ils racontent plutôt ce que l'on a dit, qu'ils ne donnent la raiſon pourquoi on s'eſt aviſé de le dire. Comment les Grecs ſont-ils parvenus au point d'aveuglement, d'adorer des hommes pour toute Divinité? Quelle étoit auparavant leur croyance? Par quelle progreſſion de fauſſes idées ſont-ils tombés dans cette erreur? Ont-ils ſuivi pour s'égarer la même route que les autres peuples? Tant que nous ne ſerons point appaiſés ſur ces queſtions, la Mythologie ne ſera pas ſuffiſamment expliquée.

§. 3. Si le ſyſtême que l'on vient d'expoſer n'eſt pas vrai, il eſt du moins hardi, & il convenoit de l'être à ceux qui l'ont imaginé. Les Latins, mieux inſtruits que nous de l'hiſtoire grecque, parce qu'ils touchoient de plus près aux événemens, l'avoient partagée en trois époques principales: ils nommoient la premiere, les temps inconnus; ceux-ci s'étendent depuis la création, ou plutôt depuis la diſperſion des nations, juſqu'au déluge d'Ogygès, c'eſt-à-dire, juſques vers l'an 2200 du monde, 544 ans après le déluge univerſel, 1800 ans avant Jeſus-Chriſt. La ſeconde comprend les temps fabuleux ou héroïques qui durent environ 1000 ans, depuis Ogygés juſqu'aux Olympiades, 776 ans avant Jeſus-Chriſt, époque à laquelle commencent les temps hiſtoriques. Nos Mythologues moins timides, prétendent retrouver l'hiſtoire des temps héroïques, ſous l'enveloppe des fables dont on l'a défigurée; ils ſe flattent même de porter la lumiere dans le chaos des ſiécles inconnus: eſſayons ſi, avec le flambeau qu'ils nous prêtent, nous pourrons marcher en ſûreté.

§. 4. premiere difficulté. On commence par ſuppoſer un empire de Titans, ou des Rois devenus Dieux, dans des ſiécles où il n'y avoit point de villes bâties, ni d'arts cultivés dans la Gréce,

ce, où les peuples de ces contrées étoient encore ſauvages & barbares. Selon l'opinion commune, les plus anciennes villes grecques, Athénes, Argos, Thébes, Sicyone, remontent à peu près au temps d'Abraham & aux commencemens du premier empire des Aſſyriens, c'eſt-à-dire, environ à l'an 400 après le déluge. Etoit-ce trop de quatre ſiécles pour peupler toute l'étendue de l'Aſie mineure, & amener inſenſiblement des colonies juſques dans la Gréce & la Theſſalie? Comment s'eſt-il pû former un vaſte empire avant cette époque?

Dom Pezron, pour ſortir de cet embarras & ſoutenir le régne des Princes Titans, n'a point trouvé de meilleur moyen que de prolonger les temps, d'adopter la chronologie des Septante, de ſuppoſer que depuis le déluge juſqu'aux premieres époques de l'hiſtoire profane, il s'eſt écoulé un plus grand nombre de ſiécles que l'on n'en compte communément. Sans entrer dans cette diſcuſſion chronologique, arrêtons-nous à une preuve de fait ſelon l'ordre des migrations du genre humain; les premiers empires ont dû commencer dans le voiſinage de la Méſopotamie, parce que c'eſt-là que les hommes ſe ſont trouvés raſſemblés après le déluge. Les états de l'Aſie doivent

donc être plus anciens que ceux de l'Europe; il eſt donc impoſſible que dès les commencemens de la domination des Aſſyriens, avant la monarchie des Egyptiens, avant la naiſſance des royaumes de l'Aſie Mineure, il y ait eu à 400 lieues des plaines de Sennahar & au-delà des mers, un prétendu empire des Titans.

La maniere dont il a fini eſt encore plus incompréhenſible que ſes commencemens. Peut-on concevoir qu'un empire ſi étendu & ſi célébre n'ait laiſſé après lui ni ſucceſſion ni veſtiges certains? A-t-il duré peu ou long-temps? Quelles en étoient les bornes préciſes & le ſiége principal? A la mort du dernier Souverain, comment ſes états ont-ils été démembrés? Que ſont devenus Jupiter, Pluton, Neptune? Rien de connu ſur leur deſtinée. Des Princes qui naiſſent à l'un des bouts du monde pour aller régner à l'autre, dans un temps où la navigation n'étoit pas connue, qui font des conquêtes dans des pays où il n'y avoit pas de villes, qui fondent un empire chez des peuples auſſi ſauvages que ceux de l'Amérique, qui diſparoiſſent tout-à-coup ſans laiſſer aucun monument certain de leur régne; cela eſt-il plus aiſé à comprendre que les rêves de la Mythologie?

Dans quel pays du monde ces Princes

ont-ils vécu ? Les Grecs prétendent que c'eſt dans la Theſſalie, les Egyptiens & les Phéniciens ſoutiennent que c'eſt chez eux : les uns les placent chez les peuples Atlantiques ſur les côtes d'Afrique, d'autres plus hardis les tranſportent dans le fond du Nord. Il eſt fort probable que des Rois qui ont vécu en tant de lieux n'ont exiſté nulle part.

Dans les premiers temps, tous les Etats furent héréditaires; auſſi l'on prétend que Saturne & Jupiter ont ſuccédé à leur pere : mais après eux plus de ſucceſſion; Jupiter, Pluton, Neptune, trois Monarques puiſſans n'ont point laiſſé d'héritiers : on leur attribue un grand nombre d'enfans qui ne font après eux aucune figure. Ils avoient appris aux Grecs les ſciences & les arts, tout à diſparu avec eux : après pluſieurs ſiécles, il a falu que des Etrangers, des Egyptiens, des Phéniciens vinſſent de nouveau tirer les Grecs de la barbarie.

Quand donc le régne de Jupiter ſeroit auſſi réel qu'il eſt fabuleux, il ſeroit impoſſible que l'hiſtoire en fût parvenue aux ſiécles ſuivans, ſur-tout une hiſtoire détaillée qui nous eût appris la généalogie, les alliances, les enfans, les querelles, les crimes de ce Dieu prétendu. Chez les peuples ſauvages, tels qu'ont été les anciens Grecs,

même après le ſiécle des Titans, on ne trouve ni tradition ni monumens. L'hiſtoire ſe tait, ou par la ſtérilité des événemens, ou par le défaut d'obſervateurs attentifs. Par-tout, le régne des Dieux a précédé celui des hommes, par-tout il y a eu des Rois, c'eſt-à-dire, des chefs de peuplades long-temps avant qu'il y eût des hiſtoriens.

§. 5. Deuxiéme difficulté.

Homere, le plus grand conteur de l'univers, qui dit tout ce qu'il ſçait & ſouvent ce qu'il ne ſçait pas, qui ne finit point ſur les généalogies & ſur les antiquités vraies ou fauſſes de ſa nation, qui n'omet rien de ce qui peut flatter la vanité des Grecs, n'a point connu ce fameux empire des Titans ſur la terre. Il les place dans le ciel, il les peint comme des Dieux qui ſe mêlent de tout, qui gouvernent toute la nature; jamais il n'en parle comme de mortels qui ayent vécu dans la Gréce. Ceux qui ont écrit pluſieurs ſiécles après, ont-ils recouvré d'anciens mémoires ou fouillé dans des archives que le Poëte n'avoit pas vûs?

Héſiode qui a ſuivi Homere, parle encore ſur le même ton; il s'explique même plus clairement; ſelon lui les Titans ſont le ciel, la terre, le temps, le maître du ciel, la reine de l'air, le ſeigneur des eaux,

le tombeau ou les enfers, le ſoleil, la lune, la nuit & toutes les parties de l'univers dont il fait la généalogie. Par quel enchantement des Rois, des conquérans, des hommes ſont-il devenus tout-à-coup des êtres phyſiques ? Comment cette métamorphoſe a-t-elle pu ſe faire dans l'imagination des Grecs ?

Dans le ſtyle de nos deux Poëtes, l'idée de la divinité emporte l'exiſtence de tout temps ; ils appellent ſouvent les Dieux, *la race divine des immortels qui exiſtent éternellement* (a). Leur auroient-ils donné ce titre, s'ils avoient cru que les Dieux n'étoient point d'une autre nature que les hommes ? Ils ſe ſont contredits, à la vérité, en attribuant une naiſſance aux Dieux ; mais enfin jamais ils n'ont parlé de même des hommes ; jamais Héſiode n'a fait mourir les Dieux, quoique M. l'Abbé Banier, par inattention, lui ait attribué cette erreur (*b*). Puiſque les anciens Grecs étoient *déja aſſez inſtruits* pour connoître l'immortalité de l'ame, comment ont-ils pu être aſſez ſtupides pour confondre la nature humaine avec la nature divine ?

(*a*) Iliad. L. 1, ℣. 290, 494. L. 14, ℣. 244. Théogon. ℣. 21, 33, 105.

(*b*) Explication hiſtorique des fables, tome 1. L. 5, c. 3, pag. 420.

§. 6. Troiſiéme difficulté.

Héſiode ſur-tout, auquel nous devons une attention particuliere, diſtingue nettement les Dieux d'avec les hommes les plus anciens. Les premiers hommes, ſelon lui, ſont ceux de l'âge d'or (*a*). Tandis qu'ils vivoient ſur la terre, Saturne régnoit dans le ciel; après leur mort ils ſont devenus des démons, des génies du ſecond ordre; c'eſt Jupiter, qui, en qualité de Dieu ſouverain, leur a fait cet honneur; mais il ne les a point tranſportés dans le ciel, ſéjour des Dieux. Les hommes des âges ſuivans, les héros ou demi-dieux ſont dans les Champs Elyſés, dans les iſles fortunées où ils ſont gouvernés par Saturne. C'eſt par une grace ſpéciale, par une exception unique qu'Hercule a été tranſporté au ciel avec les Dieux: aucun mortel n'a partagé avec lui ce privilége. Encore y avoit-il avant lui un Hercule Dieu, avec lequel le héros s'eſt trouvé confondu.

Dans la Théogonie le Poëte fait la même diſtinction (*b*). Il fait naître ſous Saturne les Nymphes Mélies ou intelligences ſubalternes, qui diſtribuent aux hommes les bienfaits de la nature; mais elles n'ont rien de commun avec les Déeſſes immor-

(*a*) Poëme des Travaux, ỳ. 108 & ſuiv.
(*b*) Théog. ỳ. 187.

telles qui habitent l'Olympe. Lorſqu'il parle du régne de Cœlus, de peur qu'on ne le prenne pour un Roi, il lui donne l'épithéte de lumineux Ἀστερόεντος, pour faire ſentir qu'il parle du ciel phyſique où ſont les aſtres (*a*). N'eſt-il pas étonnant qu'après des paroles ſi claires, on veuille nous faire regarder les Titans ou anciens Dieux, comme des hommes qui ont vécu dans la Theſſalie ou ailleurs?

§ 7. Quatriéme difficulté.

Il y a lieu de penſer que la religion grecque étoit la même dans le fond, & venoit de la même ſource que celle des Egyptiens, des Phéniciens & des autres anciens peuples idolâtres; mais les Phéniciens ni les Egyptiens, n'ont point adoré des hommes, nous le ferons voir dans la ſuite. Ils rendoient leur culte aux différentes parties de la nature, ou plutôt aux intelligences que l'on ſuppoſoit y préſider; il en eſt de même des Libyens & des Arabes. Les Scythes, les Chaldéens, les Perſes, les Aſſyriens, les Cariens, les Lidyens, les Phrygiens, les Thraces, les peuples de la Scandinavie, les anciens Germains, les Gaulois n'adoroient point des hommes; il ſeroit aiſé de le montrer. Par quelle fatalité

(*a*) Théog. ℣. 414.

les Grecs ſeuls ont-ils donné dans cette erreur ?

Quand on ſeroit parvenu à nous apprendre comment ils ont pû s'égarer au point d'adorer leurs propres ancêtres ou des Princes étrangers, nous n'en ſerions pas plus avancés pour découvrir l'origine de l'idolâtrie chez les autres nations, ni d'où vient la reſſemblance qui ſe trouve ſouvent entre les fables de la Gréce & celles de l'Egypte ou de la Phénicie. Si Jupiter & Saturne ſont des Rois de Theſſalie, comment ont-ils été adorés à Memphis ou à Tyr ? Si Vulcain a vécu dans la Gréce, comment a-t-on pu rêver ſur les bords du Nil qu'il y avoit régné ? Si au contraire ces perſonnages ſont Egyptiens d'origine, comment les Phéniciens & les Grecs ont-ils pu quitter leurs premiers Dieux pour adorer des étrangers ?

§. 8. Cinquiéme difficulté.

N'eſt-il pas naturel, dit-on, que les anciens peuples ayent été portés d'inclination à diviniſer les fondateurs des empires, les Rois bienfaiſans & vertueux, les Héros deſtructeurs de monſtres, les inventeurs des arts ; qu'après leur mort on leur ait attribué le pouvoir ſuprême comme une récompenſe du bien qu'ils avoient fait aux hommes ? Rien de plus vraiſemblable ſans doute dans la ſpéculation ; malheureuſement

heureuſement les faits ne s'accordent point avec cette ſuppoſition. 1°. Les empires n'ont point été fondés chez les peuples devenus barbares après le déluge, mais chez les nations qui commençoient à ſe policer: l'idolâtrie au contraire, & les fables, ſont nées dans les âges les plus groſſiers; leur naiſſance a précédé preſque partout celle des premieres monarchies. 2°. Les peuples qui paſſent pour les premiers auteurs de l'idolâtrie, n'ont point mis leurs Dieux dans la liſte de leurs ſouverains. Les Egyptiens n'ont point enſeigné qu'Oſiris ait été le fondateur de leur monarchie; ſelon eux le régne des Dieux avoit précédé en Egypte celui des Rois. Les Phéniciens n'ont point regardé Ouranos & Chronos comme la tige de leurs Princes; jamais ceux-ci n'ont prétendu en être deſcendus; la Théogonie des Phéniciens ne nous donne aucun lieu de le ſuppoſer. Les Grecs de même n'ont point enviſagé Cœlus, Saturne, Jupiter, comme fondateurs de leurs premiers états: ceux-ci ſont tous poſtérieurs de beaucoup à l'empire des Titans; & cet empire a diſparu ſans laiſſer de ſucceſſion. 3°. Ces Rois prétendus, loin d'avoir mérité par leurs vertus les reſpects de la poſtérité, ont été de parfaits ſcélérats. Cœlus, ſelon la fable,

étouffoit ſes enfans, Saturne avaloit les ſiens & mutila ſon pere, Jupiter a détrôné Saturne, a rempli l'univers des fruits de ſes débauches. La plûpart des héros Grecs dans un état policé auroient expiré ſur la roue: le ciel des Poëtes étoit le ſéjour des crimes plutôt que le temple de la vertu. Il faut démentir l'hiſtoire de tous ces perſonnages pour ſuppoſer que les honneurs qu'on leur a rendus, ont été la récompenſe de leurs mérites.

Certainement l'on auroit eu de la vénération pour ceux qui auroient détruit des monſtres; mais y a-t-il eu réellement des monſtres à combattre dans la Gréce? Croirons-nous l'exiſtence de l'hydre de Lerne, du ſphinx de Béotie, de la biche aux cornes dorées & aux pieds d'airain, de la chimere, &c. Tuer des bêtes féroces, a été un exercice commun à tous les premiers chaſſeurs; les Sauvages y ſont accoutumés: jamais ils n'ont regardé la défaite d'un ſanglier, d'un ours ou d'un lion, comme un exploit qui méritât des autels.

De même on auroit rendu de grands honneurs aux inventeurs des arts, ſi le même homme avoit inventé ſeul un des arts les plus néceſſaires, & l'avoit porté d'abord à la perfection par un effort de génie; mais ce n'eſt point ainſi que ces

arts précieux ont été formés; c'eſt par des progrès ſucceſſifs & très-lents, par des eſſais d'abord très-groſſiers, mais que différens ouvriers ont perfectionnés peu à peu; & auxquels le haſard a ſouvent eu plus de part que l'induſtrie. Aucune des premieres tentatives n'a dû paroître aſſez admirable pour faire décerner un culte à ſon auteur. En examinant l'hiſtoire de ces Dieux que l'on a ſuppoſés préſider aux différens arts, nous montrerons par des détails tirés de *l'origine des Loix, des Arts, & des Sciences*, qu'on ne peut pas leur en attribuer la premiere invention; que le culte de ces Dieux nouveaux a commencé long-temps après la formation des ſociétés, & lorſque la Grece étoit déja policée. D'ailleurs les Européens qui ont étalé aux yeux des Sauvages de l'Amérique, des arts tout formés & les ouvrages les plus merveilleux, ont-ils reçu l'encens de ces peuples?

Enfin, nous voyons l'idolâtrie & les fables régner aujourd'hui chez des nations qui n'ont eu ni ſouverains, ni héros, ni artiſtes; il n'eſt donc pas vraiſemblable que l'erreur ait eu chez les anciens l'origine qu'on lui attribue.

§. 7. Sixiéme difficulté.

Les Grecs, ſur-tout dans les premiers temps, ont mis une différence infinie entre

les Dieux & les Héros ou demi-Dieux; ils n'ont point attribué la même puiſſance, ni rendu les mêmes honneurs à ceux-ci qu'aux premiers; jamais ils ne les ont confondus, & nous verrons qu'Héſiode a grand ſoin de les diſtinguer. Dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, les uns & les autres ſont de même nature; entre Hercule & Jupiter, il n'y a d'autre différence que celle du temps où ils ont vécu.

§. 10. Septiéme difficulté.

Quelque prévenu que l'on ſoit en faveur des hommes déifiés, l'on eſt forcé d'admettre un très-grand nombre de Divinités purement allégoriques; nous le verrons en expliquant la Théogonie. Juſqu'à préſent on ne nous a pas montré quelle connexion il peut y avoir entre celles-ci & les autres. Ce mêlange bizarre d'êtres phyſiques & de mortels diviniſés eſt-il concevable? N'eſt-il pas à préſumer que tous les Dieux ont été de même eſpéce & ſont nés de la même ſource?

§. 11.

Voilà des difficultés auxquelles il ne paroît pas poſſible de ſatisfaire dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens. Que ſera-ce, ſi en l'examinant de plus près il ne ſe trouve fondé ſur aucune preuve ſolide, mais ſur des ſuppoſitions qui ſe contrediſent, s'il eſt contraire aux monumens les plus certains de l'antiquité, ſi au lieu

d'éclaircir les fables il les rend plus obſcures? Au cas que l'on découvre un ſyſtême plus ſimple, mieux lié, moins rempli de difficultés, qui nous montre mieux la ſource des erreurs & des folies de tous les peuples tant anciens que modernes, certainement les Sçavans ne doivent point trouver mauvais qu'on le préfere au leur.

CHAPITRE II.

Autre opinion ſur l'origine des fables & ce qu'on y peut oppoſer.

IL y a ſur la Mythologie une autre opinion qui paroît plus ancienne que la précédente, & qui a trouvé de même d'habiles partiſans parmi les modernes, en particulier Meſſieurs de la Barre & Freret (*a*). En rendant juſtice aux ſçavantes recherches de M. l'Abbé Banier leur confrere, ils n'ont pu goûter ſes raiſons ni ſa maniere d'expliquer les fables. Ils penſent que les Dieux d'Héſiode ſont des perſonnages purement allégoriques qui n'ont jamais exiſté, que la Théogonie n'eſt autre §. 1.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, tome 16, 18 & 23.

choſe que l'hiſtoire des différentes Reli-gions qui ont régné dans la Gréce; or il y en a eu ſucceſſivement trois, dit M. de la Barre; celle du ciel & de la terre, celle dont Saturne fut le chef, celle où Jupiter eut le premier rang. Selon Hérodote (*a*), les Pélaſges qui ont été les premiers habitans de la Gréce, honoroient confuſément pluſieurs Dieux qu'ils ne diſtinguoient point, & auxquels ils ne donnoient point de noms: c'eſt le régne du Ciel ou d'Ouranos. Enſuite ils adorerent les différentes parties de la nature ou les Intelligences qui y préſidoient, à la tête deſquelles ils placerent Saturne, c'eſt-à-dire, la planete de ce nom; tel eſt le régne de Chronos. Enfin ils reçurent des diverſes colonies d'étrangers, & ſur-tout d'Egyptiens venus dans la Gréce, le culte de Jupiter & des autres Dieux, auxquels ils en ajouterent pluſieurs, & dont ils changerent les noms, la généalogie, les fonctions, en les ajuſtant à leurs vieilles traditions; Hérodote l'inſinue (*b*). La naiſſance ou la généalogie des Dieux eſt donc l'époque de leur culte; elle nous montre l'ordre des temps où les Grecs ont commencé à connoître cha-

(*a*) Hérodote, édition de Henry Etienne, l. 2, n. 69.
(*b*) *Ibid*, n. 67.

que Divinité. Ainſi la chronologie eſt ſinguliérement obſervée dans un poëme qui eſt l'hiſtoire de la Religion.

Comme l'ouvrage de M. de la Barre eſt demeuré imparfait, il eſt à préſumer que s'il y avoit mis la derniere main, il auroit changé ou éclairci pluſieurs choſes que l'on a peine à comprendre. Son ſyſtême qui paroît vrai pour le fond, donne lieu dans le détail à des objections auſſi fortes que l'opinion précédente.

§. 2. Premiere objection.

1°. *L'on ne ſe perſuadera jamais que* la Religion ait commencé dans la Gréce par le polythéïſme & l'idolâtrie; le fait contraire eſt ſolidement prouvé. M. Boivin l'aîné, a fait voir (*a*) que les Grecs dans les premiers temps ont connu un ſeul Dieu éternel duquel ſont venus tous les autres. Il rapporte à ce ſujet les témoignages de Platon, d'Anaxagore, de Stace, de Pronapides, précepteur d'Homere, & du fragment de Sanchoniathon. Il ſoutient que, malgré l'affectation qu'ont eûe les Poëtes de tout perſonnifier & de multiplier ainſi les êtres, on découvre cependant encore dans leurs ouvrages des veſtiges de la tradition primitive, & l'on eſpére les montrer dans la Théogonie. Mais, comme

(*a*) Mém. de l'Acad. tome 3, page 1.

Hérodote voyoit le polythéiſme établi chez tous les peuples, il a cru qu'il étoit auſſi de tous les temps, il n'a pu concevoir que ſes compatriotes euſſent jamais reconnu un Dieu unique & ſuprême, ſeul créateur & ſeul maître de l'univers.

§. 3. Seconde objection.

2°. Il n'eſt pas plus aiſé de comprendre ce qu'enſeigne Hérodote, que les anciens Grecs ayent adoré pluſieurs Dieux ſans noms. Selon M. de la Barre, les enfans du Ciel, les freres aînés de Saturne, Coéus, Créus, Phœbé, Hypérion, ne ſont que des noms d'honneur qui ne ſignifient rien. On ne ſçauroit les prendre pour des êtres naturels; ce n'eſt ni le ſoleil, ni la lune, ni les aſtres, ni aucune choſe qui puiſſe tomber ſous les ſens. Voilà, dit-il, les Dieux ſans nom des Pélaſges. Mais nous verrons dans l'explication de la Théogonie que ces noms déſignent très-clairement des êtres naturels, que dans le ſtyle ordinaire du Poëte, les enfans du Ciel ſont différens noms du Ciel, que les deſcendans de la Terre ſont divers noms, divers attributs ou diverſes productions de la terre, que la poſtérité de la mer ſont de même autant de noms ou d'épithétes de la mer, &c. Les Pélaſges, ſelon Hérodote, ne diſtinguoient point les Dieux par différens noms ni par des attributs divers; la raiſon en eſt ſimple,

c'eſt qu'ils n'en connoiſſoient qu'un ſeul : ainſi le témoignage d'Hérodote devient une nouvelle preuve du fait ſoutenu par M. Boivin.

§. 4. Troiſiéme objection.

3°. Non-ſeulement on ne peut pas prouver que les Grecs ayent adoré ſous Saturne les différentes parties de la nature, ni que l'idolâtrie ait commencé avant le régne de Jupiter, mais Héſiode nous fournit pluſieurs témoignages du contraire. 1°. Selon lui, c'eſt à Méconé ou Sicyone, l'une des premieres villes de la Gréce, qu'eſt arrivée la diſpute entre les Dieux & les hommes, pour ſçavoir quels honneurs ceux-ci leur rendroient (*a*). Avant la fondation des villes, il n'y avoit donc encore point de culte public, ni par conſéquent d'idolâtrie chez les Grecs. 2°. Héſiode nous peint Cœlus & Saturne comme des Dieux jaloux, qui ne vouloient point partager l'empire avec les Titans ou les enfans de la terre, qui retenoient dans une obſcurité profonde ou qui dévoroient leurs propres enfans, par la crainte d'en être détrônés, qui vouloient conſéquemment être ſeuls adorés. Il nous repréſente au contraire, Jupiter accordant des honneurs & des prérogatives à tous ceux qui l'avoient aidé

(*a*) Voyez la Théogonie, ℣. 535.

à vaincre & à chaſſer les Titans, leur aſſignant à chacun leur département & le pouvoir ſur certaines parties de la nature. Le polythéiſme n'a donc été parfaitement établi que ſous le régne de Jupiter. 3°. Héſiode dit expreſſément que ſous Saturne, les hommes ne vouloient point adorer les Dieux comme il convient, c'eſt-à-dire, comme ils furent adorés dans la ſuite. Le paſſage eſt important : dans les travaux & les jours, ℣. 135, après avoir parlé de l'âge d'or, il raconte les déſordres du ſiécle ſuivant. » Les hommes, dit-il, ne ceſſoient » de commettre des injuſtices, ils ne vou» loient pas honorer les Dieux ni offrir des » ſacrifices ſur leurs autels, comme il eſt » juſte & établi par l'uſage. Jupiter, fils de » Saturne, irrité contr'eux, les fit bientôt » diſparoître, parce qu'ils ne rendoient » point de culte aux Dieux bienheureux » qui habitent l'Olympe «. Ce témoignage ne paroît point équivoque. Ovide ſuppoſe de même que, pour punir l'impiété des premiers hommes, Jupiter envoya le déluge de Deucalion (*a*). Si donc Héſiode appelle pluſieurs fois les Titans *les anciens Dieux*, c'eſt qu'il parle ſelon les idées de ſon ſiécle, & non ſelon la maniere de penſer des premiers temps de la Gréce.

(*a*) Métam. l. 1. Fab. 4 & ſuiv.

4°. Il eſt fort douteux, pour ne rien dire de plus, ſi Chronos eſt la planete de Saturne. Les anciens Grecs n'étoient ſûrement pas aſtronomes ; & cet aſtre n'eſt pas aſſez ſenſible pour avoir d'abord frappé leurs regards. On verra dans la Théogonie que le régne de Saturne a précédé la naiſſance des arts & des ſciences dans la Gréce, & on ſçait d'ailleurs que le nom des Divinités n'a été donné que fort tard aux ſept planetes. Le nom de Saturne n'a donc déſigné autre choſe qu'une planete. §. 5. Quatriéme objection.

5°. L'opinion d'Hérodote que les noms des Dieux de la Gréce étoient originaires d'Egypte, n'a d'autre fondement que l'autorité des Prêtres Egyptiens & des Prêtres de Dodone; or leur témoignage eſt fort ſuſpect. Selon Meſſieurs de la Barre & Banier, les Grecs, en adoptant ces Dieux, en changerent les noms, la généalogie, les attributs; comment donc a-t-on pu ſçavoir ſi ces noms étoient Egyptiens dans leur origine? Nous verrons en détail qu'ils peuvent très-bien être dérivés du Grec. Si les peuples de la Theſſalie & du Péloponeſe ont eu aſſez d'eſprit pour ajuſter la Mythologie Egyptienne à leurs anciennes traditions, pourquoi n'en auroient-ils pas eu aſſez pour ſe faire une Religion ſans le ſecours des nations étrangeres? Si les §. 6. Cinquiéme objection.

noms des nouveaux Dieux déſignent preſque tous les mêmes objets que ceux des Dieux Titans, comme on ſe flatte de le montrer, que deviennent les conjectures d'Hérodote? Nous verrons ailleurs (*a*) de nouvelles raiſons d'en douter. Dès qu'il a été aſſez peu inſtruit des antiquités Grecques, pour croire que la Théogonie n'étoit pas plus ancienne qu'Homere & Héſiode (*b*), ſon opinion ne peut pas être d'un grand poids ſur l'origine des Dieux. Pour raiſonner conſéquemment, il auroit fallu prouver que ces deux Poëtes avoient puiſé leur doctrine en Egypte, & qu'elle n'étoit pas connue avant eux.

§. 7. Sixiéme objection.

6°. Si la généalogie des Dieux n'eſt rien autre choſe que l'époque de leur culte, Vénus eſt la plus ancienne Divinité de la Gréce; ſelon Héſiode, elle eſt née longtemps avant Jupiter & ſous le régne même de Cœlus ou du moins de Saturne (*c*). Cependant M. de la Barre ſuppoſe que les Grecs ont reçu ſon culte des Phéniciens avec celui de Bacchus. Au contraire Neptune, ſelon Hérodote, eſt un Dieu venu aſſez tard de Lybie (*d*), & ſelon

(*a*) Chap. 12 ci-après.
(*b*) Hérodote, l. 2, n. 69.
(*c*) Théog. ℣. 188 & ſuiv.
(*d*) Hérodote, *ibid.* n. 68.

Héſiode, il eſt contemporain de Jupiter & de Pluton. La naiſſance que ce Poëte attribue aux Dieux, ne déſigne donc pas toujours le temps auquel ils ont commencé à être connus, ni le pays d'où ils ſont originaires: elle peut cependant le déſigner en certains cas, comme on le verra dans les notes ſur la Théogonie.

7°. Ce ſyſtême eſt ſujet au même inconvénient que le précédent; il ne nous apprend point comment l'idolâtrie s'eſt gliſſée chez les Grecs & chez les autres nations. Que Jupiter ſoit venu d'Egypte ou d'ailleurs, qu'eſt-il dans ſa premiere origine? Eſt-ce un homme ou un être imaginaire? Si les Egyptiens ſont les premiers idolâtres, comment le ſont-ils devenus? Comment ont-ils pu faire adopter aux autres peuples les idées monſtrueuſes & les fables extravagantes que les Poëtes ont publiées? M. de la Barre ni M. l'Abbé Banier n'éclairciſſent point ce myſtere. La queſtion n'eſt pas d'indiquer le pays où l'idolâtrie a pris naiſſance, mais d'en montrer la premiere ſource & la vraie cauſe de ſes progrès. §. 8. Septiéme objection.

8°. L'on ſuppoſe toujours que les Phéniciens ou les Egyptiens ont fait changer de Religion aux Grecs. Si cela eſt, les peuples Sauvages de ces temps-là étoient plus §. 9. Huitiéme objection.

dociles que ceux de nos jours, ou les premiers chefs de colonie étoient plus habiles qu'on ne l'eſt aujourd'hui. Avec toutes les raiſons, tout le zéle, tous les efforts imaginables, on ne peut venir à bout de convertir les Américains ni les Negres: plus ces peuples ſont groſſiers & ſauvages, moins on peut réuſſir à les rendre raiſonnables & à les humaniſer. Comment des négocians Phéniciens ou des Egyptiens fugitifs, ont-ils pu avoir tant de crédit ſur l'eſprit des Grecs? Nous examinerons plus en détail chap. 14, les raiſons qui détruiſent cette ſuppoſition.

CHAPITRE III.

Expoſition plus détaillée d'un nouveau ſyſtême.

§. 1. NE pourroit-on pas donner au ſyſtême que nous venons d'examiner un arrangement plus vraiſemblable, & y ajouter les ſupplémens néceſſaires? Les Dieux d'Héſiode ſont des perſonnages purement allégoriques; cela paroît évident par la lecture attentive de la Théogonie. Les régnes de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, déſignent trois états différens de la Religion

Grecque, & il en faut ajouter un quatriéme qui eſt le culte des héros. Déja l'on en avoit conçu cette opinion, avant que d'avoir vu le Mémoire de M. de la Barre; & l'on eſt charmé de s'être rencontré pour le fond avec cet habile Académicien, quoiqu'on ne s'accorde pas avec lui dans le détail. On croit comme lui que la Théogonie eſt moins l'hiſtoire de la maniere dont les Dieux ſont nés les uns des autres, que de la façon dont ils ſont éclos ſucceſſivement dans l'imagination des Grecs. Par ce dénouement pluſieurs paſſages d'Héſiode qui ne paroiſſoient avoir aucun ſens, deviennent clairs & intelligibles; ſon poëme qui avoit l'air d'une rapſodie ſans liaiſon, devient un plan ſuivi, une narration dont on apperçoit enfin le deſſein: en nous apprenant comment les Grecs ſont devenus polythéiſtes & idolâtres, il nous montre comment les autres peuples, avant ou après eux, ſont tombés dans la même erreur. Voici les différentes époques de la Religion Grecque, qu'il ſemble avoir voulu nous indiquer.

La premiere & la plus ancienne eſt le §. 2.
temps où l'on adoroit un ſeul Dieu, habitant dans le ciel ſous le nom d'Ouranos ou de Cœlus, l'être céleſte, l'être ſupérieur, celui qui demeure au-deſſus de nous: temps

qui paroît avoir été assez court, mais pendant lequel les Grecs ne rendoient aucun culte aux différentes parties de la nature que l'on n'avoit pas encore personnifiées. C'est en ce sens qu'Ouranos ou le Dieu suprême, seul en possession de l'empire, ne le partageoit avec aucun de ses enfans ni avec aucun des enfans de la terre: ce qui a fait dire à Hésiode qu'il les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere, parce qu'on rendoit à lui seul les honneurs divins. Voilà le régne d'Ouranos ou de Cœlus, pendant lequel les Grecs conserverent la croyance d'un seul Dieu, qu'ils avoient reçue par tradition de leurs peres & de la famille de Noé.

§. 3. La seconde époque est le régne de Chronos ou de Saturne & des Titans. Avec le secours du temps & de l'expérience, les anciens Grecs apprirent à considérer le ciel & ses révolutions pour diriger leurs travaux; ils distinguerent les différentes saisons, les jours, les semaines, les mois & les années. Cette succession fut appellée *Chronos*, ce qui tourne; & par les Latins *Saturnus*, qui en est l'équivalent. De même que nous confondons souvent le temps avec le ciel, quand nous disons *le temps est serein*, *le temps est obscur*, confusion que le peuple fait encore quand il dit

qu'il

qu'il y a de l'orage dans le temps, c'eſt-à-dire, dans le ciel: ainſi chez les Grecs Οὐρανὸς & χρόνος, le ciel & le temps, furent pris l'un pour l'autre, parce que ce ſont les mouvemens du ciel qui marquent le temps (*a*). Au lieu que la Divinité avoit été nommée d'abord *Ouranos*, l'être céleſte, on l'appella *Chronos*, celui qui fait tourner le ciel. C'eſt en ce ſens que Chronos eſt fils d'Ouranos, que Saturne ou le Temps eſt fils du Ciel. C'eſt ainſi que Saturne a mutilé ſon pere, comme il a été mutilé lui-même par Jupiter: parce que ces noms nouveaux firent ſucceſſivement oublier le nom plus ancien. On verra dans les notes les équivoques qui ont donné lieu à ces manieres de parler.

Dans ce même temps les Grecs frappés de l'ordre qui régne dans la nature, & du méchaniſme admirable de toutes ſes parties, ne purent concevoir qu'un ſeul eſprit fût aſſez puiſſant pour tout conduire; on crut que c'étoit aſſez pour lui d'être occupé à faire tourner le ciel. On lui aſſocia donc des Intelligences particulieres pour avoir ſoin du reſte, & on en mit par-tout; pas un ſeul élément, pas une ſeule créature mobile que l'on ne crût animée. La terre,

(*a*) Voyez le v. 269 de la Théog. où Μεταχρόνιος ſignifie *ſublimis* ou *cæleſtis*.

la mer, le ſoleil, la lune, les vents, &c. furent regardés comme autant d'êtres doués d'intelligence & de raiſon. Voilà les démons ou génies, les Nymphes bienfaiſantes ou Mélies, qui prirent naiſſance ſous Saturne (*a*). On les appella du nom général de *Titans*, ou êtres ſupérieurs; cette étymologie ſera prouvée (*b*). Ce n'eſt point encore là le commencement du polythéiſme; nous avons vu (*c*) que ces Intelligences ſubalternes ne furent point honorées d'abord d'un culte religieux, du moins d'un culte ſuprême: Chronos étoit toujours l'unique Divinité. Mais l'idée n'en étoit plus auſſi juſte que ſous le régne précédent, parce qu'elle étoit plus reſtreinte & plus bornée.

§. 4. La troiſiéme époque eſt le régne de Jupiter avec la troupe des Dieux qui lui furent aſſociés, & avec leſquels on ſuppoſe qu'il partagea l'empire. Alors on ne ſe contenta pas d'admettre des Intelligences répandues dans toutes les parties de la nature, on en créa de nouvelles pour préſider aux arts & aux ſciences qui commençoient à être connus; ces nouveaux Dieux attirerent bientôt toute l'attention: l'on en fit

(*a*) Théog. ℣. 187.
(*b*) *Ibid.* ℣. 207.
(*c*) Ch. 2. Troiſiéme objection.

une eſpéce de république ou plutôt de monarchie, à la tête de laquelle on plaça *Zéus* ou *Jupiter*, c'eſt-à-dire, le pere céleſte, le maître ſouverain. On aſſigna à chacun des autres Dieux ſon département particulier, on lui fit une famille, une généalogie. On imagina entre les Dieux une ſociété & une ſubordination ſemblable à celle que l'on voyoit ſe former dans les divers cantons de la Gréce qui commençoit à ſe policer. Ainſi les anciens Titans Saturne & ſes miniſtres diſparurent, ou furent beaucoup moins honorés; la nouvelle cour de Jupiter éclipſa tout. On vît bientôt établir pour les nouveaux Dieux, un culte extérieur & pompeux, des fêtes, des myſteres, des temples, des autels chargés de victimes; ainſi le cérémonial fut réglé. C'eſt en ce ſens qu'Héſiode a dit que Jupiter avoit précipité Saturne & les Titans dans les ténébres du Tartare, qu'il avoit donné des priviléges & diſtribué des honneurs à tous ceux qui lui avoient aidé à les détrôner (*a*).

Enfin la quatriéme époque dont Héſiode fait mention, c'eſt lorſque l'on plaça des hommes au rang des Dieux, que certains héros reçurent le nom de quelque §. 5.

(*a*) Théogon. *v.* 717 & 885.

Divinité, que l'on appella pluſieurs Rois fils de Jupiter, pour déſigner leur dignité; pluſieurs femmes, filles de Vénus, pour exprimer leur beauté, &c. ce qui mit dans la Mythologie la confuſion qui y régne encore; c'eſt l'une des cauſes qui fit attribuer aux Dieux les aventures, les paſſions, les vices des hommes. Ainſi la Religion Grecque, très-ſimple & très-pure dans ſes commencemens, dégénéra peu-à-peu en ſuperſtition & en libertinage.

§. 6. Les quatre régnes racontés dans la Théogonie, ſont donc probablement quatre manieres différentes, dont on a enviſagé & honoré la Divinité. Sous le régne de Cœlus, Dieu qui demeure dans le ciel, fut regardé préciſément comme l'auteur & le ſeigneur de toutes choſes; idée auſſi ſaine que vraie. A cette époque, le Poëte rapporte la naiſſance du monde, la formation des êtres, telle qu'on l'avoit retenue par une tradition confuſe & altérée dans pluſieurs points, en ſuppoſant tous ces objets animés par une Intelligence ſelon l'opinion commune de toute la Gréce. Sous Saturne, l'être ſouverain fut adoré comme le gouverneur du monde, l'arbitre des temps & des ſaiſons, qui fait rouler les aſtres ſur nos têtes, & régle ainſi les travaux des hommes. Il n'y a rien encore de faux ni de

répréhenſible dans cette idée; mais elle péche en ce qu'on ne comprenoit pas aſſez l'étendue du pouvoir de Dieu, & qu'on lui aſſocioit des eſprits inférieurs pour l'aider à gouverner le monde. Sous Jupiter on ne le connoît plus que comme l'auteur des météores, de la pluie & du beau temps, du tonnerre & des orages, qui exerce ſon pouvoir dans le ciel ou plutôt dans les airs, tandis que d'autres Dieux régnent ſur la mer ou dans les entrailles de la terre, avec une autorité preſqu'égale. On le repréſente comme un monarque puiſſant, qui a ſous lui des inférieurs, qui fait des loix, qui punit & qui récompenſe, qui exige des honneurs extérieurs, & qui veut que l'on en rende de même aux autres Divinités. Ici, à proprement parler, commence le polythéiſme. Sous la quatriéme époque où l'on confond les Dieux & les héros, la Religion n'eſt plus qu'un mêlange monſtrueux d'erreurs & de crimes. Ainſi elle s'eſt altérée peu-à-peu, à meſure que l'on a borné les idées de la Divinité.

Il eſt à propos de remarquer que ces quatre époques ſont exactement relatives à l'état contemporain de la ſociété chez les Grecs; on prie le lecteur d'y faire attention. La premiere a ſubſiſté lorſque la Gréce n'étoit encore habitée que par quelques §. 74

familles de Pélaſges ou de Colons, diſperſés dans le vaſte continent de la Macédoine, de la Theſſalie, de la Gréce proprement dite & des pays voiſins, ſans autre liaiſon qu'entre les peres & les enfans qui ſe ſéparent quand il leur plaît pour choiſir d'autres demeures, & dans un temps où l'on n'étoit occupé que de chaſſe, de pêche, & des beſoins les plus indiſpenſables de la vie. Alors les Grecs encore ſauvages, n'avoient qu'une notion confuſe de la Divinité qu'ils croyoient réſider dans le ciel. La ſeconde eſt arrivée lorſque ces familles ont commencé à ſe rapprocher pour former des ſociétés, pour s'appliquer à l'agriculture; il a fallu alors une eſpéce de calendrier pour régler les aſſemblées, les travaux communs & les ſecours que l'on pouvoit tirer les uns des autres: l'on a honoré Dieu comme le diſpenſateur des ſaiſons & l'auteur des fruits de la terre, qui gouvernoit toutes choſes par des miniſtres inférieurs chargés de diſtribuer aux hommes ſes bienfaits. La troiſiéme, lorſqu'on s'eſt trouvé en aſſez grand nombre pour bâtir des villes & former des corps particuliers de république, & que des colonies d'étrangers ſont arrivées dans la Gréce. Alors les arts ont commencé à être connus; on a exercé l'agriculture plus

en grand, la maçonnerie, la métallurgie, on a fait des essais de navigation & de commerce, &c. On a cru que des Intelligences n'étoient pas moins nécessaires pour diriger tous ces talens, que pour présider aux différentes parties de la nature : & comme les divers états de la Gréce ont été dans leur origine autant de petites monarchies, comme tous les autres états du monde, on a introduit la même hiérarchie dans la Religion. La quatriéme révolution est arrivée par dégrés; à mesure que les Grecs sont devenus successivement guerriers, polis & vicieux, ils ont déifié la bravoure, les talens, les passions. Après s'être figuré des Dieux semblables aux hommes, il n'a pas été difficile de supposer des héros parfaitement égaux aux Dieux.

On conçoit déja par quels degrés l'erreur s'est ainsi emparée des esprits, mais il est bon d'insister encore sur ses progrès. C'est faute d'avoir suivi le fil des idées populaires, que les Mythologues n'ont pas fait assez sentir la vraie source des fables, qu'ils n'ont pas apperçu le dessein d'Hésiode, & qu'on a formé tant de systêmes divers sur l'origine & les progrès de l'idolâtrie. §. 81

1°. Les anciens Grecs ayant conservé par tradition la notion d'une Divinité, la

désignerent par un nom qui signifioit seulement *l'être supérieur*, l'être au-dessus de nous; telle est l'énergie du nom de Dieu chez tous les peuples: le Clerc a très-bien remarqué que c'est la seule signification qui y étoit attachée chez les Grecs. Or ce nom *l'être supérieur*, renferme trois idées analogues; il exprime l'être d'une nature plus parfaite que la nôtre, l'être qui est plus puissant que nous, l'être qui habite dans le ciel au-dessus de nous. Il n'étoit pas possible de mieux désigner l'être que nous nommons *Dieu:* & c'est dans le même sens qu'il est appellé dans l'écriture le *Très-haut*. 2°. L'on a cru les différentes parties de la nature animées par des Intelligences. C'est la premiere idée qui vient à l'esprit des peuples grossiers; elle est fondée sur cette vérité inconteſtable & universellement connue, que tout ce qui se meut est mû par un esprit, que la matiere ne peut point se mouvoir elle-même, & nous retrouvons cette opinion chez tous les idolâtres modernes. 3°. Ces Intelligences paroissant avoir un pouvoir supérieur à l'homme, on leur a donné le nom de *Dieux*, parce qu'il exprime cette supériorité de pouvoir, comme on vient de le remarquer. 4°. Ce pouvoir de nuire ou de faire du bien qu'on leur supposoit, a engagé

gagé les peuples à leur rendre un culte, & insensiblement ce culte s'est trouvé le même que celui que l'on rendoit auparavant à la Divinité suprême & unique. 5°. Ces Intelligences ayant été bientôt multipliées à l'infini, on a pensé qu'il devoit y avoir entr'elles de la subordination; l'on a imaginé entr'elles la même distinction de rangs que l'on voyoit établie parmi les hommes, des peres & des enfans, des maîtres & des serviteurs, un Roi & des sujets. 6°. Sur ce modéle on s'est persuadé que le Roi des Dieux n'étoit que le premier & le plus puissant des individus de même nature, tout comme un Roi n'est qu'un homme supérieur en dignité & en autorité aux autres hommes. Ainsi ont été créés Jupiter & la troupe des Dieux du Paganisme. 7°. Dès que la Divinité a été dégradée à ce point, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour lui attribuer les passions & les défauts des hommes, & l'on y est aisément parvenu. Les opérations des Intelligences qui gouvernoient la nature exprimées en style poëtique, ont été prises pour des actions humaines: au lieu de dire simplement, le tonnerre gronde, la mer est agitée, une fontaine tombe dans une riviere, le crépuscule précéde le jour, on a dit, Jupiter fait gronder la foudre, Neptune

ébranle la terre de ſes flots, une Nymphe épouſe un fleuve, l'aurore eſt la mere du jour: voilà des hommes & des femmes tout formés. 8°. Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec ces idées on ſe ſoit figuré qu'un homme pouvoit devenir Dieu après ſa mort. Pour mériter cet honneur, il n'étoit pas néceſſaire d'avoir eu de grandes vertus ou d'avoir rendu de grands ſervices au genre humain, puiſqu'en général on adoroit des Dieux que l'on ſuppoſoit très-malfaiſans & très-vicieux. L'intérêt & la crainte avoient beaucoup plus de part que l'admiration dans le culte que les Payens rendoient à leurs Divinités. Voilà pourquoi nous croyons que le culte des héros chez les Grecs n'eſt pas de la plus haute antiquité, & qu'il n'a commencé chez ces peuples que lorſqu'ils ont été policés. 9°. Un inſtinct naturel perſuadant à tous les peuples, même aux Sauvages, que Dieu habite dans le ciel, que ſa demeure eſt au-deſſus de nous, auſſi-bien que ſa nature & ſon pouvoir; cette opinion a régné chez les Grecs comme chez nous, & c'eſt une conſéquence du nom par lequel on déſigne la Divinité. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'ils ayent nommé Dieu *Ouranos*, le ciel, *Chronos*, le temps, *Zéus*, le maître, le ſouverain; tous ces noms

ſignifient ce qui eſt au-deſſus de nous. C'eſt, dit-on, la maniere de parler des Chinois, chez leſquels *tien*, déſigne Dieu, le ciel, un maître, un gouverneur (*a*). L'équivoque ſubſiſte même dans notre langue; nous diſons, *le ciel vous aſſiſte, le ciel vous préſerve de malheur.*

Ce fut donc un uſage conſtant dans la Gréce, de dire que Dieu habitoit ἐν Ὀλύμπῳ, dans le ciel; mais dès qu'une fois l'idée attachée au mot Ζεὺς, Δῖος, eût été altérée, & que par-là on entendit un perſonnage particulier, alors les Grecs, toujours fertiles en équivoques, prirent Ὄλυμπος, le ciel, pour le mont Olympe, dans la Theſſalie. De-là le prétendu régne de Saturne & de Jupiter dans la Theſſalie, le combat des Dieux ſur le mont Olympe, & toutes les rêveries des Poëtes. §. 9.

Telle eſt la progreſſion que l'erreur a dû naturellement faire dans l'eſprit des peuples ignorans, & qu'elle a faite effectivement par-tout. Si nous pouvons appercevoir le même ordre dans Héſiode, ne devons-nous pas préſumer que nous prenons le vrai ſens de ſon poëme & de la mythologie payenne?

(*a*) Hiſt. gén. des Voyages, tome 24, p. 4 & ſuiv. Deſcription de l'Empire de la Chine, par le P. Duhalde, tome 3, p. 3, édit. in-4°.

§. 10. Le Clerc prétend que l'erreur eſt venue par la route contraire. Dès qu'on ſe fut aviſé, dit-il, de prendre un Roi de Theſſalie pour le Dieu ſouverain, il fallut le placer dans le ciel avec tout ſon cortége, & l'on confondit ainſi le mont Olympe, ſieu ordinaire de ſon ſéjour, avec l'Olympe ou le Ciel (*a*). On laiſſe juger au lecteur laquelle de ces deux manieres de raiſonner eſt plus analogue à la marche de l'eſprit humain. Par quel renverſement de raiſon a-t-on pu ſe figurer tout à coup qu'un Roi de Theſſalie étoit Dieu & le ſouverain des Dieux, qu'il n'y avoit jamais eu d'autres Dieux que ſes ancêtres, hommes comme lui? Par quel enchaînement de fauſſes idées en eſt-on venu-là? Ceux qui ſuivent ce ſyſtême, ne le montreront jamais. Quand ils pourroient y réuſſir, leur explication n'en ſeroit pas moins défectueuſe. En nous découvrant la ſource de l'idolâtrie Grecque, ils nous laiſſeroient encore ignorer comment elle s'eſt introduite chez les autres nations. Le ſyſtême que l'on propoſe, ſert également pour la mythologie de tous les peuples; puiſque tous ont eu à peu près les mêmes idées; nous le verrons dans la ſuite.

(*a*) Notes de le Clerc, ſur la Théog. ℣. 71.

On peut conteſter ſans doute ſur le progrès que nous avons fait faire à l'imagination des Grecs, & ſur le plan que nous avons tracé de leurs erreurs. On dira, peut-être, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que des peuples ſi groſſiers, ayent procédé avec tant de méthode, & ſe ſoient égarés par une marche ſi réguliere: mais les ignorans non plus que les autres, ne penſent point par haſard; il y a entre les erreurs, auſſi-bien qu'entre les vérités, un enchaînement naturel. Juſqu'à ce que les Mythologues hiſtoriens nous ayent tracé un plan plus ſatisfaiſant, nous ſommes fondés à nous en tenir à celui-ci; il eſt lié & ſuivi, donc il eſt vraiſemblable. On peut ſoutenir encore que dans l'état de barbarie où les peuples furent plongés d'abord, leur premiere idée fut de croire que tout l'univers étoit animé par des génies répandus dans chacune de ſes parties, que les Grecs n'eurent jamais la notion d'un ſeul Dieu; ainſi le prétendent quelques Philoſophes modernes. Dans cette ſuppoſition, qui ſera examinée chap. 16 ci-après, il s'enſuivroit ſeulement qu'Héſiode a fondé l'hiſtoire de ſa Théogonie ſur une fauſſe tradition; mais on n'en pourroit rien conclure contre la thèſe générale que nous ſoutenons. Il ne ſeroit pas moins conſtant que les Dieux de § 11.

la mythologie ſont des Intelligences occupées à conduire toute la nature, ou comme parloient les Grecs, des démons, des génies, & non pas des hommes. Tel eſt le point eſſentiel dont nous allons donner les preuves, nous en examinerons enſuite les conſéquences.

CHAPITRE IV.

Premiere preuve du ſyſtême que l'on vient d'expoſer, le témoignage des Auteurs ſacrés.

1. LE principal reproche que l'on peut faire aux Mythologues hiſtoriens, c'eſt de n'avoir pas aſſez fait d'attention à ce que les livres ſaints nous apprennent de l'origine & des progrès de l'idolâtrie. Cette matiere eſt traitée avec toute l'exactitude poſſible dans le Livre de la Sageſſe. On y apprend 1°. que les Payens n'ayant pas ſçu reconnoître le Seigneur dans ſes ouvrages, ont pris pour des Dieux, les élémens & les diverſes parties de la nature, le feu, l'air, les vents, les aſtres, les eaux ou la mer, le ſoleil, la lune, qu'ils ont enviſagés fauſſement comme les ſeuls gouverneurs du monde. Chap. 13, ℣. 1 & 2. *Non potue-*

runt intelligere eum qui eſt, neque ex operibus attendentes agnoverunt quis eſſet artifex: ſed aut ignem, aut ſpiritum, aut citatum aërem, aut gyrum ſtellarum, aut nimiam aquam, aut ſolem & lunam, rectores orbis terrarum Deos putaverunt. 2°. Qu'ils ont repréſenté ces Divinités prétendues par des ſtatues qu'ils ont appellées des Dieux, auxquelles ils ont adreſſé leurs vœux, leur encens, leurs ſacrifices, comme ſi le bois & la pierre euſſent été capables de les entendre & de leur donner du ſecours. *Ibid.* ℣. 10. & ſuiv. *Appellaverunt Deos, opera manuum hominum..... ſimilitudines animalium, aut lapidem inutilem opus manus antiquæ; aut ſi quis artifex faber de ſylvâ lignum ſecuerit.... & aſſimilet illud imagini hominis aut alicui ex animalibus illud comparet..... & votum faciens pro ſanitate infirmum deprecatur, & pro vitâ rogat mortuum, & in adjutorium inutilem invocat.* 3°. Qu'ils ont honoré de même l'image des perſonnes qui leur étoient cheres, d'un fils dont ils avoient pleuré la mort, d'un Prince dont ils éprouvoient les bienfaits; que ces nouvelles idoles ont reçu un culte comme les premieres, & ſont ainſi devenues des Dieux. Chap. 14 ℣. 15 & ſuiv. *Acerbo enim luctu dolens pater citò ſibi rapti filii fecit imaginem; &*

illum qui tunc quaſi homo mortuus fuerat nunc tanquam Deum colere cæpit..... évidentem imaginem Regis quem honorare volebant fecerunt, ut illum qui aberat, tanquam præſentem colerent. 4°. Qu'à ce culte impie l'on a mêlé encore des crimes abominables, des ſacrifices de ſang humain, des myſteres nocturnes, l'impudicité, l'adultere, le menſonge, le parjure; quainſi l'idolâtrie eſt devenue la ſource & le comble de tous les maux. *Ibid.* ℣. 22 & ſuiv. *Aut enim filios ſuos ſacrificantes, aut obſcura ſacrificia facientes, &c. infandorum enim idolorum cultura omnis mali cauſa eſt, & initium & finis.*

§. 2. L'Auteur ſacré diſtingue donc quatre degrés dans l'idolâtrie. 1°. Le culte des différentes parties de la nature. 2°. L'uſage des ſtatues ou des ſymboles, pour les repréſenter. 3°. L'honneur rendu aux hommes & à leurs images. 4°. Les ſacrifices & les crimes dont ils étoient accompagnés. Le point capital, c'eſt que cette doctrine s'accorde avec les auteurs profanes pour nous apprendre que le polythéiſme a commencé par adorer les différentes parties de la nature que l'on a cru animées, & que ce culte a précédé celui des hommes ou des héros. Mais elle eſt directement oppoſée aux différentes opinions des Mythologues,

qui prennent les principaux Dieux des Payens, pour des Rois d'Egypte ou de Theſſalie, pour les anciens patriarches, ou pour des ſymboles de l'écriture Egyptienne.

Les Sçavans, prévenus pour le ſens hiſtorique des fables, ont beaucoup inſiſté ſur le troiſiéme paſſage que l'on vient de citer, ils en ont conclu que la premiere idolâtrie avoit été le culte rendu aux morts. Mais il n'y a qu'à ſuivre le texte du Sage & en remarquer la progreſſion. Au commencement du chap. 13, il parle du culte rendu aux différentes parties de la nature & aux ſymboles faits pour les repréſenter : ce n'eſt qu'au milieu du chapitre 14, qu'il fait mention de l'honneur rendu aux morts & à leurs images. Voilà donc deux eſpéces d'idoles clairement diſtinguées; les unes ont été les Dieux naturels repréſentés ſous des figures d'hommes, d'animaux ou de pierres brutes; les autres, le portrait des morts que l'on vouloit honorer. Reſte à ſçavoir leſquelles ont été les premieres; il eſt naturel ſans doute que l'on ait repréſenté les hommes ſous leur propre image, avant que l'on ait peint les Dieux ſous la figure des hommes, qu'ainſi les idoles humaines ayent précédé celles des Dieux : mais avant que d'honorer ceux-ci par des §. 31.

ſtatues, on les adoroit déja ſous des ſymboles d'animaux & de pierres taillées groſſiérement : *ſimilitudines animalium aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ*, ch. 13 ℣. 10. Les idoles n'ont pas été dès le commencement : *Neque enim erant ab initio*, ch. 14 ℣. 13. On les a introduites dans la ſuite des temps, par un uſage criminel qui s'eſt fortifié peu à peu : *Deindè interveniente tempore, convaleſcente iniquâ conſuetudine*, ℣. 16. C'eſt donc mal prendre le ſens de l'Ecriture, que de nous donner les idoles humaines comme la ſource premiere de l'idolâtrie, puiſque le culte des êtres naturels & de leurs ſymboles groſſiers, avoit déja précédé. Mais, dira-t-on, le Sage enſeigne que *le commencement de la fornication ou de l'idolâtrie, eſt la recherche des idoles*, ch. 14, ℣. 12. Cela eſt vrai de l'idolâtrie humaine, pouſſée à l'excès, accompagnée de débauches & de crimes, de l'idolâtrie telle qu'elle étoit déja au ſiécle du Sage ; mais elle avoit été précédée par un culte moins criminel, quoiqu'il fût inexcuſable, par le culte des êtres naturels & de leurs ſymboles, ch. 13, ℣. 6, 7 & 8. Ce culte qu'on appelle fétichiſme, ſubſiſte encore aujourd'hui chez des peuples qui n'ont jamais eu l'adreſſe de tailler une ſtatue : & c'eſt inconteſtablement la premiere

idolâtrie. En liſant attentivement ces deux chapitres de la Sageſſe, on ſe convaincra que l'auteur ſacré, comme tous les écrivains profanes dont nous verrons bientôt les témoignages, a diſtingué nettement deux eſpéces de Dieux : les principaux, les plus anciens, & le plus grand nombre, ſont les différentes parties de la nature que l'on croyoit animées, les derniers ſont les héros diviniſés. On les repréſenta les uns & les autres, & ces repréſentations furent également adorées ; mais jamais on ne prouvera que le culte des héros & de leurs images ait fait abandonner le culte des Dieux plus anciens & de leurs ſymboles.

Il eſt à propos de remarquer encore que §. 41
l'auteur ſacré nous indique en paſſant, la ſource du culte rendu aux animaux par les Egyptiens ; c'étoient autant de ſymboles des Dieux naturels ; car il y auroit eu de la folie à choiſir des animaux pour repréſenter des hommes. Cette ſeule obſervation nous fait entrevoir le véritable objet de la Religion Egyptienne, ſur lequel on a tant diſputé, & dont nous parlerons ci-après.

Le Sage confirme la même doctrine, §. 52
ch. 15 ℣. 17. L'homme, dit-il, eſt un être ſupérieur aux Dieux qu'il adore : il eſt vivant quoique ſujet à la mort, pour eux ils n'ont jamais vécu. *Melior eſt ipſe his*

quos colit, quia ipſe quidem vixit cùm ſit mortalis, illi autem nunquàm. Paroles qui ne ſeroient pas exactement vraies, ſi les principaux Dieux des Payens ou le plus grand nombre avoient été des hommes.

§. 6. Le Pſalmiſte nous apprend la même choſe, *Pſ.* 95, 2. Il ne dit point que les Dieux des nations ſont des hommes, mais que ce ſont des démons ou génies, c'eſt-à-dire, de prétendues Intelligences occupées à conduire l'univers: *Omnes Dii gentium Dæmonia.* Quand il parle de l'idolâtrie des Chananéens, dont les Iſraélites s'étoient rendus coupables, il dit qu'ils ont ſacrifié leurs enfans aux Démons: *Pſ.* 105, 37. *Immolaverunt filios ſuos & filias ſuas Dæmoniis.* Cette expreſſion ſi ſouvent répétée dans l'Ecriture, n'a jamais ſignifié les ames des morts; & il eſt auſſi impoſſible de la concilier avec les diverſes opinions des Sçavans, que la doctrine du livre de la Sageſſe. Bientôt nous verrons que les profanes s'expriment de même.

§. 7. Enfin Moyſe nous fait aſſez comprendre quels étoient les Dieux des Egyptiens & des Chananéens, par les termes dont il ſe ſert pour préſerver les Iſraélites de l'idolâtrie. Il leur défend, *Exode* 20, ℣. 4, & *Deut.* 5. 6, de faire des idoles ni aucune repréſentation de ce qui eſt dans le

ciel, ſur la terre, ou dans les eaux pour l'adorer. Si les Egyptiens ou les Chananéens avoient adoré des hommes, eſt-il à préſumer que Moyſe n'eût rien dit de cette eſpéce de culte ?

Il leur répéte la même défenſe, *Deut.* 4. 15 : » Lorſque le Seigneur, leur dit-il, » vous a parlé ſur la montagne d'Horeb, » au mllieu des flammes, il ne s'eſt montré » ſous aucune figure, de peur que ſéduits » par cette apparence, vous ne vous fiſſiez » quelque ſtatue ou quelqu'image de mâ- » le ou de femelle, d'animaux, d'oiſeaux, » de reptiles ou de poiſſons : de peur en- » core qu'élevant vos yeux vers le ciel, & » frappés de la beauté du ſoleil, de la lune » & des aſtres, vous ne fuſſiez aſſez inſen- » ſés pour adorer des créatures que Dieu a » formées pour l'utilité de tous les peuples » de la terre «. Il ne défend en aucun endroit d'adorer des hommes vivans ou morts, ni de rendre un culte à leur image : preuve certaine que du temps de Moyſe cette eſpéce d'idolâtrie n'étoit point encore en uſage parmi les Egyptiens ni les Chananéens.

Puiſque l'Auteur du livre de la Sageſſe eſt le premier des écrivains ſacrés qui en parle, nous devons conclure que le culte des hommes & de leurs images, s'eſt in- §. 8,

troduit pendant les 450 ans qui ſe ſont écoulés depuis Moyſe juſqu'à Salomon. Selon le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, les colonies d'Egypte & de Phénicie l'ont communiqué aux Grecs dès le temps d'Abraham, c'eſt-à-dire, plus de 900 ans avant le régne de Salomon. Il eſt évident que cette ſuppoſition eſt démentie par l'hiſtoire ſainte.

§. 9. Un Auteur célèbre de nos jours qui s'eſt fait un plan de contredire en tout les écrivains ſacrés, a prétendu que l'on accuſoit mal à propos d'idolâtrie les Grecs, les Romains, les Egyptiens & les autres peuples anciens. Selon lui, » ni les derniers » temps du paganiſme, ni les plus reculés » n'offrent pas un ſeul fait qui puiſſe faire » conclure que l'on adorât une idole..... » Les anciens ne croyoient pas qu'une ſtatue fût une Divinité; le culte ne pouvoit » pas être rapporté à cette ſtatue, à cette » idole..... Conſultez, dit-il, tous les » Auteurs qui parlent des ſtatues de leurs » Dieux, vous n'en trouverez aucun qui » parle d'idolâtrie, ils diſent expreſſément » le contraire..... Il y a mille témoignages que les ſages abhorroient non-ſeulement l'idolâtrie, mais encore le polythéïſme «. (*a*)

(*a*) Diction. Philoſ. art. *Idoles*, *Idolâtrie*.

Cette assertion téméraire n'est pas difficile à réfuter ; l'on va voir des témoignages irréprochables du contraire. Personne n'ignore la supercherie dont les Prêtres Chaldéens s'étoient servis pour persuader au Roi de Babylone que la statue de Bel étoit une Divinité vivante, qui buvoit & mangeoit les provisions que l'on avoit soin de lui offrir tous les jours. L'histoire en est rapportée dans le livre de Daniel (*a*) ; mais puisque l'on ne veut ajouter foi qu'aux écrivains profanes, nous nous en tiendrons à leur témoignage.

Diogène-Laërce nous apprend (*b*) que le philosophe Stilpon fut chassé d'Athènes, pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité.

Nous lisons dans Tite-Live (*c*), que Herdonius s'étant emparé du capitole avec une troupe d'esclaves & d'exilés, le Consul Publius-Valerius, représenta au peuple que Jupiter, Junon, & les autres Dieux & Déesses étoient assiégés.

Cicéron, dans ses harangues contre Verrès (*d*), dit que les Siciliens n'ont plus de Dieux dans leurs villes auxquels ils puis-

(*a*) Chap. 14.
(*b*) Liv. 2.
(*c*) Liv. 3, chap. 17.
(*d*) Act. 4.

ſent avoir recours, parce que Verrès a enlevé leurs ſimulachres de leurs temples.

Pauſanias parlant de la ſtatue de Diane Taurique (*a*), auprès de laquelle les Spartiates fouettoient leurs enfans juſqu'au ſang, dit qu'il eſt comme naturel à cette ſtatue d'aimer le ſang humain, tant l'habitude qu'elle a contractée chez les Barbares s'eſt enracinée en elle.

Porphyre enſeigne (*b*) que les Dieux habitent dans leurs ſtatues & qu'ils y ſont contenus comme dans un lieu ſaint.

Jamblique avoit fait un ouvrage par lequel il montroit que les idoles étoient divines & remplies d'une ſubſtance divine (*c*).

Vous vous trompez, dit un Payen dans Arnobe (*d*), nous ne croyons point que l'airain, l'argent, l'or & les autres matieres dont on forme les ſimulachres ſoient des Dieux, mais nous honorons les Dieux mêmes dans ces ſimulachres; parce que dès qu'on les a dédiés, ils y viennent habiter.

De-là, tant de miracles racontés par les Payens, de ſtatues qui avoient parlé ou fait des ſignes & rendu des oracles; de-là

(*a*) L. 3. c. 16.
(*b*) *Apud Euſeb. præp. Evang.* l. 5, c. 15.
(*c*) *Apud Phot.* Bibliot. Cod. 216.
(*d*) L. 6. n. 27, p. 198.

l'uſage

l'uſage d'enchaîner les ſtatues des Dieux, pour enchaîner la Divinité même qui les habitoit, de rendre aux idoles dans les temples les mêmes ſervices que l'on auroit rendus à la perſonne des Dieux, &c.

Il eſt donc certain par l'aveu des Payens, & des Philoſophes mêmes, qu'ils regardoient les ſtatues de leurs Dieux comme animées en vertu de leur conſécration; que leur culte avoit pour objet ces ſtatues comme ſéjour de la Divinité; que l'Ecriture Sainte ne leur impoſe point, quand elle les accuſe d'adorer & de diviniſer le bois, la pierre, le métal. Cette opinion, auſſi ancienne que le Paganiſme, ſubſiſtoit encore, même après la publication de l'Evangile, lorſque les Philoſophes confondus par les Auteurs chrétiens avoient déja fait tous leurs efforts pour dépouiller l'idolâtrie du ridicule & des abſurdités qui l'accompagnoient. Il eſt donc faux qu'en général les ſages de la Gentilité euſſent en horreur l'idolâtrie proprement dite; nous verrons dans le chapitre ſuivant, qu'il eſt encore plus faux qu'ils ayent condamné le polythéiſme; pluſieurs au contraire l'ont ſoutenu de toutes leurs forces. Conſéquemment les Auteurs chrétiens ont eu raiſon d'appeller indifféremment polythéiſme, paganiſme, idolâtrie, la religion §. 10.

des Grecs & des Romains. Ce point ne peut plus être conteſté, & il étoit néceſſaire de l'établir, pour juſtifier ces mêmes expreſſions dont on ſe ſert dans cet ouvrage.

§. 11. Par-là, on conçoit encore l'injuſtice du paralléle que le même Auteur affecte de faire entre le culte que les Payens rendoient à leurs idoles, & celui que nous rendons aux images de Dieu, de Jeſus-Chriſt & des Saints. 1°. Les idoles du Paganiſme ne repréſentoient pour la plûpart que des objets imaginaires; ces prétendus démons ou génies, maîtres de la nature, n'exiſtoient que dans le cerveau des Payens: c'étoit un aveuglement inexcuſable, de leur rendre un culte pompeux, tandis que l'on n'en rendoit aucun au Créateur de l'univers. 2°. Les unes repréſentoient des objets ſcandaleux & abominables, tels que Bacchus, Vénus, Cupidon, Priape, le Dieu Pet, &c. les autres des objets monſtrueux, tels qu'Anubis, Atergatis, les Tritons, les Furies, &c. 3°. C'étoit une opinion folle de croire qu'en vertu d'une conſécration prétendue, les démons ou génies venoient habiter dans les ſtatues, comme l'aſſuroient gravement les Philoſophes. Peut-on nous faire ſérieuſement aucun de ces reproches? Lorſque nous ren-

dons un culte religieux aux images de Dieu, de Jeſus-Chriſt, des Saints; honorons-nous par-là des perſonnages faux, inventés par une imagination abuſée? Ce culte déroge-t-il à l'adoration d'un ſeul Dieu? y mêlons-nous l'indécence ou le crime? ſuppoſons-nous les images animées par une vertu divine?

Le lecteur doit pardonner à l'importance de la matiere, une digreſſion qui n'eſt point étrangere à la queſtion que nous examinons. L'opinion des Payens ſur la préſence des Dieux dans leurs ſimulachres, eſt une nouvelle preuve que ces Dieux n'étoient point des hommes dont on eût fait l'apothéoſe. On ne croyoit point que les ames des morts habitaſſent dans les ſtatues, mais autour des tombeaux, dans les Champs-Elyſés, dans l'iſle Achillé ou ailleurs; pour avoir commerce avec elles, il falloit les évoquer par des ſacrifices & des enchantemens; au lieu que l'on converſoit immédiatement avec les Dieux dans leurs temples & aux pieds de leurs autels. Nous aurons encore occaſion de toucher ce point dans la ſuite. §. 121

CHAPITRE V.

Seconde preuve du même ſyſtême, le ſentiment des Philoſophes & des Poëtes.

DANS un ſiécle où il eſt ſi commun de trouver des eſprits prévenus contre l'autorité de l'hiſtoire ſainte, on exige d'autres témoignages pour appuyer les faits anciens. Mais ſi nous parvenons à montrer que les Philoſophes & les Poëtes grecs ont parlé comme les Auteurs ſacrés ſur l'origine de l'idolâtrie & ſur ſon véritable objet, il y a lieu d'eſpérer que cette conformité pourra faire impreſſion.

§. 1. Sentimens des Philoſophes.

Or, en premier lieu, les Philoſophes ont enſeigné conſtamment que les Dieux anciens & principaux du Paganiſme, n'étoient autre choſe que les différentes parties de la nature animées. C'eſt le ſentiment que l'Epicurien Velleïus, attribue à Chryſipe, chef des Stoïciens, dans le premier livre de Cicéron de la nature des Dieux (*a*); c'eſt ce que ſoutient Balbus, Philoſophe de la même ſecte, dans le livre ſecond; ſon diſcours peut ſervir de commentaire à ce que nous avons cité

(*a*) *De nat. Deor.* l. 1, n. 39.

des livres ſaints, & à la doctrine d'Héſiode. Une courte analyſe en convaincra le lecteur.

Balbus enſeigne, n. 20 & ſuiv. que le monde étant animé & doué d'intelligence, *eſt Dieu*; n. 30, qu'il y a de la raiſon & du ſentiment dans toutes les parties dé la nature; n. 39 & 42, que les aſtres ſont animés & raiſonnables, conſéquemment autant de Divinités; n. 60, que l'on a donné le nom de *Dieux* aux bienfaits de la nature & à tout ce qui paroît excellent; n. 63 & ſuiv. que des raiſons phyſiques ont fait imaginer la plûpart des Dieux, Saturne, Jupiter, Junon, Neptune, Cerès, Proſerpine, Janus, Veſta, les Dieux Pénates, Apollon, Diane, Vénus; n. 70, que ces Dieux nés de la phyſique, transformés en hommes dans la ſuite, ont donné lieu aux fables & aux ſuperſtitions; n. 17 & 154, que le monde a été créé pour être la demeure des hommes & des Dieux; n. 61 & 62, que l'on a auſſi déifié les paſſions qui agitent violemment la nature & les hommes qui ont fait du bien à leurs ſemblables, comme Hercule, &c. §. 29

Velleïus attribue encore la même opinion à Platon (*a*). » Pour ce qui regarde §. 30

(*b*) *De nat. Deor.* n. 30.

» Platon, dit-il, il faudroit un long dif-
» cours pour expoſer ſes variations ſur
» cette matiere. Dans le Timée, il dit que
» le pere de ce monde ne ſçauroit être
» nommé, & dans ſes livres des Loix,
» qu'il ne faut pas être curieux de ſçavoir
» proprement ce que c'eſt que Dieu.
» Quand il prétend que Dieu eſt incorpo-
» rel, c'eſt nous parler d'un être incom-
» préhenſible & qui ne pourroit avoir ni
» ſentiment, ni ſageſſe, ni plaiſir, attributs
» eſſentiels aux Dieux. Il dit auſſi, & dans
» le Timée & dans les Loix, que le mon-
» de, le ciel, les aſtres, la terre, les ames,
» les Divinités que nous enſeigne la Reli-
» gion de nos peres, il dit que tout cela eſt
» Dieu; opinions qui, priſes en particu-
» lier, ſont évidemment fauſſes, & priſes
» toutes enſemble, ſe contrediſent prodi-
» gieuſement «.

La prétendue contradiction que Vel-leïus objecte à Platon, eſt imaginaire, & il ne lui fait qu'une objection frivole. Ce Philoſophe admettoit, comme l'on voit, un premier être ſpirituel, pere de ce monde, dont on ne peut dire le nom ni comprendre la nature; mais il admettoit en même temps des Intelligences ſubalternes qui gouvernoient les différentes parties de l'univers, qui en étoient comme l'ame &

qui faiſoient l'objet de la religion populaire : *quos Majorum inſtitutis accepimus.* Il avoit tort ſans doute de les nommer des Dieux, mais il ne ſe contrediſoit pas. Il falloit être Epicurien déterminé, c'eſt-à-dire, matérialiſte aveugle, pour objecter qu'un pur eſprit ſeroit incapable de ſentiment, de ſageſſe & de plaiſir.

Dans le *Cratyle*, Platon fait dire à Socrate que les anciens Grecs ont eu les mêmes Dieux que les Barbares, le ſoleil, la lune, la terre, les étoiles, le ciel; a-t-on des preuves qu'ils en ayent changé?

Ce même ſyſtême eſt auſſi celui qui paroiſſoit le plus vraiſemblable à Cicéron (*a*), comme il le témoigne à la fin du 3^e^. livre, & ſon ſuffrage eſt ici d'un grand poids; il avoit lû les Poëtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes, ceux même que nous n'avons plus; il traite la queſtion avec ſoin. Malgré les ſubtilités des Epicuriens, & les objections des Académiciens, au milieu des doutes & des difficultés qui l'arrêtent, il ſemble perſuadé comme Balbus, que parmi les Dieux les uns étoient des êtres purement phyſiques, les autres des paſſions violentes de l'humanité, quelques-uns des hommes célèbres par leurs talens & leurs exploits. §. 42

(*a*) Varron penſoit de même, Voyez ſon Texte, ch. 9 §. 15.

§. 5. Enfin M. l'Abbé Banier convient qu'à l'exception des Epicuriens, c'étoit le ſentiment commun de tous les Philoſophes; nous en verrons de nouvelles preuves dans le chapitre 8; mais il ſuppoſe que c'étoit une innovation à l'ancienne théologie des Payens (*a*). Plutarque nous atteſte le contraire; ſelon lui, Iſis, Oſiris, Typhon, les Géans & les Titans des Grecs, étoient plutôt des démons que des hommes: ainſi en ont jugé Pythagore, Platon, Xénocrate, Chryſippe, *qui ont ſuivi en cela*, dit-il, *les opinions des vieux & anciens Théologiens* (*b*). Diodore de Sicile nous apprend la même choſe (*c*). Ce ſont donc plutôt les Mythologues hiſtoriens qui ont innové en prenant tous ces perſonnages pour des hommes; & il eſt ſingulier que l'on prétende être mieux inſtruit, après deux mille ans, d'une choſe que les anciens Philoſophes paroiſſoient avoir examinée de près.

§. 6. Leur opinion ſubſiſtoit encore à la naiſſance du Chriſtianiſme. Lorſque S. Paul voulut prêcher aux Athéniens la divinité de Jeſus-Chriſt & ſa réſurrection; les Epicuriens & les Stoïciens qui l'entendirent, crurent qu'il leur annonçoit de nouveaux

(*a*) Tome 1, l. 1, chap. 2, pag. 23.
(*b*) *De Iſide Oſir.* n. 11 & 12.
(*c*) Voyez ſon témoignage, chap. 8, ci-après.

démons

démons ou génies : *novorum dæmoniorum videtur annuntiator esse* (*a*).

» Pourquoi, dit l'Épicurien Celse, n'a-» doreroit-on pas les Génies ? ne sont-ce » pas eux qui administrent toutes choses » selon la volonté du souverain Dieu ? » Tout ce qui se fait ou par Dieu, ou par » les Anges, ou par les Génies, ou par les » ames des héros, ne se fait-il pas selon les » ordres du Dieu souverain ? chacun de » ces Génies n'a-t-il pas été prépose par » le souverain Dieu sur quelqu'espéce de » Créatures, & n'a-t-il pas reçu de lui le » pouvoir de les administrer ? Est-ce donc » que celui qui honore le Dieu souverain, » n'adore pas avec raison celui à qui le » souverain Dieu a fait part de son pou-» voir (*b*) ? ou il ne faut pas venir en » ce monde, ou si l'on y vient, il faut » rendre graces aux Génies qui président » aux choses terrestres ; il faut, tant que » nous vivons, leur offrir des prémices » & des prieres pour mériter leurs fa-» veurs (*c*). Car il seroit injuste de jouir » des choses dont ils ont la dispensation ; » sans leur payer un tribut d'honneur (*d*) «.

(*a*) Act. 17, 18.
(*b*) Orig. contre Celse, L. 7, n. 68.
(*c*) Orig. contre Celse, L. 8, n. 55.
(*b*) *Ibid.* n. 55.

Selon Julien, le Dieu ſouverain a ordonné aux Dieux inférieurs de créer les hommes & les animaux (*a*). » En diſant, » continue-t-il, que le ſouverain Dieu que » nous adorons comme le ſouverain Seigneur de toutes choſes, a commis un » Dieu inférieur à chaque Nation pour en » avoir ſoin, de même qu'un Roi commet » un Gouverneur à chaque province, nous » penſons mieux que Moyſe, qui adore le » Dieu d'une petite portion de la terre » comme le Créateur de toutes choſes (*b*). » Les Juifs, dit-il encore, ſont religieux » en partie, puiſque le Dieu qu'ils adorent, » eſt le Dieu très-puiſſant & très-bon, qui » gouverne le monde viſible & que nous » adorons nous-mêmes ſous d'autres noms, » comme je ne puis en douter. Ainſi je » ne ſçaurois les blâmer de cet attachement à leurs Loix. Ils ſe trompent ſeulement en ce qu'ils lui rendent un culte » excluſif & ne veulent point adorer les » autres Dieux (*c*) «.

On voit par ces témoignages combien l'on peut ſe fier au Critique que nous avons déja réfuté dans le chapitre précédent, & qui ſoutient que les ſages du Paganiſme

(*a*) Dans S. Cyrille, l. 2.
(*b*) *Ibid.* l. 4.
(*c*) Julien, Lettre 63, à Theodore I, Pontife.

abhorroient le Polythéïſme. Sans doute il ne refuſera pas de mettre Celſe & Julien, au nombre des ſages: il eſt vrai que leur ſageſſe reſſembloit ſouvent à la folie.

S. Juſtin, Philoſophe Platonicien, après ſa converſion au Chriſtianiſme, n'avoit pas encore entiérement perdu les idées de ſon ancien Maître. Il croyoit que Dieu ayant créé l'univers, avoit confié aux Anges le gouvernement des différentes parties de la nature, que ces Eſprits étant devenus amoureux des femmes, les avoient rendues meres des Génies que les Payens adoroient (*a*). C'étoit une erreur ſans doute; mais on doit la pardonner à un Philoſophe récemment éclairé des lumieres de la foi, & qui a eu le courage de mourir pour elle. Toujours eſt-ce un témoignage que la croyance des Intelligences, maîtreſſes de l'univers, avoit conſtamment perſévéré dans les écoles de philoſophie; que ce n'étoit point une opinion nouvelle, imaginée après la naiſſance du Chriſtianiſme pour ſauver le ridicule de la Religion payenne, & pour la juſtifier des reproches que lui faiſoient les Peres de l'Egliſe. §. 7.

Bien plus, ſi nous voulons en croire un fameux Critique, le germe de cette opi- §. 8.

(*a*) Premiere Apologie, pag. 170.

nion ſe trouve encore dans les divers ſyſtêmes de la philoſophie moderne. En rapportant ſes paroles, nous ne prétendons point approuver toutes ſes réflexions. » Nous tournons en ridicule, dit-il (*a*), » le ſyſtême des anciens Payens, leurs » Naïades, leurs Oréades, leurs Namadria- » des, &c, & nous ſommes très-bien fon- » dés quand nous condamnons le culte que » l'on rendoit à ces êtres; car nous ſçavons » par l'Ecriture, que Dieu défend tout culte » de religion qui ne s'adreſſe point à lui » directement & uniquement (*b*). Mais » quand on ſe repréſente la raiſon de » l'homme abandonnée à elle-même & deſ- » tituée du ſecours de la révélation, on » comprend fort aiſément, ce me ſemble, » qu'elle a dû ſe figurer ce vaſte univers » comme pénétré par-tout d'une vertu » très-active, & qui ſçavoit ce qu'elle fai- » ſoit. Or, afin de donner raiſon de tant » d'effets différens les uns des autres, & » même contraires les uns aux autres, qui » ſe voyent dans la nature, il a fallu imagi- » ner ou un être unique qui diverſifie ſon » opération ſelon la diverſité des corps, » ou un grand nombre d'ames & d'Intelli- » gences, pourvues chacune d'un certain

(*a*) Bayle, Dict. Crit. *Caïnites*, Rem. D.
(*b*) Cette propoſition a beſoin de correctif.

» emploi, & prépoſées les unes aux ſources
» des rivieres, les autres aux montagnes,
» les autres aux bois, &c. Il y a eu des gens
» parmi les Payens, qui, dans le culte de
» Cérès & de Bacchus, n'ont prétendu ho-
» norer que l'Etre ſuprême, en tant qu'il
» produit les grains & le vin. D'autres ont
» prétendu vénérer l'Intelligence particu-
» liere, qui, dans la diſtinction des charges
» du grand univers, avoit eu le départe-
» ment des terres enſemencées & des vi-
» gnobles. Ce fondement une fois poſé,
» on ne ſçait plus où s'arrêter: le nombre
» des Dieux ſe multiplie ſans fin & ſans
» ceſſe: on ſacrifie à la peur, à la fiévre,
» aux bons vents & à la tempête: il s'éleve
» une hiérarchie dont les degrés ſont in-
» nombrables; les combinaiſons d'intérêts
» ſe diverſifient à l'infini parmi ces Intelli-
» gences qu'on ne voit pas, & que l'on
» admet pourtant comme des cauſes très-
» actives..... La foi des Intelligences
» prépoſées à divers emplois dans l'uni-
» vers, eſt d'une auſſi grande étendue que
» la croyance d'un Dieu; car je ne penſe
» pas que jamais peuple ait eu une reli-
» gion, ſans reconnoître des Intelligences
» moyennes. Les Philoſophes les plus ſub-
» tils, celui que l'on nomme le Génie de la
» nature, les Carthéſiens les plus pénétrans

» en ont reconnu. Les ſectateurs d'Ariſtote
» en mettent par-tout encore aujourd'hui
» ſans s'en bien appercevoir : car ils met-
» tent dans tous les corps une forme ſubſ-
» tantielle, qui a pour ſon apanage un
» certain nombre de qualités avec quoi
» elle accomplit ſes deſirs; elle repouſſe
» l'ennemi & ſe conſerve le mieux qu'elle
» peut dans ſon état naturel. N'eſt-ce point
» admettre dans les plantes une Intelli-
» gence prépoſée à faire végéter une par-
» tie de l'univers, en agiſſant pour cette
» fin ſous les ordres de l'être ſuprême?....
» Celui d'entre les Carthéſiens qui a le plus
» fait valoir les volontés ſimples & généra-
» les de Dieu, (Mallebranche) inſinue
» très-clairement en divers endroits de ſes
» livres, qu'il y a un très-grand nombre de
» cauſes occaſionnelles que nous ne con-
» noiſſons pas. Or ces cauſes occaſionnel-
» les ne ſont autre choſe que les volontés
» & les deſirs de certaines Intelligences. Il
» en faut admettre par-tout où les loix de
» la communication du mouvement ne
» ſont pas capables de produire certains
» effets. Cela va loin: on ne peut com-
» prendre qu'elles ſuffiſent à la conſtruc-
» tion d'un navire; perſonne ne fait diffi-
» culté d'avouer que jamais le mouvement
» ne produiroit une horloge ſans la direc-

» tion d'une Intelligence particuliere. Par
» conſéquent, ces loix-là ſont incapables
» de produire la moindre plante, le moin-
» dre fruit; car il y a plus d'artifice dans la
» conſtruction d'un arbre & d'une gre-
» nade, que dans celle d'un navire. Il faut
» donc recourir à la direction particuliere
» d'une Intelligence pour la formation des
» végétaux, & à plus forte raiſon pour
» celle des animaux..... Encore un coup
» cela va loin & nous conduit à un Génie
» *qui préſide à la fabrique des machines*
» *animées*. Mais les minéraux, mais les
» météores ſont-ils bien aiſés à faire? n'y
» a-t-il point beaucoup d'artifice dans leur
» conſtruction? plus qu'on ne penſe. Les
» Scholaſtiques, au lieu de Génie ou d'In-
» telligence, ſe ſervent des mots de *forme*
» *ſubſtantielle*, *vertu plaſtique*, *&c.* mais
» les noms n'y font rien «.

Encore une fois, l'on ne garantit point §. 91
la vérité de toutes ces réflexions : mais
elles prouvent du moins qu'il y a dans
l'humanité un penchant univerſel à croire
des Intelligences prépoſées aux différentes
parties de la nature; & cette inclination
doit être encore plus forte & plus marquée
dans le peuple, que chez les Sçavans & les
Philoſophes. Il eſt donc très-vraiſemblable

qu'elle a été chez toutes les Nations, la ſource du Polythéiſme.

§. 10. Sentimens des Poëtes.

En ſecond lieu, les Poëtes plus attentifs que les Philoſophes à ſe conformer aux idées populaires, ne nous repréſentent les Dieux que comme des Démons ou Génies; chez les Tragiques, les noms Θεὸς & Δαίμων ſont parfaitement ſynonimes, on pourroit en apporter cent exemples; & ils ne diſent rien qui puiſſe faire ſoupçonner qu'ils ayent regardé les Dieux comme des hommes qui avoient autrefois vécu ſur la terre. Il eſt évident par la maniere dont ils font parler leurs perſonnages, qu'ils ont cru le monde peuplé de Démons ou de Génies, les uns bons, les autres mauvais, auxquels ils ont attribué tous les événemens heureux ou malheureux; & l'on doit préſumer qu'ils ont ſuivi en cela l'opinion la plus univerſellement répandue.

Dans l'Œdipe de Sophocles, acte 1, la peſte qui ravageoit la ville de Thebes, eſt attribuée à un Génie; le Chœur conjure Minerve & Jupiter de l'exterminer. » Met» tez en fuite cette divinité barbare, ce » Mars exterminateur, qui, plus redouta» ble que le Dieu des combats, nous fait » impitoyablement périr..... Grand Ju» piter, écraſez ce Génie de vos fou-

» dres (*a*) «. Eſchyle, dans ſa tragédie des Sept Chefs devant Thebes, ſuppoſe Etéocle & Polynice, animés par un noir Génie qui les acharnoit l'un contre l'autre (*b*).

Dans l'Electre d'Euripide, acte 4, Oreſte incertain s'il doit commettre un parricide ordonné par Apollon, s'écrie : » ah ! ſi » c'étoit un mauvais Démon qui m'eût » trompé ſous la forme d'un Dieu « (*c*). Dans l'Hyppolite du même, acte 4, le Chœur invoque le Génie tutélaire de la *maiſon de Theſée* (*d*). Electre, dans la tragédie de ſon nom chez Sophocles, invoque les Dieux de ſa famille.

Iphigénie en Tauride, acte 3, s'explique ainſi au ſujet d'un rêve : » vous Génies » que l'on appelle ſçavans, votre ſcience » n'eſt pas moins vaine que les ſonges. » Je le vois, l'erreur eſt le partage des » Dieux auſſi-bien que des foibles hom» mes « (*e*).

Dans les Troyennes, acte 4, Hécube fait cette apoſtrophe ſinguliere à Jupiter : » puiſſant moteur de l'univers, vous dont » la terre même eſt le trône ; être impé» nétrable à nos lumieres, qui que vous

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 1, pag. 166.
(*b*) Tome 3, pag. 251.
(*c*) Tome 2, pag. 49.
(*d*) *Ibid.* pag. 236.
(*e*) Tome 3, pag. 40.

» ſoyez, ſoit une nature néceſſaire, ſoit » l'eſprit des mortels, je vous adore. C'eſt » vous dont l'équité par des routes ſecret- » tes conduit les choſes humaines à ſes » fins « (*a*). Si Jupiter avoit été regardé comme un homme, y auroit-il rien de ſi ridicule que ce langage ?

De-là, l'uſage familier à tous les héros tragiques de raconter leurs infortunes au ciel, au ſoleil, en leur adreſſant la parole, d'invoquer cet aſtre & les autres parties de la nature, comme la terre & la nuit, de les prendre à témoins dans les ſermens, de jurer par le ſoleil, par l'air, &c. Ces coutumes ſe ſeroient-elles introduites, ſi l'on n'avoit pas cru ces différens êtres animés ?

Homere, le maître & le modéle de tous les Poëtes, avoit donné l'exemple de ces manieres de parler. Dans l'Iliade, le ſommeil exige un ſerment de Junon, il la fait jurer non-ſeulement par le ſtyx, mais encore par la terre & par la mer, *afin*, dit-il, *que nous ayons pour témoins tous les Dieux infernaux qui ſont avec Saturne ;* ce ſont ceux que le Poëte appelle enſuite les Titans (*b*). Il n'eſt donc pas ſurprenant que Jeſus-Chriſt ait défendu ces ſortes de ſer-

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 4, pag. 521.
(*b*) Iliad. l. 14. ℣. 270 & 279.

mens dans ſon Evangile (*a*). Ils pouvoient être regardés alors comme un acte d'idolâtrie. Junon dit dans le même poëme que tous les Dieux ſont nés de l'océan & de Téthys (*b*).

Dans l'Odyſſée, Homere parlant du ſoleil, dit qu'il voit & entend toutes choſes (c). Il lui rend ſes hommages dans une hymne particuliere, il fait la même choſe à la lune; & dans une autre adreſſée à la terre, il appelle celle-ci, la mere des Dieux, l'épouſe du ciel lumineux (*d*). Se perſuadera-t-on que le Poëte ait voulu nous faire regarder le ciel, la terre, le ſoleil, la lune, la mer, l'océan, le ſommeil, comme des hommes parvenus à la Divinité?

Un ſimple coup d'œil jetté ſur Héſiode, §. 14
ſuffit pour nous convaincre qu'il n'a pas penſé autrement que les autres. Au lieu d'une Théogonie, il nous donne réellement une Coſmogonie, c'eſt-à-dire, la généalogie des différentes parties de la nature, telle que les anciens la concevoient. En faut-il davantage pour juger de quelle eſpéce étoient les Divinités du Paganiſme? Cette obſervation que pluſieurs Sçavans

(*a*) Matth. 5, 34.
(*b*) Iliad. l. 14, ℣. 302.
(c) Odyſſ. l. 12, ℣. 323.
(*d*) Hymnes d'Homere à la ſuite de l'Odyſſée.

ont déja faite, auroit dû détromper les Mythologues hiſtoriens (*a*).

CHAPITRE VI.

Troiſiéme preuve; la Mythologie des Romains & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.

§. 1. LES Romains avoient reçu des Grecs, leurs principaux Dieux & le fond de leur religion; mais à ces Divinités empruntées ils en ajouterent un grand nombre d'autres: la maniere dont ces nouveaux perſonnages furent imaginés, ſemble nous indiquer la ſource d'où les Grecs avoient tiré les leurs. Sans doute ces deux peuples furent dirigés par le même eſprit, & leur culte d'ailleurs ſi reſſemblant, s'adreſſoit aux mêmes objets. Ce que l'Hiſtoire nous apprend de l'origine de quelques-uns, ſuffit pour nous faire juger des autres.

§. 2. L'an de Rome 364, Cédicius, homme du peuple, vint dire aux Tribuns, que marchant ſeul la nuit dans la rue neuve, il avoit entendu une voix plus forte que celle d'un homme qui lui avoit annoncé d'aller avertir les Magiſtrats, que les Gau-

(*a*) Mém. de l'Acad. tome 27. Mém. ſur Zoroaſtre, art. 3, pag. 390.

ſois approchoient ; comme Cédicius étoit un homme ſans nom, & que d'ailleurs les Gaulois étoient une Nation fort éloignée, & par cette raiſon inconnue, on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant l'année d'après, Rome fut priſe par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille pour expier la négligence qu'on avoit eue, en ne faiſant point attention à la voix nocturne, fit ordonner qu'on éléveroit un temple en l'honneur du Dieu Aïus-Locutius, dans la rue neuve, au même endroit où Cédicius diſoit l'avoir entendu. » Ce Dieu, dit plaiſamment Cicé-» ron, lorſqu'il n'étoit connu de perſonne, » parloit & ſe faiſoit entendre ; ce qui l'a » fait appeller Aïus-Locutius. Mais depuis » qu'il eſt devenu célèbre, qu'on lui a érigé » un autel & un temple, il a pris le parti de » ſe taire & de devenir muet « (*a*). Que l'hiſtoire ſoit vraie ou fauſſe, les conſéquences ſont égales ; on jugea qu'une voix ſi ſinguliere & qui avoit prédit l'avenir, venoit d'un Génie ou d'ún Dieu attentif à la conſervation de Rome, & qu'il convenoit de lui décerner un culte par reconnoiſſance (*b*).

Annibal, campé ſous les murs de Rome,

(*a*) *De Divin.* L. 2.
(*b*) Plutarque vie de Camille.

étoit prêt d'en faire le siége ; frappé tout-à-coup d'une terreur panique, il renonce à l'entrepriſe, il s'en retourne ſur ſes pas, Rome eſt ſauvée. Un événement ſi extraordinaire pouvoit-il venir d'ailleurs que d'un Dieu chargé de veiller au ſalut de la ville ? on lui bâtit une chapelle ſous le nom de *Rediculus*, le Dieu qui fait retourner (*a*).

Rome délivrée de la vengeance de Coriolan, par les prieres de Véturie & des Dames Romaines, reconnoît dans ce bienfait l'aſſiſtance d'une Divinité tutélaire ; on conſacre un temple à la fortune des Dames : *Fortunæ muliebri* (*b*).

Tullus Hoſtilius, eſt abandonné par ſes alliés au commencement d'un combat ; craignant que ſes troupes ne fuſſent découragées par cette trahiſon imprévue, il fait vœu de bâtir des temples à la crainte & à l'effroi pour les empêcher d'exercer leur pouvoir ſur ſon armée (*c*).

§. 5. Ainſi dans tous les événemens ſinguliers, Rome créa de nouvelles Divinités ; l'admiration & la reconnoiſſance, l'intérêt & la crainte, paſſions inquiettes & faciles à émouvoir, ne tarderent point de les multiplier à l'infini.

(*a*) Tite-Live, l. 5. Aulugelle, l. 16, c. 17.
(*b*) Feſtus, au mot *Rediculus*.
(*c*) Tite-Live, l. 2.

On en ſuppoſa pour diriger tous les événemens conſidérables, toutes les fonctions de la vie, pour préſider à tous les travaux, à tous les ſentimens de l'humanité, pour être préſens dans tous les lieux. Les Grecs n'avoient pas compris qu'un ſeul Dieu pût ſuffire à gouverner tout l'univers; les Romains ne conçurent pas mieux que les Dieux des Grecs fuſſent capables de prendre tant de ſoins différens; on leur donna des ſubſtituts pour les décharger du détail.

1°. Outre la Fortune, dont le culte fut toujours pompeux à Rome, on y adora le Dieu *Bonus-Eventus*, l'occaſion, la néceſſité, les Dieux préſervateurs *Dii averrunci*, la Déeſſe *Pellonia*, la Renommée, la Victoire. §. 4

2°. Dans la Gréce, Junon, Latone, Hécaté, étoient chargées de préſider à la naiſſance des enfans; l'imagination vive & peureuſe des Dames Romaines, ne fut point ſatisfaite d'un ſi petit nombre de Divinités tutélaires. On établit un Dieu *Vitumnus*, pour protéger toute la vie; *Hymen* & *Jugatinus*, pour avoir ſoin des mariages; *Egeria* ou *Eugeria*, pour veiller ſur la groſſeſſe; *Natio*, *Natura*, *Partula*, *Partunda*, *Dii nixii*, pour ſoulager les femmes en travail; *Genius* & *Genita Ma-* §. 5

na, pour conſerver l'enfant & diriger ſa deſtinée; *Levana*, pour engager ſon pere à le relever de terre ou à le reconnoître; *Cunina*, pour garder ſon berceau; *Vagitanus*, pour l'empêcher de pleurer; *Rumilia*, pour donner du lait à la nourrice; *Nundina*, pour inſpirer le nom qu'on devoit lui donner le neuviéme jour; *Eduſa* & *Pota*, pour le faire manger & boire; *Oſſilago*, *Oſſipanga*, pour former & fortifier ſes membres; *Statilinus*, pour l'affermir ſur ſes pieds; *Fabulinus*, pour lui apprendre à parler; *Faſcinus* & *Paventia*, pour le préſerver des maléfices & de la peur; *Juventa*, pour le conduire pendant ſa jeuneſſe; *Orbona*, pour protéger les orphelins. La plûpart de ces perſonnages ſont féminins, parce qu'ils ont été forgés par des femmes, & pour aider celles-ci dans leurs occupations. Elles révéroient encore les Génies ſpécialement affectionnés à leur ſexe, ſous le nom de *Junones* ou *Deæ Matres*; *Comus*, pour conſerver leur beauté; *Viriplaca*, pour ſe raccommoder avec leurs maris.

Les Romains, non moins ſuperſtitieux que leurs épouſes, avoient un Dieu *Domiducus*, ſous les auſpices duquel ils les conduiſoient chez eux, *Domitia*, qui inſpiroit l'économie aux meres de famille, & pluſieurs

sieurs autres dont les fonctions n'étoient pas fort honnêtes, comme *Deus Crepitus*, &c (*a*). *Nænia*, *Libithina*, *Morta*, étoient les Déesses des funérailles.

Il est clair que tous ces Dieux, enfans de l'imagination, avoient été formés sur le modéle de ceux des Grecs, & que la même cause avoit donné naissance aux uns & aux autres.

3°. La multitude des accidens auxquels §. 6.
sont exposés les fruits de la terre, & les divers obstacles qui empêchent souvent les travaux des Laboureurs, ne pouvoient manquer de rendre les peuples des campagnes excèssivement craintifs, & de multiplier parmi eux les dévotions arbitraires. Ceux de la Gréce se contentoient d'honorer Bacchus & Cérès, Mercure & Minerve; ceux d'Italie inventerent d'autres Divinités, & leur assignerent à chacune son emploi particulier. *Palès* & *Rurina* présidoient en général aux champs & aux pâturages; *Redarator*, *Vervactor*, *Occator*, à la charrue & au labourage; *Sterculius*, aux engrais; *Sator*, *Sera*, *Seïa*, *Segetia*, *Imporcitor*, aux semailles; *Runcina* & *Sarritor*, au sarclage. On invoquoit *Nodinus*, quand le chaume commençoit à se nouer;

(*a*) S. Aug. l. 6, *de Civ. Dei*, c. 9.

Patella, quand l'épi ſe formoit; *Robigo* ou *Rubigo*, quand on craignoit la rouille; *Lactucina*, quand le grain étoit en lait; *Meſſia* ou *Metina*, lorſque la moiſſon approchoit; *Deverra*, quand on nettoyoit la grange; *Volutrina*, quand on vannoit le blé; *Mola*, quand on le faiſoit moudre; *Tutelina*, pour le conſerver; *Vacuna*, quand les travaux étoient finis. *Pomona* & *Fructeſca* veilloient ſur les fruits; *Mellona*, ſur le miel & ſur les abeilles; *Hippona* ou *Epona*, ſur les chevaux; *Puta*, ſur la taille des arbres; *Intercidona*, ſur la coupe des bois. *Spinenſis Deus* étoit chargé d'empêcher les épines de croître; *Terminus*, de s'oppoſer aux uſurpations des voiſins; *Furina* ou *Laverna*, d'écarter les voleurs; *Hoſtilina*, *Pellonia*, *Populonia*, d'arrêter les incurſions des ennemis; *Stata*, de prévenir les incendies. On honoroit encore *Februa* & *Lua*, Déeſſes des expiations; *Vejovis* ou *Vedius*, Divinité malfaiſante; *Strena*, la Déeſſe des étrennes ou des profits imprévus: on ſacrifioit aux ſaiſons, aux vents, aux tempêtes. Ce procédé nous ramene à l'idée que les Grecs s'étoient d'abord formée de leurs Dieux; c'étoit autant d'Intelligences occupées à les délivrer de leurs maux & à les combler de biens: *Dii datores bonorum*.

4°. Cicéron a très-bien compris la raiſon qui avoit fait diviniſer les paſſions & les ſentimens de l'humanité; c'eſt qu'ils exercent ſur l'homme un pouvoir auquel il eſt difficile de réſiſter. » Ainſi, dit-il, on » a conſacré les noms de l'amour ſenſuel & » de la volupté, quoique ce ſoient des paſ- » ſions vicieuſes & contraires à la nature; » mais ces vices mêmes la maîtriſent, ſou- » vent, & comme leur empire eſt tel qu'on » ne peut le régler ſans un ſecours divin, » on les a regardés eux-mêmes comme au- » tant de Dieux « (a). *Mens*, l'eſprit; *Sentia* ou *Sentinus*, le ſentiment; *Conſus*, le bon conſeil; *Volumnus* & *Volumna*, la bonne volonté; *Cura*, le ſoin; *Salus*, la ſanté; *Stimula*, la vivacité; *Strenua*, l'activité: la prudence, la précaution, l'eſpérance, la liberté, l'honneur, la bonne foi, la concorde, l'amitié, la piété filiale, la perſuaſion, la pudeur, la chaſteté, ont eu leurs temples & leurs autels. On en a érigé même aux paſſions oppoſées, à la volupté, à la joie, aux ris & aux jeux folâtres, au ſilence, au ſommeil, aux ſonges, à la violence, à la fureur, à l'envie, à la pareſſe, à la douleur, à la fiévre, à la peſte, à la punition, à la médecine, ſous le nom de *Meditrina*. §. 71

(a) *De Nat. Deor.* l. 2, n. 61.

N'eſt-il pas à préſumer que Vénus, Mars, Néméſis, les Muſes, Eſculape, &c. perſonnages analogues aux précédens & nés chez les Grecs, étoient de même eſpéce, puiſqu'ils avoient les mêmes fonctions ?

§. 8. 5°. Les Dieux locaux furent extrêmement multipliés chez les Romains. *Tellumon*, *Tellus*, étoit le Génie ou la Divinité de la terre; *Palès*, celle des campagnes; *Vallona*, des vallées; *Portumnus*, des ports de mer; *Feronia*, des bois & des vergers; *Sylvanus*, *Faunus* & *Fauna*, des forêts; *Lares* & *Penates*, du foyer ou de la maiſon; *Forculus*, *Limentinus*, *Carna*, des portes; *Fornax*, des fours & des fournaiſes. *Antia* étoit la Déeſſe d'Antium; *Ferentina*, de Ferentum; *Roma*, de Rome, *Palatua*, du Mont-Palatin, &c. Croirons-nous que Jupiter, Junon, Pluton, Neptune, Vulcain, Veſta, imaginés par les anciens Grecs & attachés aux différentes parties de la nature, comme ceux dont nous venons de parler, étoient des êtres plus réels, des hommes auxquels on avoit confié après leur mort, le ſoin des élémens & des divers objets qui ſe meuvent dans l'univers ?

§. 9. A la vérité, la coutume s'établit à Rome de déifier les Empereurs après leur mort; mais ces apothéoſes, loin de prouver l'opinion des Mythologues hiſtoriens,

ſemblent au contraire la détruire. 1°. Cet uſage eſt poſtérieur à la premiere naiſſance du Polythéïſme chez les Romains ; il ne s'introduiſit qu'après la chûte de la République. La prétendue conſécration de Romulus, immédiatement après ſa mort, eſt une fable des ſiécles ſuivans. Plutarque, dans la vie de Numa, ſoutient » que ce » Légiſlateur défendit à ſon peuple de re- » préſenter Dieu ſous la forme d'un hom- » me ou d'un animal, & de le peindre ſous » aucune figure ; que pendant les 170 ans » qui ſuivirent la fondation de Rome, on » ne vit aucun ſimulacre dans les temples, » qu'alors on étoit perſuadé que l'eſprit » ſeul peut avoir l'idée de Dieu «. L'excès d'adulation envers un Souverain, ne peut avoir lieu dans un état auſſi pauvre & auſſi borné qu'étoit alors celui de Rome ; on n'en trouve d'exemple que dans les grands empires. Si les anciens Romains avoient penſé à placer entre les Dieux leur premier Roi ; le ſage Numa, ſon ſucceſſeur, n'auroit-il pas eu plus de droit de prétendre à cet honneur (*a*) ? Il n'eſt pas vraiſemblable que l'on eût attendu juſqu'à Jules-Cé-

(*a*) Comme ils avoient imaginé un Dieu *Quirinus*, c'eſt-à-dire, protecteur de la Ville, leurs deſcendans ſe figurerent que ce Quirinus étoit Romulus leur fondateur. même préjugé que chez les Grecs.

ſar, pour renouveller cette cérémonie, & que l'on ſe fût contenté d'ériger des ſtatues à tant de grands hommes qui avoient vécu ſous la République.

§. 10. 2°. Ces Empereurs déifiés étoient toujours fort différens de Jupiter & des autres Dieux apportés de la Gréce. On ne leur attribuoit point le même pouvoir, on n'en avoit point la même idée. On ſuppoſoit que Jupiter daignoit leur donner une place parmi les immortels, mais non pas qu'ils partageoient avec lui par leur nature, les priviléges de la Divinité. L'inſcription *Dîs Manibus*, les honneurs que l'on rendoit aux morts, ce que l'on publioit des Enfers & de l'Elyſée, témoigne aſſez que l'on mettoit une diſtinction eſſentielle entre les mortels & les Dieux. Que ceux-ci ayent voulu aſſocier à leur bonheur les ames des grands hommes pour récompenſer leurs vertus, cela ſe conçoit; mais ſi l'on avoit commencé par déifier les hommes, par quelle voie les êtres naturels ou des Intelligences imaginaires ſeroient-ils entrés avec eux dans le Ciel?

Il eſt donc certain que les hommes déifiés dans la ſuite des ſiécles, ſont un nouvel objet ajouté à l'ancien culte, une nouvelle idolâtrie entée ſur la premiere, par une progreſſion d'idées très-naturelle, mais

qu'ils ne ſont point les premiers, ni les principaux Dieux auxquels les Grecs & les Romains ont offert leur encens.

On demandera peut-être pourquoi les Romains n'avoient pas comme les Grecs, une mythologie particuliere, des fables fondées ſur la deſcription de leur pays & ſur les équivoques de leur langue? La même cauſe n'a-t-elle pas dû produire le même effet chez les deux peuples? §. 113

Je pourrois répondre que les Romains n'ont pas eu beſoin de forger de nouvelles fables, parce qu'ils avoient adopté celles de la Gréce, parce que leur imagination n'étoit pas auſſi féconde; où ſi l'on veut, auſſi folle que celle des Grecs; & ces deux raiſons paroiſſent ſuffiſantes. Mais il eſt faux que les Romains n'ayent pas eu des fables particulieres. Outre celles qu'Ovide avoit priſes dans l'hiſtoire Grecque, ſource inépuiſable, il en a pluſieurs qui appartiennent à l'Italie, & qui viennent, comme les premieres, de l'abus des noms propres & de la ſituation des lieux; nous aurons occaſion d'en citer quelques-unes dans la ſuite. La ſource de l'erreur des uns & des autres eſt donc abſolument la même dans ſon objet & dans ſes circonſtances.

Contentons-nous d'en rappeller deux exemples. Dans les hymnes Romaines des

Saliens, une expreſſion qui, dans le langage primitif, ſignifioit *ancienne mémoire*, avoit fait imaginer un *Veturius, Memurius*, dont on croyoit chanter l'éloge (*a*). Les jeux ſéculaires ſe célébroient à Rome, à la révolution du ſiécle, pour demander aux Dieux la ſanté & des temps heureux; les deux termes *Volvere* & *Valere*, qui y avoient rapport, donnerent lieu de ſuppoſer qu'un certain *Valerius Voluſius* étoit l'inſtituteur de ces jeux. Voilà comme l'oubli de l'ancien langage & l'abus des termes, ont fait naître des fables chez tous les peuples.

(*a*) *Varro, de Linguâ Lat. l. 5, n. 6.*

CHAPITRE VII.

Quatriéme preuve; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne, & avec les idées populaires.

§. 1. LA régle la plus ſûre pour juger des idées des anciens peuples, eſt ſans doute de les comparer avec celles des peuples modernes placés dans les mêmes circonſtances. Par-tout les hommes ſe reſſemblent, ils ſont toujours affectés de même par les objets extérieurs; ce qui a été pour

pour eux une ſource d'erreurs depuis le commencement du monde, continuera de les abuſer juſqu'à la fin des ſiécles, à moins qu'une lumiere ſurnaturelle ne les éclaire. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs ſe ſont égarés par la même voie, leur croyance étoit à peu près la même; il eſt à préſumer que l'idolâtrie qui ſubſiſte encore aujourd'hui chez les Nations barbares, eſt de même eſpéce que celle des peuples anciens, & n'a pas une autre origine. Or quelles ſont les opinions des différens peuples idolâtres qui occupent les climats de l'univers les plus éloignés? Un court extrait de l'hiſtoire générale des Voyages, & de quelques autres monumens, ſuffira pour nous l'apprendre, & nous convaincra que leur Religion & leur Mythologie ne ſont point différentes dans le fond de celles des Grecs & des Romains.

Pour commencer par l'Europe, il eſt à propos de donner d'abord une notion de la croyance des anciens peuples du nord, telle qu'on la trouve dans l'*Edda*, ou livre mythologique des Iſlandois (*a*). Ces peuples admettoient un Dieu ſuprême, auteur de toutes choſes qu'ils nommoient le pere univerſel, & l'immortalité de l'ame. Ils §. 2.

(*a*) Introd. à l'Hiſt. de Dannemarck, tome 2, p. 60, 73, 105, 113, 154 & 155.

enſeignoient que le Dieu ſuprême, éternel, inviſible, incorruptible, qu'ils n'oſoient nommer par crainte & par reſpect, avoit établi des Divinités inférieures pour gouverner le monde. Ils appelloient *Nornes*, c'eſt-à-dire, fées ou parques, les Génies qui préſident à la naiſſance des enfans & à leur deſtinée. Ils en ſuppoſoient de différentes eſpéces; l'on trouve chez eux la théorie complette de la féerie & de tout ce qu'en ont dit les Romans: idée féconde avec laquelle on peut ſe paſſer de la phyſique & rendre raiſon de tout. Ils avoient un Jupiter, un Mars, un Neptune, un Apollon, une Vénus comme les Grecs, mais ſous des noms différens. Enfin l'on remarque que les ſuperſtitions, la magie, les terreurs paniques ſont toujours ſubſiſtantes chez les montagnards du nord, que les anciennes loix de Norvége défendent d'adorer les Génies des lieux, des tombeaux & des fleuves.

§. 5. Aujourd'hui encore les Lapons & autres barbares du nord ſe croyent éternellement infeſtés par de mauvais Génies qui ne cherchent qu'à leur faire du mal & à troubler leur repos, ils ne ſont occupés qu'à les appaiſer par leurs prieres & leurs ſacrifices, & à ſe les rendre favorables. De-là, leur confiance exceſſive aux ſor-

ciers & à la magie. Ils n'ont pour idoles que des pierres brutes, ils regardent les animaux féroces comme des eſpéces de Génies auxquels ils demandent pardon, lorſqu'ils en ont tué quelqu'un (*a*).

En Aſie, le principal objet du culte des Chinois eſt l'être ſuprême qu'ils regardent comme le principe de toutes choſes. Ils honorent auſſi, mais d'un culte ſubordonné, les eſprits inférieurs qui dépendent du premier être, & qui préſident, ſuivant la même doctrine, aux villes, aux rivieres, aux montagnes, &c. Les ſectaires de Fó ont diviſé les eſprits en différentes claſſes. Ils ont chargé les uns du ſoin des champs & des terres cultivées; les autres de préſider aux villages, de veiller à la ſanté des habitans & d'entretenir la paix parmi eux. Aux autres, ils ont conſigné les pays déſerts & montagneux, ſous le titre d'*Eſprits des hautes montagnes*. Enfin, ceux qu'ils placent dans les grandes villes, ſont les Dieux tutélaires des habitans contre les calamités publiques. Les ſectateurs de Fó ſont perſuadés que ces eſprits opérent ſouvent des prodiges & ſe préſentent en ſonge ſous la forme humaine. L'ignorance groſſiere §. 4.

(a) Mythol. de Banier, tome 2, l. 7, c. 7, pag. 731. Du culte des Dieux Fétiches, page 61. Hiſt. gén. des Voyages, tome 58, pag. 371 & 380.

de la phyſique dont les auteurs Chinois ne ſont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus ſimples effets des cauſes naturelles à quelque mauvais Génie. Cette opinion eſt preſque généralement établie, ſur-tout dans l'eſprit du peuple & parmi les femmes. Quelquefois ce mauvais Génie eſt une de leurs ſtatues, ou plutôt, ſelon la remarque du P. Duhalde, c'eſt le Démon qui l'habite. Pour d'autres c'eſt une haute montagne, un grand arbre, un dragon imaginaire, ou quelqu'autre animal. Lorſque la fievre fait rêver un malade, c'eſt viſiblement le Démon qui le tourmente, &c (*a*).

§. 5. Les Tartares Chinois reconnoiſſent une Divinité qu'ils nomment le *grand Dieu du Ciel;* mais ils admettent un autre Dieu auquel ils attribuent l'empire ſur les choſes terreſtres, ſur leur famille, leur blé, leurs troupeaux; ils lui demandent du beau temps, des fruits, des enfans & d'autres biens: avant leur repas, ils répandent un peu de bouillon hors de leur porte, à l'honneur des Eſprits; ils croyent auſſi la Métempſycoſe (*b*).

(*a*) Hiſt. gén. des Voyages, tome 23, p. 4, 73, 94, 97. Deſcription de la Chine par le P. Duhalde, tome 3, p. 3 & 46, édit. in 4°.

(*b*) Tome 27, pag. 121.

Les ſectateurs Tonquinois de Confucius reconnoiſſent un Dieu ſouverain qui dirige & conſerve toutes les choſes terreſtres, mais ils honorent auſſi des Eſprits, juſqu'à leur rendre une ſorte d'adoration. Ils croyent l'air rempli d'Eſprits malins, ſans ceſſe occupés à nuire aux vivans (*a*). §. 69

Les Siamois croyent un Dieu, mais ils entendent par ce grand nom un Etre compoſé d'eſprit & de corps. Ils prennent à témoins de leurs bonnes œuvres, les Anges qui préſident aux quatre Nations du monde; ils verſent de l'eau en implorant le ſecours de l'Ange *gardienne* de la terre; car ils établiſſent une différence de ſexe parmi les Anges. Leur office eſt de veiller éternellement à la conſervation des hommes & au gouvernement de l'univers. Chaque partie du monde, les aſtres, la terre, les villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, &c. ont une de ces puiſſances qui les gouverne. C'eſt aux Anges ou Génies que les Siamois s'adreſſent dans leurs beſoins, & qu'ils croyent avoir obligation des graces qu'ils reçoivent (*b*). §. 70

La Religon dominante de l'Indouſtan eſt le Mahométiſme; elle eſt celle des perſonnes du premier ordre: le ſecond ordre §. 71

(*a*) Hiſt. gén. des Voyages, tome 33, pag. 322.
(*b*) *Ibid.* tome 34, pag. 330.

eſt compoſé de différentes eſpéces de Payens ou Banians, dont les Prêtres ſe nomment *Bramines*, qui tiennent la Métempſycoſe, & ont horreur de tuer aucune eſpéce d'animal. Une de leurs ſectes la plus nombreuſe, croit l'univers créé par une premiere cauſe qui gouverne & conſerve tout avec un pouvoir immuable & ſans bornes; mais elle lui donne trois ſubſtituts.

Les Parſis, autre ſecte venue de Perſe, n'ont rien de ſi ſacré que le feu, qui eſt pour eux le ſymbole de la Divinité. Ils reconnoiſſent un Dieu conſervateur de l'univers, qui agit immédiatement par ſa ſeule puiſſance; ils lui donnent ſept Miniſtres, pour leſquels ils ont auſſi beaucoup de vénération. Au-deſſous de ces ſept Miniſtres, ils en comptent vingt-ſix autres dont chacun exerce différentes fonctions pour l'utilité des hommes & pour le gouvernement de l'univers. Quoiqu'inférieurs au premier Etre, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs néceſſités (*a*).

§. 9. En Afrique, la Religion des Négres de la côte de Guinée ou de la côte d'Or mérite une attention particuliere. Ces peuples

(*b*) Hiſt. des Voyages, tome 38, pag. 162, 204, 231 &

croyent un ſeul Dieu auquel ils attribuent la création du monde & de tout ce qui exiſte, mais ils ne lui attribuent point les productions ni les bienfaits de la nature, ſi ce n'eſt la pluie & la formation de l'or. Ils ne lui font ni offrandes ni prières, ils les réſervent pour les *Fétiches*. Ils attribuent au Diable ou à une puiſſance maligne, toutes leurs infortunes : ils croyent les apparitions des Eſprits qui prennent plaiſir à les venir effrayer, & une eſpéce de tranſmigration des ames. Le nom de *Feitiſſo* ou *Fétiche* eſt Portugais dans ſon origine, & ſignifie proprement *Charme* ou *Amulette*. Tout ce qui ſert au culte de la Divinité des Négres, prend le même nom, de ſorte qu'il n'eſt pas toujours aiſé de diſtinguer leur idole des inſtrumens de ſon culte; mais ils n'adorent point tous les Fétiches comme des Divinités. Il y en a de perſonnels pour chaque particulier, de communs à toute une famille, à toute une bourgade, à toute une contrée. Ce ſont les Prêtres qui les forment à leur fantaiſie, & qui y attachent autant de vertus particuliéres qu'il leur plaît. Les peres de famille ont dans leur maiſon un Fétiche auquel ils croyent les yeux ſans ceſſe ouverts ſur leur conduite, pour récompenſer leurs actions & punir leurs crimes. Outre les Fétiches do-

meſtiques, il y en a de publics qui paſſent pour les protecteurs du pays ou du canton. C'eſt quelquefois une montagne, un arbre, un rocher ou une pierre, quelquefois un poiſſon ou un oiſeau. Ces Fétiches tutélaires prennent un caractère de Divinité pour toute la Nation. Les Negres adreſſent leurs prieres aux arbres fétiches, & prétendent y voir quelquefois ſous la figure d'un chien noir, le Diable qui leur répond avec une voix humaine. Ils s'imaginent que les plus hautes montagnes, celles d'où ils voyent partir les éclairs, ſont la réſidence de leurs Dieux. Ils ne rendent pas moins de reſpect aux rochers & aux collines. Les lacs, les rivieres & les étangs, ont auſſi part à la ſuperſtition des Negres. Ils en regardent un comme le meſſager de toutes les eaux du pays, ils le prient de porter leurs vœux à ces eaux pour une abondante moiſſon. Ils ſont perſuadés que leur Fétiche voit & parle, & lorſqu'ils commettent quelqu'action que leur conſcience leur reproche, ils le cachent ſoigneuſement ſous leur pagne, de peur qu'il ne les trahiſſe: ils jurent par leur Fétiche, & craignent d'être punis s'ils ſe parjurent. Ils redoutent exceſſivement le tonnerre, & ont peur d'être enlevés par les Fétiches, lorſqu'il fait de l'orage. Dans les occaſions où leurs affaires les obligent de

consulter leurs Divinités domestiques, ils s'écrient : *faisons le Fétiche & voyons ce que nôtre Dieu pense là-dessus.* C'est un principe généralement établi parmi les Negres, que leurs Prêtres conversent familiérement avec les Fétiches, qu'ils apprennent d'eux tout ce qui se passe dans les lieux les plus secrets & à toute sorte de distance, & qu'ils sont revêtus du pouvoir de ces Divinités. C'est ce qui fonde le crédit prodigieux de ces Prêtres ou *Fetisseros*, & la vénération excessive que les Negres ont pour eux. Une superstition qui est commune aux Negres & à presque toutes les Nations du monde, c'est de rapporter tout ce qui leur arrive d'extraordinaire à quelque cause surnaturelle (*a*).

§. 10. Les Hottentos du Cap de Bonne-Espérance reconnoissent un Dieu créateur de tout ce qui existe. Ils disent que c'est *un excellent Homme* qui ne fait de mal à personne, de qui l'on n'en doit jamais craindre & qu'il demeure bien au-delà de la lune. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent aucun culte institué pour l'honorer. Ils rendent des adorations à la lune, ils lui offrent des sacrifices à chaque pleine lune, ils félicitent cet astre de son retour, ils lui de-

(*a*) Hist. des Voyages, tome 13, pag. 439 jusqu'à 495.

mandent un temps favorable, des pâturages pour leurs troupeaux, & beaucoup de lait. Ils honorent auſſi comme une Divinité favorable, certain inſecte de l'eſpéce des cerfs-volans qui eſt particulier à cette région. Ils rendent une eſpéce de culte ou de vénération religieuſe à leurs Saints, c'eſt-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & par leurs bonnes œuvres. Ils reconnoiſſent auſſi une Divinité maligne qu'ils appellent *Touquoa*, ſource de tout le mal qui arrrive dans le monde. Pluſieurs raiſons portent à croire qu'ils ſont perſuadés de l'immortalité de l'ame: ils rendent un honneur aux ames des morts, ils craignent les revenans, ils croyent que les ſorciers peuvent faire revenir ces Eſprits (*a*).

§. 11. En Amérique, on ſçait que l'Idolâtrie des Péruviens conſiſtoit à adorer le ſoleil & la lune (*b*).

§. 12. Les Indiens du Bréſil n'ont aucune ſorte de temples ni de monumens religieux, mais ils ne ſont point dans une ignorance abſolue de la Divinité; ils lui rendent même une ſorte d'hommage en levant ſouvent les mains vers le ſoleil & la lune, avec des marques d'admiration qu'ils ex-

(*a*) Hiſt. des Voyages, tome 18, pag. 81 & ſuiv.
(*b*) *Ibid.* Tome 52, pag. 10 & 173.

priment par des interjections fort vives. Ils croyent l'immortalité de l'ame, des punitions pour le crime & des récompenſes pour la vertu. De mauvais Eſprits qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils ſe plaignent d'être ſouvent maltraités dans cette vie, ſont les bourreaux qu'ils croyent deſtinés dans l'autre à tourmenter les méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'eſt qu'ils paroiſſent perſuadés que leurs Devins ſont en commerce avec des puiſſances inviſibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inſpirer de la force & du courage aux guerriers, & de faire croître les plantes & les fruits. Enfin leurs fêtes ne laiſſent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent la connoiſſance d'un être ou d'un principe ſupérieur à la race humaine (*a*).

§ 11. Ceux de la Virginie croyent un Dieu plein de bonté, qui demeure dans les Cieux & dont les bénignes influences ſe répandent ſur la terre; mais ils ne l'adorent point, parce qu'ils penſent que Dieu, quoiqu'auteur de tous les biens, ne ſe mêle pas de les diſtribuer aux hommes; au lieu que s'ils n'appaiſoient pas le mauvais Eſprit, il leur enleveroit tous ces biens, leur enverroit la guerre, la famine, la peſte, que pendant

(*a*) Hiſt. gén. des Voyages, tome 14, pag. 272.

que Dieu jouit de ſon bonheur dans le ciel, ce méchant Eſprit eſt ſans ceſſe occupé de leurs affaires, qu'il les viſite ſouvent, qu'il eſt dans l'air, dans le tonnerre, dans les tempêtes. Souvent ils élevent des pyramides & des colonnes de pierre qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre enſuite une eſpéce de culte; non comme à la Divinité ſuprême qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblême de ſa durée & de ſon immortalité. Ils rendent auſſi des honneurs aux rivieres & aux fontaines, parce que leur cours perpétuel repréſente l'éternité de Dieu (*a*). En un mot, ils élevent des autels à la moindre occaſion, & quelquefois pour des raiſons myſtérieuſes (*b*).

§. 14. La Religion des Mexicains eſt mieux connue. Solis prétend que, malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premieres relations font monter juſqu'à deux mille, on ne laiſſoit pas de reconnoître dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité ſupérieure à laquelle on attribuoit la création du ciel & de la terre; mais que cette premiere cauſe de tout ce qui exiſte,

(*a*) L'on prête ici des idées bien ſpirituelles & bien ſubtiles à des peuples ſauvages; il eſt à craindre que l'Auteur de la relation ne leur ait attribué ſes propres penſées.

(*b*) Hiſt. des Voyages, tome 55, p. 361 & 373.

étoit pour les Mexicains un Dieu ſans nom, parce qu'ils n'avoient point dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils faiſoient ſeulement comprendre qu'ils la connoiſſoient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Hiſtorien, ſervit peu à les déſabuſer de l'idolâtrie. Il fut impoſſible de leur perſuader tout d'un coup que le même pouvoir qui avoit créé le monde, fût capable de le gouverner ſans ſecours. Ils croyoient Dieu oiſif dans le ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions ſur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'eſt que les hommes commencerent à les connoître à meſure qu'ils devinrent miſérables & que leurs beſoins ſe multiplierent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaiſans, dont ils ignoroient la nature & qui ſe montroient lorſque les mortels avoient beſoin de leur aſſiſtance. Ainſi c'étoient les néceſſités de la race humaine qui donnoient l'Etre, ſuivant des notions ſi confuſes aux différens objets de leur culte. Herrera, dit qu'ils confeſſoient un Dieu ſuprême, & que c'étoit le principal point de leur croyance; qu'ils contemploient le ciel, qu'ils lui donnoient les noms de créateur & d'admirable, mais qu'outre leurs Idoles ils adoroient le ſoleil, la lune, l'étoile

du jour, la mer, & la terre (*a*).

Lorſque les Eſpagnols propoſerent aux Mexicains d'embraſſer le Chriſtianiſme, ils répondirent que le Dieu des Eſpagnols étoit très-grand & peut-être au-deſſus des leurs, mais que chaque pays devoit avoir les ſiens, que leur République avoit beſoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moiſſons, d'un autre pour les aſſiſter à la guerre & de même pour les autres néceſſités, parce qu'il étoit impoſſible qu'un ſeul Dieu fût capable de ſuffire à tant de ſoin (*b*).

Il ne nous reſte à examiner que la Religion des Sauvages ou des peuples ſeptentrionaux de l'Amérique. Entre le premier Etre & d'autres Dieux que les Sauvages confondent ſouvent avec lui; ils admettent une infinité d'Eſprits ſubalternes ou de Génies bons & mauvais, qui ſont les objets de leur culte. On ne s'adreſſe aux mauvais Génies, que pour les prier de ne pas nuire, mais on ſuppoſe que les autres ſont commis à la garde des hommes & que chacun a le ſien. C'eſt à leur puiſſance bienfaiſante que l'on a recours dans les périls & dans les entrepriſes, ou pour ob-

(*a*) Hiſt. des Voyages, tome 48, pag. 46.
(*b*) *Ibid.* Tome 46, pag. 394.

tenir quelque faveur extraordinaire. Il n'eſt rien dans la nature qui n'ait ſon *Eſprit* pour les Sauvages, mais ils en diſtinguent de pluſieurs ordres & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils ſuppoſent un Eſprit ſupérieur, & leur expreſſion commune eſt de dire alors : *c'eſt un Eſprit.* Ils l'employent auſſi pour ceux qui ſe diſtinguent par leurs talens ou par quelque action extraordinaire ; ce ſont des Eſprits, c'eſt-à-dire, ils ont un Génie protecteur d'un ordre éminent. Ces Eſprits ſont honorés par différentes ſortes d'offrandes & de ſacrifices. On jette dans les rivieres & dans les lacs, du tabac & des oiſeaux égorgés en l'honneur du Dieu des Eaux ; pour le ſoleil on les jette au feu. La crainte du moindre danger fait rendre le même honneur aux Eſprits malfaiſans. L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux, eſt celle de l'immortalité de l'ame. Quand on leur demande ce qu'ils penſent des ames, ils répondent que ce ſont les ombres ou les images animées des corps, & c'eſt par une ſuite de ce principe qu'ils croyent tout animé dans l'univers. Les ames des bêtes ont auſſi leur place dans le pays des ames, car ils ne les croyent pas moins immortelles que les leurs propres : ils leur attri-

buent une ſorte de raiſon, & non-ſeulement chaque eſpéce d'animaux, mais chaque animal a ſon Génie comme eux. Ils admettent enfin une eſpéce de Métempſycoſe, des Champs-Elyſés, des fables ſemblables à celles d'Homère & de Virgile, une aventure pareille à celle d'Orphée & d'Eurydice, dans laquelle il n'y a que les noms de changés (*a*).

Le P. Lafiteau, frappé de cette reſſemblance, établit pour principe que tout le fond de la Religion ancienne des Sauvages eſt le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Gréce & qui ſe répandirent dans l'Aſie, le même qui ſervit enſuite de fondement à toute la Mythologie Payenne & aux fables des Grecs (*b*).

§. 16. Il eſt donc prouvé que la croyance des Génies, moteurs de la nature, & le penchant à les honorer, eſt un préjugé répandu de l'un des bouts de l'univers à l'autre, qu'il eſt le fondement de toute l'idolâtrie, tant ancienne que moderne. M. l'Abbé Banier l'a compris lui-même, & il en a tiré cette concluſion remarquable, » que, malgré le rafinement des Na-

(*a*) Hiſt. des Voyages, tome 57, p. 74 juſqu'à 83. Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, pag. 145, 179 & 402.
(*b*) Mœurs des Sauvages, tome 1, pag. 113.

tions

» tions les plus policées, on a penſé à peu » près de même dans les lieux du monde » où la véritable Religion n'a pas été con- » nue (*a*) «.

Sur ce principe qui eſt puiſé dans la nature, nous ſommes très-bien fondés à douter que les anciens peuples ayent jamais pris des hommes pour principal objet de leur culte, que *les Grecs n'ayent eu guères d'autres Dieux que des hommes déifiés*, comme M. l'Abbé Banier l'a ſoutenu (*b*), qu'ils ayent rendu ſi communément les honneurs divins aux inventeurs des Sciences & des Arts. Car enfin les idolâtres modernes n'ont point encore pouſſé l'aveuglement juſqu'à confondre des hommes vivans ou morts avec leurs Dieux; jamais les Sauvages n'ont érigé des autels à ceux des Européens qui leur ont enſeigné quelqu'uſage utile & qui leur ont prouvé que nous ſommes plus habiles qu'eux. Croirons-nous les anciens Grecs plus ſuperſtitieux & plus imbécilles que les Sauvages; toujours prêts à quitter l'ancien culte des Génies qu'ils avoient adorés de tout temps, pour leur ſubſtituer des hommes, & à recevoir des nouvelles Divinités de l'Egypte ou de la Phénicie? §. 176.

(*a*) Mœurs des Sauvages, tome 1, l. 2, c. 7.
(*b*) *Ibid.* l. 5, c. 2, pag. 412.

§. 18. Mais n'allons point chercher au-delà des mers & dans des climats barbares, les idées groſſieres qui ont été la ſource du Polythéiſme & de l'idolâtrie. Elles ſubſiſtent encore parmi nous, & ſe reproduiſent tous les jours ſous mille formes différentes. Dans le ſein même du Chriſtianiſme, au milieu des connoiſſances lumineuſes que donne la vraie Religion, le peuple toujours ignorant & peureux demeure perſuadé que le monde eſt plein de Génies qu'il nomme *Eſprits*, *Lutins*, *follets* ou *revenans*, & il ne manque pas de leur attribuer tous les effets naturels dont il ne conçoit pas la cauſe. De-là tant de fables & tant d'erreurs parmi les habitans des campagnes. Selon leur opinion commune, les feux nocturnes ou exhalaiſons enflammées qui paroiſſent ſur les marais, ſont produits par un *Eſprit follet*, qui ſe plaît à égarer & à faire périr les voyageurs; & cette croyance eſt très-ancienne, ſi nous en croyons Damaſcius (*a*). Le cochemar eſt encore pour eux le même lutin que les Grecs nommoient *Ephialtès*; jamais ils ne concevront que les ſomnambules puiſſent faire en dormant les mêmes actions que font les autres hommes étant éveillés,

(*a*) Dans Photius, n. 242, pag. 1063.

panſer les chevaux, ranger un ménage, parcourir une maiſon du haut en bas; conſéquemment ils croyent que ce ſont les ames des morts qui reviennent de l'autre monde, ou des Eſprits qui ſe plaiſent à faire du bruit & à inquiéter les vivans.

Ce même peuple inſtruit par ſa Religion que Dieu eſt l'auteur de tous les biens, que ſa providence les diſtribue comme il lui plaît, ne laiſſe pas d'attribuer à des Génies malfaiſans, les maux qui lui arrivent. Ce ſont des Sorciers ou des Démons qui produiſent les orages, qui tiennent leur *Sabat* & font du bruit dans les airs, qui envoyent des maladies cruelles & incurables: c'eſt par leur entremiſe que de prétendus Magiciens jettent des ſortiléges ſur le bétail, empoiſonnent les pâturages, corrompent le lait, tirent le vin des celliers. Souvent un Eſprit foible tourmenté par des vapeurs, ſe croit poſſédé du Démon. L'on ne prétend point inſinuer par-là qu'il n'y ait jamais rien eu de réel dans la magie ni dans les poſſeſſions, mais qu'il y a eu très-ſouvent de l'illuſion ou de la fourberie. Le pouvoir des Démons, ſur-tout avant la venue de Jeſus-Chriſt, eſt clairement prouvé par l'Evangile, & on ne peut le révoquer en doute ſans impiété. Il y a même des faits modernes ſi bien conſtatés

que l'on ne peut les nier ſans donner dans le pyrrhoniſme hiſtorique. Dans une matiere auſſi obſcure, l'incrédulité opiniâtre & la crédulité aveugle ſont deux excès également blâmables, également ridicules. Mais pour un fait réel le peuple en ſuppoſe cent qui ſont imaginaires. Le Démon peut s'emparer des corps, notre Religion nous l'enſeigne: donc toute maladie ſinguliere & que l'art ne peut guérir, eſt une opération du Démon; on peut jetter des ſortiléges ſur les hommes & ſur les animaux, cela eſt prouvé juridiquement & par des faits inconteſtables; donc toute maladie du bétail eſt l'effet d'un ſortilége: voilà comme le peuple groſſier raiſonne, & toutes les inſtructions du monde ne le corrigeront jamais.

L'on en trouve d'aſſez ſimples pour ſe perſuader que dans les vieux châteaux, dans les ruines des anciens édifices, il y a des Eſprits occupés à garder les thréſors qui y ont été enfouis, que ſouvent l'on voit aux environs ou que l'on entend des chaſſeurs & des meutes de chiens, des fantômes, &c. L'on ne finiroit pas, ſi l'on vouloit faire un détail exact de tous les préjugés populaires en ce genre. Il n'eſt pas ſurprenant que les Sçavans n'y ayent pas fait attention; élevés dans le monde

poli, peuvent-ils penſer à chercher la copie des anciens Grecs dans les habitans groſſiers des campagnes?

Ces erreurs ont été dans tous les temps §. 195
l'apanage de l'humanité, les terreurs paniques, la crainte des Intelligences, maîtreſſes de la nature, ont été la maladie de tous les ſiécles, ſur-tout des ſiécles ignorans & groſſiers. Ce n'eſt point la philoſophie qui nous en a guéris, c'eſt l'Evangile. Si la maxime de Pétrone, que les premiers Dieux ont été enfantés par la crainte: *primus in orbe Deos fecit timor*, n'eſt pas abſolument vraie, elle l'eſt du moins à l'égard des Dieux du Paganiſme; preſque tous ſont nés d'une imagination effrayée, & la même cauſe eſt toujours prête à les reproduire (*a*). Si la foi d'un Dieu unique, Souverain maître de l'univers venoit

(*a*) Les Grecs ont ſouvent imaginé des Génies à bon marché. Comme il arrivoit quelquefois aux chevaux qui couroient dans la lice à Olympie de s'épouvanter, de culbuter le char & celui qui le montoit, on jugea que la choſe valoit la peine de créer un Génie *Taraxippus*, *l'effroi des chevaux* fils de Neptune *Hippius*, ou de Neptune Cavalier, & on lui érigea une ſtatue dans la lice même. Il y avoit dans un portique d'Athènes, une tête de marmouzet qui paroiſſoit ſortir de la muraille. Il plût aux Athéniens d'en faire un Dieu ſous le nom d'*Acratus*. Ἄκρατος ſignifioit proprement tête ou élévation; mais en le confondant avec Ἄκρατον *Merum*, vin pur, on décida qu'*Acratus* étoit un Génie de la ſuite de Bacchus. *Voyez Pauſan. l. 6, c. 40 & l. 1, c. 2.*

à s'effacer de l'eſprit des peuples ignorans; à quoi tiendroit-il qu'ils ne rendiſſent un culte à tous ces Etres dont ils ont l'imagination frappée, & que l'on ne vît renaître toutes les pratiques dont on ſe ſervoit autrefois pour les rendre propices? Voilà donc un monument toujours ſubſiſtant de l'origine du Polythéiſme, & de la maniere dont il s'eſt introduit chez les Nations les plus ſages.

§. 20. Mais il y a encore loin de cette premiere erreur juſqu'à l'adoration des hommes. En général, les peuples ne ſont pas fort enclins à rendre les honneurs divins à leurs ſemblables. Lorſque des Rois ou des conquérans par un excès de vanité ont exigé de leurs ſujets cette baſſe flatterie, elle n'a duré qu'auſſi long-temps qu'ils ont été en état de ſe faire craindre. L'apothéoſe des Empereurs Romains étoit plutôt dans ſon origine un hommage ſervile rendu au ſucceſſeur, qu'une marque ſincere de reſpect pour la mémoire du mort. On peut ſe former une grande idée des Eſprits que l'on ſuppoſe maîtres de la nature, parce qu'on ne les voit pas, & que leurs opérations nous étonnent; mais on voit les héros, & ordinairement ils perdent beaucoup à être vûs de près. Si nous pouvions rapprocher de nous ceux de la Gré-

ce, nous trouverions bien à rabattre de leur réputation. Il a donc fallu pluſieurs ſiécles, pour leur donner le temps de croître par l'éloignement, & aux conteurs de fables le loiſir d'enchérir les uns ſur les autres. Ce n'eſt que par une longue ſuite d'erreurs que les idées religieuſes d'une Nation ſe ſont perverties, juſqu'à croire que certains hommes avoient été ſemblables aux Dieux. Soutenir que cette révolution a été en Egypte l'ouvrage de quelques années, que l'eſprit de vertige, qui a ſaiſi tout-à-coup les Egyptiens, a tourné en peu de temps toutes les têtes dans la Phénicie & dans la Gréce, c'eſt un étrange paradoxe que l'on pourroit croire à peine, quand même il paroîtroit appuyé ſur des preuves démonſtratives.

CHAPITRE VIII.

Cinquiéme preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.

CE n'eſt pas une des moindres difficultés de la Mythologie que de trouver la raiſon du culte que les Egyptiens rendoient à certains animaux, & de montrer §. x.

comment il a pu s'introduire parmi eux. Ce que l'on a écrit ſur ce ſujet, n'a point tranché le nœud principal; on n'a point encore fait ſentir la liaiſon de cet uſage bizarre avec le principe général du Polythéiſme, l'énigme demeure toujours auſſi obſcure. Quelque monſtrueuſes qu'ayent été les idées des Egyptiens, elles ne leur ſont point venues par hazard. Si l'on peut faire voir qu'ils ont, pour ainſi dire, extravagué par principes, que la même cauſe qui a donné naiſſance aux fables grecques, a dû enfanter les folies Egyptiennes, il y aura lieu de croire que l'on touche enfin à la vérité.

§. 2. M. l'Abbé Banier, après avoir prouvé par une foule d'autorités irréprochables que le fait n'eſt pas douteux, que les Egyptiens ont réellement rendu un culte religieux à certains animaux qu'ils nommoient ſacrés, obſerve (*a*) que ce culte étoit relatif; ils n'honoroient point un animal pour lui-même, mais comme ſymbole de quelque Divinité. Oſiris étoit repréſenté par un bœuf; Iſis, par une vache; Pan ou Bacchus, par un bouc; Diane, par un chat, Anubis ou Mercure, par un chien. Il donne enſuite quatre raiſons de cette coutume;

(*a*) Mœurs des Sauvages, tome 1, l. 6, c. 4, page 508.

1°. comme on avoit désigné les douze signes du Zodiaque par des animaux, & que l'on avoit commencé par adorer les astres, il n'est pas surprenant que l'on ait rendu un culte à ces animaux célestes; 2°. selon la fable, les Dieux poursuivis par Thyphon avoient été obligés de se cacher sous la figure de certains animaux, nouveau motif d'honorer ceux-ci; 3°. la Métempsycose ou l'opinion établie en Egypte, que les ames des hommes passoient après la mort dans le corps des animaux avoit aussi contribué à ce culte; 4°. l'utilité qu'on retiroit des animaux, inspiroit un fond de respect pour eux. Diodore de Sicile dit à peu-près la même chose sur le témoignage des Egyptiens mêmes (*a*).

Si l'on veut examiner de près toutes ces raisons, l'on verra qu'aucune n'est satisfaisante & ne résout la difficulté. Pourquoi les Egyptiens se sont-ils avisés de prendre les animaux pour symboles de leurs Dieux, d'y loger les ames des morts, d'en faire les signes célestes? Ces questions demeurent toujours indécises, & l'on fait ici plusieurs suppositions sans fondement. §. 3.

1°. L'auteur de l'histoire du Ciel a

(*a*) Hist. univ. de Diodore, traduction de M. l'Abbé Terrasson, tome 1, pag. 182.

montré que les 12 ſignes du Zodiaque n'ont aucun rapport à l'adoration des aſtres, mais qu'ils ſont relatifs aux productions & à l'état de la nature pendant les 12 mois de l'année. Le belier a déſigné le mois de Mars, parce qu'alors les brebis mettent bas leurs agneaux: le taureau eſt au mois d'Avril, parce que les veaux ont coutume de naître vers ce temps-là: au lieu des gémeaux qui marquent le mois de Mai, il y avoit autrefois deux chevreaux, parce que leur naiſſance ſuccéde aux précédens. L'écreviſſe nous apprend au mois de Juin que vers le ſolſtice le ſoleil ſemble reculer ou ralentir ſa courſe, ainſi du reſte (*a*). Il eſt très-vraiſemblable que les noms que nous donnons encore aux mois, ſont à peu près la même alluſion à l'état de la nature, quoiqu'il ſeroit difficile de le faire voir en détail. Si l'on perd de vûe ces idées ſimples, les ſeules dont les anciens peuples étoient ſuſceptibles dans l'état de groſſiéreté où ils étoient encore, on ne peut plus rendre raiſon de leurs uſages.

2°. Il eſt évident que le Zodiaque n'a point été inventé par les Egyptiens; la ſuite des mois ne nous repréſente point l'état de la nature en Egypte, où les ſai-

(*a*) Hiſt. du Ciel, tome 1, pag. 17 & ſuiv.

ſons & les travaux ſont fort différens des autres pays du monde. Il eſt prouvé d'ailleurs que les noms des ſignes leur ont été donnés par les Grecs, & que les Orientaux ne les caractériſoient pas de même (*a*). Enfin le culte des animaux en Egypte paroît plus ancien que le Zodiaque; puiſque nous en voyons déja des marques au temps de Moyſe dans l'adoration du veau d'or.

3°. La fable du déguiſement des Dieux eſt une imagination des Grecs ou des Egyptiens des derniers ſiécles, poſtérieure de beaucoup aux inſtitutions religieuſes des premiers temps; le culte des animaux ne lui doit pas ſa naiſſance, c'eſt la fable au contraire qui eſt née de l'alluſion à ce culte ancien.

4°. La Métempſycoſe eſt un dogme auſſi ſurprenant que l'uſage que nous examinons; l'un ne peut pas ſervir à expliquer l'autre, puiſqu'il s'agit d'indiquer également leur origine.

5°. L'utilité des animaux n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour leur décerner un culte religieux, M. l'Abbé Banier en convient: autrement les Egyptiens auroient dû adorer le bois, la pierre, les minéraux, parce qu'ils ſont utiles.

(*a*) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tom. 6, pag. 124 & ſuiv.

§. 4. Il faut donc remonter au principe de toutes ces imaginations. Nous avons déja dit, & nous ne tarderons pas de le montrer, que l'ignorance des opérations de la nature, l'admiration ſtupide de ſes phénomènes & les équivoques du langage ont été la ſource du Polithéiſme, de l'idolâtrie & des ſuperſtitions grecques; il y a bien de l'apparence que les mêmes cauſes ont produit les mêmes effets chez les Egyptiens.

Le préjugé commun à tous les peuples ignorans, a été de croire que toute la nature étoit animée par des Eſprits: nous avons vu, chap. 6, que cette perſuaſion ſubſiſte encore d'un bout de l'univers à l'autre. C'eſt une Intelligence, diſoient les Grecs, qui conduit le ſoleil, qui dirige ſon cours avec cette régularité qui nous étonne, qui par ſa chaleur bienfaiſante donne la vie à toute la nature; c'en eſt une autre qui préſide à la mer, qui gouverne un élément tout-à-la-fois ſi utile & ſi redoutable, qui excite à ſon gré les vents & les tempêtes. C'eſt une Nymphe qui fournit les eaux d'une fontaine ou qui entretient le cours d'un fleuve: c'eſt à une Divinité que nous ſommes redevables des fruits de la terre & des merveilles de la végétation. La matiere ſeule eſt incapable de ſe mouvoir & de produire des opéra-

tions ſi admirables. Il eſt donc juſte de rendre un culte à ces Génies biénfaiſans, qui ne ſont occupés qu'à pourvoir à nos beſoins. Telle eſt l'origine du Polythéiſme.

Or, parmi les phénomènes de la nature, en eſt-il un plus ſurprenant que l'induſtrie & les opérations des animaux? Pouvons-nous trouver mauvais que les Egyptiens en ayent été frappés juſqu'à l'admiration? Avec tous les raiſonnemens de la philoſophie, ſommes-nous venus à bout de concevoir que la matiere ſeule puiſſe être le principe de ces opérations admirables, & le peuple le croira-t-il jamais? On connoît déja la prévention de preſque toutes les Nations ſur cet article: perſonne n'ignore la tendre amitié des Arabes pour leurs chevaux, avec leſquels ils vivent dans la plus étroite fraternité; l'opinion des Turcs qui penſent que l'aumône faite à un chien, eſt une œuvre très-méritoire pour l'autre vie; la croyance des Negres qui ſont perſuadés que les ſinges ſont une eſpéce d'hommes, & qu'ils s'abſtiennent volontairement de parler, de peur qu'on ne les faſſe travailler; le préjugé des Sauvages qui croyent que les brutes ont une ame tout comme les hommes, le ſentiment des Lapons qui regardent les animaux féroces comme des Génies, l'habitude des Bergers occupés à §. 5.

nourrir & à conduire des animaux, ils converſent avec eux comme s'ils parloient à leurs ſemblables. On a vu des payſans effrayés, faire le ſigne de la croix & s'enfuir pour avoir oui parler un perroquet, perſuadés que le Diable inſpiroit cet animal. Enfin, l'on ſe ſouvient que le ridicule des opinions philoſophiques ſur l'ame des bêtes a donné lieu parmi nous à un amuſement fort ingénieux, dont les Eſprits ſimples auroient pû aiſément être la dupe (*a*).

§. 6. Ce que l'on n'a propoſé que par plaiſanterie & comme un pur jeu d'eſprit, les Egyptiens le croyoient fort ſérieuſement. Ils n'avoient pas appris de Deſcartes, que les bêtes ſont de ſimples machines; conſéquemment ils les croyoient animées par un Génie (*b*). Voici à peu près comme ils raiſonnoient. C'eſt ſans doute une Intelligence bienfaiſante, qui fait revenir exactement la hupe avec le ſouffle des vents étéſiens, pour manger les vers & les inſectes qui endommageroient nos moiſſons: c'en eſt une autre qui ramene chaque année l'ibis ou la cigogne, pour détruire les ſerpens & les reptiles dont nos campagnes ſeroient infeſtées: c'eſt un Génie obligeant

(*a*) Amuſement philoſ. ſur le langage des bêtes, par le P. Bougehant.

(*b*) Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, pag. 361.

qui engage l'ichneumon à chercher les œufs du crocodile & à les caſſer, pour empêcher ce dangereux animal de multiplier : c'eſt un eſprit ſupérieur, qui donne au chien une ſagacité ſinguliere & un attachement inviolable pour ſon maître. On ne ſçauroit aſſez remercier ces Dieux ſi officieux de tous les ſervices qu'ils nous rendent.

Avec ces raiſonnemens, eſt-il plus ridi- §. 7.
cule de voir un Egyptien proſterné religieuſement aux pieds d'un barbet, que de voir un bel eſprit grec immoler un taureau à la Nymphe d'un fleuve, ou le pieux Horace ſacrifier gravement un chevreau à la fontaine de Blandufie? Je ſoutiens que celui-ci eſt moins raiſonnable que le premier : il y a plus de marques d'intelligence dans le manege d'un chien que dans le cours d'une fontaine. Rien n'eſt ſi riſible que d'entendre Juvenal s'égayer aux dépens d'un peuple qui honore les chiens, tandis qu'il ne connoît point Diane; comme ſi cette Divinité imaginaire eût été plus utile à un chaſſeur, qu'un limier de bon nez pour lancer le gibier, ou un fort lévrier pour le pourſuivre. De quel front oſe-t-il railler les Egyptiens ſur leur reſpect pour les oiſeaux, pendant qu'à Rome auſſi-bien qu'en Gréce, on leur ſuppoſoit

l'esprit prophétique, & que les augures les consultoient sur les affaires d'état? folie pour folie, l'une vaut l'autre; en fait d'opinions & d'usages bizarres, les Romains n'avoient rien à reprocher à personne.

Toutes ces rêveries venoient évidemment de la même source, de la persuasion répandue chez tous les peuples, que des Esprits ou Intelligences faisoient mouvoir toute la nature, & du penchant naturel à leur rendre un culte pour les bienfaits que l'on croyoit en recevoir.

§. 8. Les Philosophes mêmes avoient subtilisé sur cette opinion populaire. Selon quelques-uns, les abeilles avoient une portion de l'Intelligence divine, tout comme les hommes & les autres animaux. Virgile nous étale ce dogme dans ces beaux vers:

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere: Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
GEORG. l. 4, v. 219.

Les Egyptiens étoient-ils donc plus blâmables d'adorer l'Intelligence divine

dans les animaux, que les Romains d'encenſer leurs Empereurs?

Ce ſeroit ici le lieu d'examiner quelle §. 9.
relation les Egyptiens avoient imaginée entre telle divinité & tel animal, en vertu de laquelle l'un étoit le ſymbole de l'autre; mais comme cette diſcuſſion dépend des principes qui ſeront établis dans le chapitre 10, on ſe trouve obligé de renvoyer cet examen au chapitre 11, §. 20.

De ce que l'on vient de dire, on peut §. 10.
déja tirer pluſieurs conſéquences. En ſuppoſant que les Dieux des Egyptiens, comme ceux des Grecs, étoient les Eſprits moteurs de la nature, on comprend 1°. comment ils ont imaginé que pluſieurs de ces Intelligences s'étoient logées dans les animaux utiles pour rendre ſervice aux hommes, & comment la reconnoiſſance a engagé la multitude à rendre un culte à ces êtres bienfaiſans. Malgré l'utilité des animaux, jamais les Egyptiens ne les auroient adorés, s'ils ne les avoient ſuppoſés intelligens. 2°. Par quelle raiſon la crainte les a portés à honorer les Eſprits malfaiſans qu'ils ont cru habiter dans les animaux nuiſibles, tels que le crocodile, le loup, &c. 3°. Comment ils ont jugé enſuite que les ames des morts pouvoient aller occuper la même place que ces Génies

prétendus, & réſider comme eux dans les animaux. Ainſi le dogme de la Métempſycoſe eſt né de la même ſource que le culte dont nous parlons. 4°. L'on conçoit encore pourquoi les différentes villes d'Egypte n'honoroient point le même animal. Le dogme des Génies, bons ou mauvais, avoit ſans doute perſuadé aux Egyptiens, comme aux Grecs & aux Romains, que chaque ville avoit ſon Dieu ou Génie tutélaire particulier, qu'il ne manquoit pas de ſe loger dans celui des animaux qu'on lui conſacroit & dont chaque ville portoit le nom. Ainſi les Romains ſe forgerent une Déeſſe *Roma;* ceux d'Antium, une Déeſſe *Antée;* ceux d'Alabanda, un Dieu *Alabandus*, &c. conſéquemment on devoit préſumer qu'il y avoit ſouvent de la diſſenſion entre ces Dieux locaux, tout comme il y avoit guerre entre les Dieux de Troye & d'Argos, entre ceux de Rome & de Carthage. De-là s'enſuit la coutume de tuer dans une ville les animaux que l'on adoroit dans une autre, les querelles & les combats occaſionnés par cet acte d'hoſtilité, la haine héréditaire entre certaines villes pour ce ſujet, &c. 5°. L'on comprend comment cette même croyance des Divinités locales, ſi analogue aux idées des peuples ignorans, a fait naître & per-

pétue chez les Negres le culte des Dieux fétiches, qui eſt le même que celui des Egyptiens, & la Métempſycoſe, ſans qu'il ſoit beſoin que ceux-ci les ayent portés dans ces divers climats. Nous le verrons dans le chap. 14. 6°. Que ſi les Egyptiens ont adoré les oignons & les autres plantes, ce culte étoit relatif auſſi-bien que celui des animaux, ils penſoient honorer par-là le Génie auquel ils étoient redevables de ces alimens; tout comme les Grecs ont honoré Cérès pour leur avoir donné du blé, & Bacchus, pour leur avoir procuré du vin. 7°. Que tous ces cultes bizarres n'ont point été abſolument incompatibles avec la croyance d'un Dieu ſuprême, dont les Egyptiens paroiſſent avoir conſervé l'idée, les uns ſous le nom de *Phta*, les autres ſous le nom de *Cneph*; puiſque nous voyons Platon allier enſemble la connoiſſance d'un Dieu ſouverain & pere de ce monde, avec la foi des Dieux populaires ou des Intelligences du ſecond ordre (*a*). C'étoit à la vérité une pitoyable philoſophie, mais elle eſt bien plus pardonnable aux peuples de l'Egypte qu'au divin Platon.

Si l'on tient l'hypothèſe contraire, ſi l'on ſuppoſe que les Dieux de l'Egypte §. 11.

(*a*) Voyez ci-deſſus, chap. 5, §. 3.

étoient originairement des hommes, tout devient inintelligible; il n'eſt pas ſurprenant qu'avec cette prévention les Mythologues n'ayent pas vu clair dans la Religion des Egyptiens. 1°. Jamais ils ne parviendront à nous montrer par quel enchaînement d'idées ces peuples ont paſſé de l'adoration des aſtres à celle des hommes, de celle-ci à la Métempſycoſe, au culte des animaux & des plantes, & quelle relation il y avoit entre ces différentes erreurs. 2°. Jamais ils n'accorderont leur ſyſtême avec le texte de l'Ecriture. Nous avons remarqué (*a*) que le Sage, parlant des divers objets de l'idolâtrie, place en premier lieu les êtres naturels, enſuite leurs ſymboles; enfin les hommes & leurs images. Par cet ordre ſucceſſif nous voyons que ce ſont les Etres phyſiques ou les Génies maîtres de la nature qui ont été adorés d'abord, avant que l'on rendît un culte aux héros & à leurs ſtatues. Que l'on ait métamorphoſé en homme ou en animal, un Génie que l'on ne voyoit pas, cela n'eſt pas ſurprenant; mais que l'on eût peint des hommes ſous la figure de bêtes, au lieu de les repréſenter dans leur état naturel, ce ſeroit une bizarrerie inconcevable. 3°. Jamais ces Mythologues ne ſeront d'accord avec eux-mêmes.

(*b*) Chap. 4, §. 2.

M. l'Abbé Banier obſerve après Hérodote (*a*), que les Egyptiens ne connoiſſoient point de héros ou de demi-Dieux; nouvelle preuve qu'ils n'ont penſé que fort tard à déifier des hommes & à confondre leurs Rois avec les Dieux, comme ils faiſoient du temps de Diodore de Sicile (*b*). Ce n'eſt donc pas eux qui ont porté ce culte dans la Gréce. 4°. Quand même on auroit quelques Auteurs anciens à nous oppoſer, nous ſerons toujours en droit de nous en tenir au ſentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque qui avoient voyagé en Egypte, & qui ont ſans doute examiné la Religion de ce pays avec des yeux philoſophes. Ils ont jugé qu'Iſis, Oſiris, Typhon & les autres Dieux Egyptiens étoient plutôt des Démons que des hommes; que leurs fables étoient à peu près les mêmes que celles des Géans & des Titans de la Gréce, & ils ont ſuivi en cela les opinions des vieux & anciens Théologiens (*c*). L'explication des fables par l'hiſtoire eſt donc contraire à la plus ſaine antiqué. Nous le verrons plus en détail dans le chapitre ſuivant.

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 3, pag. 1.
(*b*) Voyez ſon texte, chap. ſuiv. §. 12.
(*c*) Plutarque, ſur Iſis & Oſiris, n. 11 & 12.

CHAPITRE IX.

Sixiéme preuve ; l'aveu des Mythologues hiſtoriens ; la contradiction de leurs principes ; la foibleſſe de leurs raiſons.

§. 1. POURRA-T-ON douter encore de la vérité du ſyſtême que nous avons expoſé ſur l'origine du Polythéiſme & ſur le véritable objet de l'idolâtrie ancienne, s'il ſe trouve confirmé par les principes mêmes de ceux qui ont ſoutenu un ſentiment différent ? M. l'Abbé Banier, malgré la perſuaſion où il étoit, que la plûpart des fables ſont fondées ſur l'hiſtoire, que le grand nombre des Dieux du Paganiſme ont été des hommes, n'a pas laiſſé d'enſeigner & de prouver que le Polythéiſme a commencé par le culte des aſtres & des différentes parties de la nature. Il eſt difficile ſans doute de concevoir comment il a pu accorder ces deux opinions ; nous montrerons bientôt qu'elles ſont incompatibles : mais ſon aveu eſt important, l'on ne peut ſe diſpenſer de le rapporter & d'en ſuivre les conſéquences.

§. 2. Il prouve d'abord très-ſolidement (*a*)

(*a*) Explication hiſt. des fables, l. 3, c. 3, tome 1, pag. 170.

par le témoignage des Auteurs ſacrés & profanes, que l'idolâtrie a commencé par adorer le ſoleil & les aſtres; que ce culte a été non-ſeulement le plus ancien, mais encore le plus univerſel; qu'il ſe trouve également chez les peuples qui ont paru les premiers dans le monde, & chez les Nations récemment découvertes; enfin que cette Religion, que l'on nomme le *Sabiſme*, a infecté preſque le monde entier. » Du culte des aſtres, dit-il (*a*), on » paſſa à celui des choſes matérielles, ſur- » tout du ciel, des élémens, des fleuves & » des montagnes; enfin au culte des hom- » mes, que l'on plaça au rang des Dieux «.

Il montre enſuite par un détail exact (*b*), que l'on aſſigna une Divinité particuliere à chacune des parties de la nature, que l'on diviniſa toutes les paſſions & les affections de l'ame, les vertus & les vices, que l'on créa des Dieux pour tous les beſoins de l'humanité, qu'outre ces perſonnages allégoriques dont le nombre eſt immenſe, on adora les hommes célèbres & même les animaux. On prie le lecteur de remarquer cette progreſſion; c'eſt préciſément la même que l'on a indiquée ci-devant: & il demeure pour conſtant que *les hommes*

(*a*) Explication hiſt. des fables, ch. 4, pag. 181.
(*b*) *Ibid.* pag. 183.

déifiés n'ont été que le dernier objet de l'idolâtrie. Ce ſont les propres termes de M. l'Abbé Banier (*a*).

§. 3. Cela ſuppoſé, 1°. dès que l'on avoue qu'il y a eu un nombre immenſe de Divinités naturelles & allégoriques, qu'elles ont été les premieres, que tous ces Dieux étoient connus avant que l'on s'avisât d'adorer des hommes, comment peut-on ſoutenir que le très-grand nombre des Dieux ont été des hommes, que *les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés* (b). N'eſt-ce pas-là une contradiction palpable?

2°. Lorſqu'on objecte à M. l'Abbé Banier qu'il y a dans les Poëtes des choſes qui ne peuvent s'entendre que d'une maniere allégorique, qu'à tout moment ils prennent Jupiter pour l'air; Cérès, pour le blé ou pour le pain; Bacchus, pour le vin; Neptune, pour l'eau ou les poiſſons; que quand ils diſent que l'océan eſt le pere des fleuves, que les Sirenes ſont filles d'Acheloüs, ils font une allégorie évidente à la phyſique. » Je l'avoue, répond-t-il (*c*), » mais ce n'eſt pas-là l'ancien état des fa» bles. Bacchus y eſt regardé comme un

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 1, l. 5, c. 2, pag. 412.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) L. 1, c. 2, pag. 230.

Prince

» Prince conquérant; Jupiter, comme un
» Roi de Crète; Cérès, comme une Reine
» de Sicile. Ce n'eſt que dans la ſuite qu'on
» a attaché à ces fables anciennes, l'idée des
» élémens & de toute la nature; ce qui
» prouve ſeulement qu'il s'y eſt mêlé beau-
» coup d'allégories, ce qu'on ne nie pas;
» & c'eſt ſans doute ce qui les rend ſi diffi-
» ciles à expliquer, les Poëtes paſſant tout
» d'un coup de l'hiſtoire à la phyſique «.

Cette réponſe paroît une nouvelle contradiction. Selon M. l'Abbé Banier & ſelon la vérité, l'idolâtrie a commencé chez tous les peuples par le culte des aſtres & des différentes parties de la nature: donc le plus ancien état des fables a été une allégorie ou une alluſion continuelle à la phyſique & aux phénomènes les plus communs. Le culte des hommes ou des héros n'eſt venu que long-temps après; par conſéquent le prétendu ſens hiſtorique des anciennes fables eſt une imagination des ſiécles poſtérieurs. Ainſi l'ont penſé Cicéron & Plutarque, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédens. §. 4

D'ailleurs nous devons en juger par les monumens. Le plus ancien état des fables dont nous ayons connoiſſance, ſe trouve dans les Poëtes, dans Homère & dans Héſiode; nous ne voyons rien avant eux. Or

les fables, telles qu'ils nous les donnent, ſont évidemment allégoriques ; on le verra dans le commentaire ſur Héſiode. C'eſt pluſieurs ſiécles après eux qu'Euhemore & quelques autres ont cru voir dans les Dieux de purs hommes, & dans les fables, l'hiſtoire ancienne de l'Egypte ou de la Gréce.

§. 5. Admettons néanmoins la ſuppoſition de M. l'Abbé Banier, quoique contradictoire à ſes principes. Puiſqu'il eſt arrivé un changement dans l'idolâtrie & dans le ſens des fables, voyons comment il s'eſt fait chez les différens peuples.

Selon notre ſçavant Mythologue, l'Egypte a été le berceau de l'idolâtrie. Oſiris eſt le même que Miſtraïm, fils de Cham, le premier qui ait conduit une colonie ſur les bords du Nil (*a*). Il fut adoré peu de temps après ſa mort, avec Iſis ſon épouſe & Orus leur fils. Mais, comme on auroit été choqué de voir que l'on rendoit les honneurs divins à des perſonnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs ames s'étoient réunies aux aſtres ; on les prit dès-lors pour le ſoleil & la lune (*b*).

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 1, l. 6, c. 2, pag. 484

(*b*) *Ibid.* Tome 1, l. 3, c. 4, pag. 182.

Il y auroit lieu de conteſter d'abord ſur §. 4.
la prétendue identité d'Oſiris avec le fils de Cham, dont les noms ni les exploits n'ont aucun rapport; ſur la fantaiſie de loger les ames des morts dans les aſtres, qui n'eſt certainement pas ſi ancienne; ſur la deſtinée d'Orus, auquel on n'a pas daigné accorder une demeure auſſi brillante qu'à ſon pere & à ſa mere; mais paſſons là-deſſus.

Voilà donc le premier chef de la colonie Egyptienne adoré peu de temps après ſa mort; par conſéquent ſon culte eſt auſſi ancien que ſa Nation. Au lieu que chez les autres peuples, l'adoration des hommes a été le dernier période de l'idolâtrie, elle en a été le commencement chez les Egyptiens. Suppoſition contradictoire à ce que M. l'Abbé Banier a prouvé ailleurs, que chez les Egyptiens mêmes le culte des aſtres a été la premiere idolâtrie (*a*). Elle eſt démentie par les livres ſaints, qui au temps d'Abraham, c'eſt-à-dire, plus de 400 ans après le déluge, ne nous montrent encore en Egypte aucun veſtige d'idolâtrie. Elle ne s'accorde point avec Hérodote, qui rapporte d'après les Egyptiens, que pendant 10340 ans aucun Dieu n'avoit paru en Egypte ſous une forme hu-

(*a*) Explication hiſt. des fables, c. 3, pag. 173.

maine, & qu'un homme ne peut pas naître d'un Dieu, *l.* 2, *n.* 92. Enfin elle eſt contraire à la tradition des Egyptiens mêmes, qui regardoient le ſoleil, la lune & les élémens comme leurs premiers Dieux, & qui prétendoient que Menès ou Miſtraïm étoit le premier qui leur avoit appris à honorer les Dieux (*a*).

I. 2. Dans la Gréce, la révolution fut encore plus inconcevable. Cœlus, Rhéa, Jupiter, Vulcain, Neptune, avoient été de fameux perſonnages adorés à cauſe de leurs bienfaits; & tout-à-coup ils ſe trouvent confondus avec le ciel, la terre, l'air, le feu & l'eau, ſans que nous puiſſions deviner la cauſe d'une métamorphoſe ſi ſinguliere (*b*).

Point du tout, dira-t-on, cela s'eſt fait tout autrement. Les anciens Grecs adoroient les différentes parties de la nature, mais à l'arrivée des chefs de colonie venus d'Egypte ou de Phénicie, ils renoncerent à ce culte ancien pour honorer des perſonnages étrangers & inconnus, auxquels ils donnerent les noms du ciel, de la terre, de l'air, des eaux, &c. l'un eſt-il plus aiſé à comprendre que l'autre? Les peuples changent-ils donc ſi aiſément & ſans motifs, de mœurs & de religion? ou tom-

(*a*) Diodore, tome 1, l. 1, pag. 23, 25 & 133.
(*b*) Voyez le paſſage de M. Banier ci-deſſus, §. 3.

bent-ils en délire de propos délibéré & comme il plaît au premier venu? nous reviendrons à cette queſtion, chapitre 12.

Dans le ſyſtême que l'on propoſe, rien de ſi ſimple que l'altération qui s'eſt faite dans le culte primitif; elle eſt arrivée de même par-tout & par les mêmes cauſes. De l'adoration du vrai Dieu, l'on a paſſé à celle des Intelligences, dont on croyoit la nature animée & auxquelles on en attribuoit les phénomènes. Ces effets phyſiques exprimés en ancien langage ou en ſtyle poëtique, ont été entendus groſſiérement dans la ſuite par les peuples ignorans & pris pour des actions humaïnes. Pour dire que le vin croît ſur les hauteurs, on a dit que Bacchus naiſſoit de Sémélé; parce que le temps eſt ſouvent pluvieux d'un côté & ſerein de l'autre, on a raconté que Jupiter ſe battoit avec Junon: ſi le ſoleil cauſe une chaleur exceſſive, c'eſt Apollon qui lance des traits meurtriers, &c. on eſt aiſément parvenu à croire que ces divers perſonnages avoient été des hommes, parce qu'on leur attribuoit ſur de ſimples équivoques les actions, les inclinations, les paſſions humaines. §. 2.

Si au contraire l'on part du principe oppoſé, ſi l'on ſoutient que les premiers Dieux ont été des hommes, on met l'hiſ-

toire & la fable dans une égale confusion ; la Mythologie n'est plus qu'un chaos, & jamais les plus habiles ne parviendront à le débrouiller.

§. 9. Examinons cependant les raisons ou plutôt les autorités par lesquelles M. l'Abbé Banier a prétendu prouver, *sans replique*, la thèse fondamentale de son système : *que les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés*. Il en faut de bien positives pour appuyer une hypothèse qui se soutient si mal. On les tire des Auteurs grecs, des Latins & des Orientaux (*a*).

A la tête des premiers est Hérodote. » Les Perses, dit-il, n'ont ni statues, ni » temples, ni autels, & taxent de folie » ceux qui en ont : la raison en est, comme » je pense, parce qu'ils ne croyent pas » comme les Grecs, que les Dieux soient » nés des hommes (*b*) «.

Diodore de Sicile, dans les premiers livres de sa bibliothéque, suppose par-tout que Saturne, Atlas, Jupiter & les autres Dieux principaux du Paganisme, ont été des hommes illustres ; il rapporte leur naissance, leur mort, &c.

Les Historiens, les Mythologues, les

(*a*) Diodore, tome 1, l. 5, c. 2, pag. 411.
(*b*) Hérodote, l. 2, n. 36.

Poëtes, à commencer par Homere & Héſiode, nous peignent les Dieux comme des hommes; & il faut ſe ſouvenir qu'ils n'ont fait que ſuivre les idées établies de leur temps & rapporter la tradition commune.

Les Philoſophes mêmes, ſur-tout les Stoïciens & les Platoniciens ont diſtingué deux eſpéces de Dieux; les Dieux naturels & les Dieux animés: ils ont cru que l'on avoit mis au nombre des derniers tous ceux qui avoient inventé quelque choſe d'utile. Ce fut donc le ſentiment unanime de toute la Gréce, que les Dieux avoient été des hommes.

Pour juger de la force de ces preuves, §. 109.
il faut diſtinguer trois opinions différentes ſur la nature des Dieux. La premiere eſt celle du peuple & du commun des Grecs, qui penſoient, comme l'atteſte Hérodote, que tous les Dieux, ou preſque tous, avoient été des hommes. La ſeconde, celle des Philoſophes & des Sçavans, qui diſtinguent entre les Dieux anciens & les Dieux nouveaux: ceux-là, qui ſont les principaux & en plus grand nombre, étoient, ſelon eux, des êtres naturels; ceux-ci, des hommes ou des héros diviniſés. La troiſiéme, eſt celle de quelques Ecrivains modernes, qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun

homme qui ait été adoré comme un Dieu. Les autorités que l'on vient de citer, réfutent très-bien cette troiſiéme opinion; mais elles ne prouvent pas la premiere, ni la thèſe générale avancée par M. l'Abbé Banier, que *les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés*. On va le montrer en détail.

§. 21. 1°. Hérodote n'a point ſuivi le préjugé populaire qui régnoit de ſon temps. On croyoit que les Dieux principaux avoient vécu dans la Theſſalie & ſur le Mont Olympe; ainſi le racontoient les Poëtes; Hérodote penſoit au contraire que ces perſonnages étoient venus d'Egypte, que les Egyptiens les avoient connus de tout temps (*a*), & il n'a inſinué nulle part que ces Dieux anciens des Egyptiens euſſent été des hommes.

En ſecond lieu, Hérodote a diſtingué Hércule héros, d'avec Hercule Dieu ancien ſurnommé l'*Olympien* (*b*); il a donc admis deux ſortes de Dieux auſſi-bien que les Philoſophes. S'il avoit été dans le ſentiment qu'on lui attribue, eſt-il concevable que dans toute ſon hiſtoire, il n'en eût dit que les deux mots que l'on a cités & qui ne prouvent rien?

(*a*) Hérodote, l. 2, n. 68.
(*b*) *Ibid.*

1°.

2°. Diodore de Sicile a parlé plus clairement; & l'on ne comprend pas comment M. l'Abbé Banier a pu s'appuyer du témoignage de cet hiſtorien. Il eſt certain d'abord que Diodore a diſtingué, comme les Philoſophes, deux eſpéces de Divinités (*a*). » Les anciens, dit-il, ont laiſſé » à la poſtérité une diſtinction des Dieux » en deux claſſes; les uns, ſelon eux, ſont » éternels & immortels, comme le ſoleil, » la lune & les autres aſtres: ils y joignent » les vents & tous les êtres qui tiennent de » leur nature. Ils croyent que ceux-là ont » été de tout temps & qu'ils doivent tou- » jours durer. Les Dieux de la ſeconde » claſſe ſont nés ſur la terre & ne ſont par- » venus aux titres & aux honneurs de la » Divinité, que par les biens qu'ils ont » faits aux hommes: tels ſont Hercule, » Bacchus, Ariſtée & autres ſemblables «. Ce paſſage eſt formel. §. 124

Selon Diodore, les Egyptiens ont eu pour premiers Dieux, le ſoleil & la lune, ſous les noms d'Oſiris & d'Iſis, & les autres élémens qu'ils ont diviniſés; & ils leur ont donné des noms propres dès la premiere inſtitution de leur langue. Ils ont auſſi ad-

(*a*) Fragment de Diodore dans Euſebe, *præp. Evang.* l. 2. Voyez Diodore, traduit par M. l'Abbé Terraſſon, tome 2, pag. 337.

mis des Dieux terreſtres, nés mortels, & ce ſont quelques-uns de leurs Rois auxquels ils ont donné le même nom qu'aux Dieux (*a*). Il dit la même choſe des Ethiopiens (*b*).

Enfin, Diodore a expliqué dans un ſens allégorique pluſieurs fables grecques, & les a rapportées aux phénoménes de la nature: celle de Minerve (*c*), celle de Prométhée (*d*), celle de Priape (*e*), celle du ſoleil & de Rhodé (*f*), celle de Cérès & de Jaſius, & il inſinue que les initiés aux myſteres les entendoient toutes de même (*g*), à moins qu'il n'ait voulu ſe contredire groſſiérement, a-t-il pû ſoutenir que le grand nombre des Dieux ont été des hommes ?

A la vérité, cet hiſtorien a rapporté les traditions des différens peuples, ſur la naiſſance & ſur les aventures des Dieux, mais il n'en a garanti ni adopté aucune, il n'a donné à aucune la préférence ſur les autres. Il rapporte indifféremment ce que diſoient les Egyptiens, les Ethiopiens, les Atlantes, les Grecs, les Crétois, les Rhodiens,

(*a*) Diod. tome 1, l. 1, ſect. 1, pag. 23, 25, 28.
(*b*) Page 348.
(*c*) *Ibid.* pag. 27.
(*d*) Page 38.
(*e*) Tome 2, pag. 13.
(*f*) Page 285.
(*g*) Page 275.

es Phrygiens ; mais il ne prend aucun
)arti ſur ces narrations ſouvent contradic-
oires. C'eſt donc très-mal-à-propos qu'on
'accuſe d'avoir penſé ou écrit, que tous
u preſque tous les Dieux ont été des
ommes.

Suppoſons néanmoins pour un moment, §. 14.
u'Hérodote & Diodore ayent été dans
:tte opinion, il faudroit examiner leurs
reuves & leurs raiſons. Ce n'eſt point ici
n fait dont ils puiſſent dépoſer comme
:moins oculaires ; les Dieux & les fables
oient nés plus de 1500 ans avant le pre-
ıier de ces hiſtoriens, & près de 2000 ans
rant le ſecond ; ils n'ont pu juger de la
ıture des anciens Dieux, que ſur le récit
:s Poëtes & des Mythologues : leur té-
oignage ſe réduiroit donc à la tradition
)mmune. Or, c'eſt cette tradition même
l'il s'agit d'expliquer. Il ſeroit queſtion
: ſçavoir s'ils en ont mieux pris le ſens
ıe les Philoſophes qui ont vécu avant &
rès eux, comme Pythagore, Platon &
; Stoïciens. Ceux-ci ſe ſont inſcrits en
ıx contre le préjugé vulgaire, & ils
oient ſans doute examiné la matiere. La
rration de deux hiſtoriens, contredite
leur temps même par les Philoſophes,
feroit pas une preuve bien convain-
nte. Mais encore une fois, Hérodote ni

Diodore n'ont pas parlé autrement que les Philoſophes.

3°. Nous ſommes diſpenſés de répondre à l'autorité de ceux-ci que M. l'Abbé Banier nous oppoſe; nous avons vu qu'ils contrediſent hautement ſon ſyſtême. Quant au récit des Poëtes, c'eſt le point même qui fait l'objet de la conteſtation, il s'agit d'en donner le véritable ſens; & l'on ſe flatte d'en approcher de plus près que les Mythologues hiſtoriens.

§. 14. Paſſons aux Auteurs latins. L'on ne doit pas apporter en preuve ce qui eſt dit dans le troiſiéme livre de Cicéron de la Nature des Dieux (*a*), » que le ciel eſt » preſque tout peuplé du genre humain. » que ceux que l'on nomme les grands » Dieux avoient été des hommes «. C'eſt le langage d'un Académicien, qui objecte contre l'exiſtence des Dieux, la tradition populaire. Cicéron en le faiſant parler n'approuve point ſon opinion, puiſqu'à la fin de ce même livre, il trouve plus probable le ſentiment des Stoïciens.

Servius & Labeo, cités par M. l'Abbé Banier, nous atteſtent ſeulement qu'il y a eu des hommes devenus Dieux; mais ils ne diſent point s'il y en a eu peu ou beaucoup, ſi ce ſont les Dieux du premier

(*a*) N. 39 & 53.

du ſecond ordre. Servius, loin d'enſeigner que la plûpart des Dieux ont été des hommes, obſerve au contraire que les anciens ont déifié les élémens, (*Æneid. l.* 1, ℣. 44,) que ſelon leur croyance il n'eſt aucun lieu qui n'ait eu ſon Génie particulier, (*Nullus locus ſine genio*, l. 5, ℣. 95.) Que Jupiter eſt l'air; Junon, les nues; Cybéle, la terre; Neptune, la mer; Vulcain, le feu; Pluton, l'enfer; Janus, le Dieu du jour & de l'année; il explique par la phyſique la plûpart de leurs fables. Ce ſont-là cependant des Dieux principaux & des Dieux nouveaux. Pouvoit-il prendre les nymphes pour des femmes, après avoir lû dans Virgile, qu'elles ſont la ſource des fleuves, *Nymphæ, genus omnibus undè eſt*, (l. 8, ℣. 71.) Si les nymphes ſont des fontaines, que ſignifient toutes leurs aventures avec des Dieux ou avec des héros? Servius n'eſt donc rien moins que favorable au ſyſtême de M. l'Abbé Banier.

Selon Pline, les hommes ont partagé la Divinité en pluſieurs parties, pour les honorer ſéparément ſelon leurs divers beſoins (*a*). Il ne croyoit donc pas que ces Dieux particuliers fuſſent autant de perſonnages réels ou d'hommes qui euſſent autrefois vécu.

(*a*) Hiſt. nat. *l.* 2, c. 7.

§. 15. On prétend que Varron a été plus hardi (*a*); qu'au rapport de S. Auguſtin, il aſſuroit que dans les Ecrits des anciens, l'on auroit peine à trouver des Dieux qui n'euſſent pas été des hommes. Mais il eſt difficile de concilier cette allégation avec ce qu'on lit dans S. Auguſtin, & avec ce qu'enſeigne Varron lui-même. Selon S. Auguſtin (*b*), Varron s'eſt efforcé de prouver que la plûpart des Dieux étoient le ciel & la terre déguiſés ſous des noms différens; il a eu recours à la phyſique pour expliquer les fables. Nous en retrouvons la preuve dans le texte même de Varron (*c*). » Les principaux Dieux, dit-il, ont été le » ciel & la terre; ils ſont nommés par les » Egyptiens, Serapis & Iſis; par les Phéni- » ciens, Taautés & Aſtarté; par les Latins, » Saturne & Ops. Ce ſont-là les deux » grands Dieux, comme on l'apprend dans » les myſteres de Samothrace..... *Satur-* » *nus* vient de *Satu*, parce que le ciel eſt le » principe de toutes choſes..... Le ciel » & la terre ont été enſuite appellés Jupi- » ter & Junon; le premier eſt pris pour » l'air, pour le vent, pour les nuées, pour » la pluie, pour le jour: c'eſt ce que ſigni-

(*a*) Banier, tome 1, pag. 414.
(*b*) *De Civ. Dei*, l. 7, c. 28 & c. 30.
(*c*) *De Linguâ Latinâ*, l. 4, n. 10.

» fie ſon ancien nom *Dieſpiter*. Le Dieu
» de la bonne foi, *Dius fidius*, eſt le même
» que Caſtor; il eſt appellé *Sanctus* ou *San-*
» *cus*, dans la langue des Sabins, & Her-
» cule en Grec: Junon, Ops, Tellus, Cé-
» rès, Proſerpine, ſont différens noms de
» la terre; Proſerpine vient de *Serpo*. La
» lune a été nommée *Juno Lucina*, parce
» que la lune dirige la naiſſance des enfans
» & le temps de la groſſeſſe; voilà pour-
» quoi les femmes en travail invoquent
» ſon ſecours, & lui conſacroient autrefois
» leurs ſourcils «.

Il n'eſt pas queſtion d'examiner ſi Varron a bien rencontré dans l'étymologie des noms des Dieux & dans l'identité des perſonnages; mais il eſt clair que cet Auteur n'a point été dans le ſentiment que M. l'Abbé Banier lui attribue, que ce n'eſt point l'autorité de Varron, qui a fait penſer à S. Auguſtin, que tous les Dieux avoient été des hommes. Non-ſeulement il a pris pour des êtres phyſiques les anciens Dieux, les Dieux Titans, Saturne, Ops, Rhea, Tellus, la lune; mais encore les Dieux nouveaux, Jupiter, Junon, Cérès, Proſerpine, même les héros ou demi-Dieux, tels que Caſtor & Hercule. Son opinion eſt un des plus forts préjugés que

l'on puiſſe oppoſer aux Mythologues hiſtoriens; il eſt à préſumer que M. l'Abbé Banier n'a pas pris la peine de le conſulter, & qu'il l'a cité ſur la foi de quelqu'Ecrivain peu exact.

§. 16. Vainement on chercheroit dans les Orientaux, des preuves plus poſitives de la thèſe générale que nous examinons, *que les Grecs n'avoient guères d'autres Dieux que des hommes déifiés*. Les Ecrivains Hébreux & Phéniciens, ſont parfaitement d'accord avec les Grecs & les Latins. Nous avons vu le ſentiment des Auteurs ſacrés dans le chap. 4. Le traducteur grec de Sanchoniathon, cité par M. l'Abbé Banier, ſemble avoir copié le fragment de Diodore que nous avons rapporté plus haut. » Les anciens, dit-il, avoient deux » ſortes de Dieux; les uns étoient immor» tels, comme le ſoleil, la lune, les aſtres » & les élémens : les autres, mortels, c'eſt» à-dire, les grands hommes, qui par leurs » belles actions ou par l'utilité qu'ils » avoient procurée au genre humain, » avoient mérité d'être mis au rang des » Dieux, & avoient, comme ceux qui » de leur nature étoient immortels, des » temples, des colomnes, un culte reli» gieux, &c «. Il eſt difficile de concevoir

comment les Mythologues, prévenus pour le ſens hiſtorique des fables, peuvent s'autoriſer de pareils paſſages.

Il eſt vrai que, ſelon le même traducteur, Sanchoniathon avoit fait dans ſon ouvrage l'hiſtoire des anciens Princes qui avoient été mis au rang des Dieux, que *Taüt* ou *Taaut*, avoit de même écrit l'hiſtoire des anciens Dieux, que des Auteurs poſtérieurs avoient tournée en allégorie. Mais ou ces hiſtoires étoient conformes à la doctrine, que ce traducteur vient d'enſeigner lui-même, ou elles ne l'étoient pas; dans le premier cas, elles ne ſont rien contre nous. Dans le ſecond, elles ne prouvent rien; puiſque le traducteur ne les a pas ſuivies, il ne les a pas regardées comme fort authentiques.

M. l'Abbé Banier a cru devoir examiner dans un chapitre particulier, la fameuſe *Hiſtoire ſacrée* d'Euhémere, où cet Auteur prétendoit que les plus anciens Dieux, Cœlus, Saturne, Jupiter & leur poſtérité, avoient été des hommes. L'examen finit par convenir que cette hiſtoire porte tous les caracteres d'un roman, que tous les anciens l'ont regardée comme une fable, & ſon auteur comme un athée. C'eſt le ſentiment de Plutarque (*a*), & §. 17.

(*a*) Sur Iſis & Oſiris, n. 21.

on l'a fait voir par des ſolides raiſons dans une diſſertation particuliere, inſérée dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions (*a*). Tous les Sçavans ſemblent s'accorder aujourd'hui à la rejetter, & n'en font plus aucun cas. Il ſeroit donc inutile d'entrer ſur cet objet dans une plus longue diſcuſſion.

§. 11. Il reſte cependant encore une difficulté là-deſſus. Les Peres de l'Egliſe & les plus anciens Apologiſtes de la Religion chrétienne, ſemblent avoir regardé comme authentique & vraie, l'hiſtoire d'Euhémere; ils s'en ſervent pour démontrer aux Payens l'abſurdité de leur Religion, qui n'avoit pour objet de ſon culte que des hommes mortels; ils ont rejetté les explications allégoriques des fables données par les Philoſophes comme un ſubterfuge inventé après coup : ils ont donc cru comme Euhémere que tous les Dieux de la gentiſité avoient été des hommes.

Pour répondre à cette objection, il ſuffit de remarquer qu'il étoit fort indifférent à nos Apologiſtes que l'hiſtoire d'Euhémere fût vraie ou fauſſe : il leur ſuffiſoit qu'elle fût conforme à la croyance commune du peuple & à la maniere dont on entendoit vulgairement les fables. Ils

(*a*) Sur Iſis & Oſiris, tome 8, pag. 107.

attaquoient, non la Religion particuliere de quelques Philoſophes, mais la Religion publique & les Dieux tels que le commun des Payens les adoroit. Or, à la vûe des infamies que l'on en publioit, ces Dieux pouvoient-ils être enviſagés autrement que comme des hommes & des hommes très-vicieux? Peu importoit que les Sçavans en euſſent une autre idée, leur ſentiment étoit pour eux ſeuls. Dès qu'il ſe trouvoit un Ecrivain, tel qu'Euhémere, qui confirmoit par ſa narration le préjugé populaire, les Peres avoient droit d'en tirer avantage & de l'objecter aux Payens comme un aveu tiré de leurs propres hiſtoriens. Ils n'étoient pas obligés de remonter à la premiere origine de l'idolâtrie ſur laquelle les Payens eux-mêmes ne s'accordoient pas, ni d'examiner quelle avoit été la Religion des ſiécles paſſés; il ſuffiſoit de montrer le ridicule de la Religion actuelle, de ce qu'on croyoit & de ce qu'on racontoit des Dieux tous les jours. Les allégories des Philoſophes venoient trop tard, puiſque l'erreur étoit univerſellement établie; elles étoient auſſi trop ſubtiles pour que le peuple y pût rien comprendre. Les Peres ont eu raiſon de n'y point faire attention.

De toutes les preuves raſſemblées par

M. l'Abbé Banier, il réſulte ſeulement qu'il y a eu dans le Paganiſme deux eſpéces de Divinités très-différentes, les étres naturels & les héros déifiés; mais il ne s'enſuit nullement que ceux-ci ayent été les plus anciens ni le plus grand nombre; il s'enſuit plutôt le contraire. Le culte des héros ne s'eſt introduit que fort tard, puiſqu'il a commencé à Hercule, alors tous les grands Dieux étoient déja connus & adorés. On verra qu'Héſiode a fait la même différence que les Hiſtoriens & les Philoſophes entre ces deux eſpéces de perſonnages, que l'on ne peut les confondre ſans faire violence à ſon texte & ſans embrouiller toute la Mythologie.

§ 19. Auſſi M. l'Abbé Banier ſemble avoir rétracté ſa propoſition trop générale. Il ſe borne à prouver dans la ſuite que les Dieux de toutes les Nations ont été des hommes, *ſi vous en exceptez*, dit-il, *les aſtres & les autres parties de l'univers qui furent déifiés* (a). Mais cette exception emporte au moins les trois quarts des Divinités payennes. On peut s'en convaincre par la lecture même de la Mythologie de M. l'Abbé Banier. Excepté les douze grands Dieux qu'il ſoutient conſtamment avoir été des hommes, la plûpart des au-

(a) Sur Iſis & Oſiris, tome 1, l. 5, c. 3, pag. 474.

tres ſont évidemment des êtres naturels. Quand il parle des Divinités des eaux, dont la multitude eſt innombrable (*a*), il ſe trouve forcé de convenir que ce ſont des perſonnages allégoriques. La plûpart de ceux que l'on a placés dans les enfers ne ſont pas plus réels. Malheureuſement cet aveu renverſe tout ſon ſyſtême : car enfin les Poëtes & les Mythologues ont parlé de ceux-ci tout comme des Dieux du ciel & de la terre, ils leur ont également attribué une naiſſance, une demeure, une famille, des aventures. Si donc tout cela n'eſt qu'allégorie, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même des autres fables ? Le mêlange bizarre d'hiſtoire & de fictions que l'on y ſuppoſe, eſt un chaos & une imagination ſans fondement. N'eſt-il pas plus ſimple de penſer que toute la Mythologie eſt de même eſpéce ?

Nous verrons d'ailleurs que les êtres naturels déifiés, occupent preſque toute la Théogonie d'Héſiode, que dans le petit nombre de héros dont parle le Poëte à la fin de ſon ouvrage, il en eſt encore pluſieurs dont l'exiſtence eſt fort douteuſe & qui, paroiſſent des perſonnages entiérement fabuleux.

L'on ſera ſurpris, ſans doute, que des §. 20.

(*a*) Sur Iſis & Oſiris, tome 2, l. 2, c. 1, pag. 280.

Mythologues auſſi ſçavans que ceux que nous ſommes obligés de réfuter, ayent fondé leur ſyſtême ſur des preuves ſi foibles. Si on avoit pû en donner de meilleures, ſûrement elles ne leur auroient pas échappé. On l'eſt encore davantage quand on voit la hauteur avec laquelle certains Sçavans ont traité ceux qui ſuivent l'opinion contraire: ils ſe plaignent de ce que le figuriſme, quoiqu'éternellement en contradiction avec la logique & le ſens commun, n'ait pu encore perdre aujourd'hui, dans ce ſiécle de raiſon, le vieux crédit dont il a joui durant tant de ſiécles. Malgré l'amertume de cette cenſure, on ſe flatte de montrer que ce figuriſme aujourd'hui ſi décrié, eſt cependant la méthode à laquelle le ſens commun & les contradictions des Mythologues hiſtoriens nous forcent de revenir: que pour le réconcilier avec la logique & la raiſon, il n'eſt queſtion que d'en retrancher l'arbitraire & les abus, & que cette réforme n'eſt pas impoſſible. Telles ſont les conſéquences de notre ſyſtême dont nous allons développer la ſuite; ce ſera autant de nouvelles preuves pour tout lecteur judicieux & non prévenu.

CHAPITRE X.

Premiere conſéquence du ſyſtême que l'on vient de prouver ; la plûpart des fables ſont des allégories ; néceſſité de recourir au ſens allégorique dans tous les ſyſtêmes ; quelles ſont les allégories que l'on doit rejetter.

DES que l'on tient pour certain que les principales Divinités des Payens, ſont les différentes parties de la nature perſonnifiées ou les Génies dont l'univers leur paroiſſoit animée, on ne peut plus prendre à la lettre les hiſtoires que l'on a racontées des Dieux, les aventures qu'on leur attribue, la généalogie que l'on en a faite, les crimes dont on les ſuppoſe coupables. Les Philoſophes qui en ont eu cette idée, comme nous l'avons fait voir, ont donc été forcés d'entendre dans un ſens figuré les narrations des Poëtes. Cicéron nous le fait obſerver, lorſqu'il dit que les Dieux nés de la phyſique & transformés en hommes dans la ſuite, ont donné lieu aux fables & aux ſuperſtitions. Platon en avoit jugé de même. Il dit qu'Héſiode, Homère & les autres Poëtes, n'ont pas ſçu mentir §. 1.

avec décence, qu'ils ont repréſenté les Dieux & les héros tels qu'ils n'ont jamais été. Il leur reproche non-ſeulement les fables de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, les combats de Géans, la guerre que les Dieux & les héros ont faite à leurs plus proches parens, les folies de Jupiter & de Junon; mais encore ce qu'ils racontent de la fureur d'Achille, des baſſeſſes de Priam, des brigandages de Theſée & de Pirithoüs: il aſſure que l'on ne doit point croire tout cela; il défend de propoſer à la jeuneſſe toutes ces narrations, ſoit qu'on les regarde comme des hiſtoires ou comme des allégories, parce que les jeunes gens ne ſont pas capables de faire cette diſtinction. *De Republ. l.* 2 & 3. Il eſt aiſé de voir par-là de quel œil Platon les enviſageoit lui-même.

Strabon, l'un des plus judicieux auteurs de l'antiquité, enſeigne aſſez clairement que les fables des Dieux nous apprennent ſous des expreſſions myſtérieuſes, ce que les anciens penſoient des choſes naturelles; *l.* 10, *pag.* 456 (a). Mais il eſt néceſſaire d'ajouter que tout ce qu'il y a eu d'hommes ſenſés chez les Grecs, ont penſé ſur ce ſujet comme les Philoſophes: que ſi l'on n'admet cette ſuppoſition, l'on ne

(a) De la Nat. des Dieux, l. 2, n. 70.

peut

peut rien concevoir au langage des Poëtes ni à la maniere dont ils ont parlé des Dieux ſur le théâtre d'Athènes, en préſence du peuple le plus éclairé & en même temps le plus ſuperſtitieux qu'il y eut alors.

Voici comme Euripide fait raiſonner Iphigénie en Tauride, acte 2, ſur la prétendue cruauté de Diane (*a*). » Cette » Déeſſe écarte de ſes autels les profanes » dont les mains impures ſont ſouillées » d'un meurtre..... & je croirai qu'elle » prend plaiſir à voir couler le ſang des » victimes humaines? Non, la Déeſſe n'a » point puiſé dans le ſein de Latone, une » ſi aveugle inhumanité. Il n'eſt pas même » croyable que le feſtin horrible de Tan- » tale ait pû plaire aux Dieux. Les ſau- » vages habitans de ces climats, parce » qu'ils aiment le carnage, ont attribué à » la Divinité leur barbare inclination. J'en » juſtifie les Dieux & je ne puis penſer » qu'aucun d'eux ſoit coupable d'un cri- » me «. §. 4

Dans la tragédie d'Ion, ce jeune homme harangue ainſi Apollon ſur les amours, acte 1 (*b*). » A quel deſſein ſéduire des » beautés mortelles & abandonner leurs » enfans au trépas? ſongez qu'étant Dieu,

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 3, page 25.
(*b*) *Ibid.* tome 5, page 136.

» vous devez des exemples de vertu. S'il » eſt des méchans parmi nous, vous les » puniſſez: ſied-t-il donc aux légiſlateurs » de violer les Loix? ſi cela étoit, ce que » je n'oſe croire, les mortels vous puni- » roient à leur tour, & vos temples ſeroient » bientôt déſerts. Car enfin ſi vous ſuc- » combez à d'indignes paſſions, il ne faut » plus accuſer les hommes, c'eſt à vous » qu'il faut s'en prendre. Ils ne ſont plus » que les imitateurs de vos vices, vous êtes » leurs maîtres «.

Dans les Troyennes, acte 4, lorſque Héléne rejette ſur Vénus ſa fuite avec Paris, Hécube lui répond: (*a*) » ceſſez de » rendre les Divinités complices de vos » crimes, ou plutôt de les avilir pour vous » juſtifier. Vous ne trouverez nulle créan- » ce dans les eſprits ſenſés. Quelle folie de » croire que Vénus ait quitté le ciel pour » accompagner Paris & pour favoriſer » un raviſſeur? hé, ne pouvoit-elle pas, » ſans ſortir du ſéjour céleſte, enlever Hé- » lene avec toute ſa Cour & ſon Palais? » c'eſt le fol amour de Paris, c'eſt votre » propre foibleſſe qui vous a tenu lieu » de Vénus, tout devient divinité pour les » coupables mortels «.

Dans Hercule furieux, acte 5, lorſque

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 4, pag. 525.

Thésée veut consoler ce héros par l'exemple des infortunes & des crimes des Dieux, Hercule lui répond (*a*): » Les » exemples des Dieux sont étrangers à » mon infortune. Non, je ne les crois » point capables des forfaits qu'on leur » impute. Jamais je ne compris qu'un » Dieu pût être le souverain d'une autre » Divinité. Un Dieu véritablement Dieu » n'a besoin de personne. Laissons-là les » fables ridicules que nous débitent les » Poëtes «.

Des Ecrivains qui avoient de si saines idées touchant la Divinité, des peuples qui écoutoient avec admiration toutes ces belles maximes, ont-ils pu attribuer aux Dieux des folies & des crimes autrement que dans un sens allégorique?

Personne n'ignore les railleries sanglantes qu'Aristophane a fait des Dieux dans son *Plutus* & ailleurs? Il n'est pas étonnant que cette hardiesse ait embarrassé les sçavans. Comment concilier ces jeux profanes avec le respect des Payens pour leurs Dieux, cette censure amere des fables avec leur attachement pour une Religion dont ces fables étoient l'unique fondement, la licence qu'ils accordoient aux §. 3.

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 5, pag. 202.

Poëtes avec la ſévérité qu'ils exerçoient envers les Philoſophes ?

§. 4. En vain, pour expliquer cette bizarrerie, l'on dira comme le P. Brumoy (*a*), qu'il y avoit chez les Grecs deux ſortes de Religion, une Religion poëtique & une Religion réelle, la premiere pour le théâtre, la ſeconde pour la pratique, une mythologie pour la poëſie, & une théologie pour l'uſage, des fables en un mot, & un culte tout différent d'elles, quoique fondé ſur elles. C'eſt reculer la difficulté, & non pas la réſoudre. Comment ces deux eſpéces de Religion ont-elles pû s'établir & ſubſiſter enſemble ?

Dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, on ne le concevra jamais. Si Jupiter, Apollon, Mercure, ont été des hommes, ou ils ſont réellement coupables des crimes & des folies qu'on leur attribue, ou ils ne le ſont pas. S'ils le ſont, comment a-t-on pu ſe réſoudre à les adorer ? n'y avoit-il point d'hommes vertueux ſur la terre, plus dignes que ces fameux ſcélérats de l'encens des mortels ? ou le reſpect pour la vertu s'étoit-il éteint tout-à-coup dans tous les cœurs ? s'ils ne le ſont pas, comment cette mythologie poëtique & ridicule a-t-elle pû s'introduire contre la vérité de l'hiſtoi-

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 6, pag. 303.

re, malgré le penchant qu'ont tous les hommes à ne reſpecter que la vertu dans des morts dont ils n'ont plus rien à craindre?

Dans la ſuppoſition d'une mythologie allégorique, tout ſe conçoit. 1°. En prenant pour des Dieux les prétendus Génies, ſouverains de la nature, leurs opérations exprimées en ſtyle poëtique ou en vieux langage, paroiſſent être des actions humaines; il n'eſt donc pas étonnant qu'on leur ait attribué ſur de pures équivoques les vices & les paſſions des hommes. Il eſt poſſible que ſur ce fondement l'on ait cru vicieux les Génies que l'on avoit adorés de tout temps; mais il ne l'eſt pas que l'on ait placé dans le ciel des hommes que l'on ſçavoit avoir été des malfaiteurs, ni qu'on leur ait attribué l'empire ſur toute la nature. §. 8

2°. Dès que l'on a ſuppoſé que ces Génies, quoique vicieux & méchans, étoient cependant les maîtres de l'univers, les arbitres du ſort des hommes; leurs mauvaiſes inclinations n'ont pû empêcher le peuple de leur rendre un culte; au contraire, ils n'en paroiſſoient que plus redoutables. Les hommes naturellement timides ont plus de crainte pour les méchans que de reconnoiſſance pour les bons: nous avons

vû que pluſieurs Nations barbares rendent un culte religieux aux Eſprits malfaiſans dont ils croyent être infeſtés. L'on a donc pu attribuer des crimes aux Dieux, ſans préjudice des honneurs intéreſſés que l'on étoit accoutumé de leur prodiguer. Les Poëtes ont pu ſe donner carriere, accuſer ou louer, condamner ou juſtifier les Dieux ſur le théâtre, ſans que l'encens ceſſât de fumer dans les temples, ſans que la Religion publique & pratique en fût affoiblie. Un fol amour pour le merveilleux faiſoit imaginer les fables, un reſte de bon ſens & de reſpect pour la Divinité les faiſoit mépriſer enſuite & tourner en ridicule, ſans que le culte extérieur y perdît rien.

3°. Si au contraire un Philoſophe étoit ſoupçonné de ne pas croire à cette multitude de Génies qui étoient l'objet de l'adoration publique, on le regardoit comme un Athée qui ſappoit la Religion dans ſes fondemens. Ainſi, tandis que les Athéniens rioient des plaiſanteries outrées d'Ariſtophane, ils condamnoient Socrate à boire la ciguë (*a*), ils chaſſoient Stilpon pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit

(*a*) A dieu ne plaiſe que l'on prétende juſtifier les Athéniens de la mort de Socrate ou inſinuer qu'ils agiſſoient conſéquemment. La condamnation de ce grand homme, fut l'ouvrage d'une cabale odieuſe qui ſaiſit le plus léger prétexte pour ſatisfaire ſa haine.

pas une Divinité, ils exiloient Ariſtote pour avoir enſeigné que le ſoleil étoit toute autre choſe qu'Apollon monté ſur un quadrige. C'eſt donc avec raiſon que le P. Brumoy a conclu de cette contradiction apparente, qu'il falloit néceſſairement ſuppoſer que les Grecs entendoient la plûpart des fables dans un ſens allégorique; & nous verrons que celles d'Héſiode ne ſçauroient être entendues autrement.

§. 21 Si quelqu'un vouloit ſe révolter au ſeul nom d'allégorie, on le prieroit de faire attention que dans tous les ſyſtêmes on eſt contraint d'y avoir recours. Les Sçavans les plus prévenus en faveur du ſens hiſtorique des fables conviennent cependant que le grand nombre des circonſtances eſt allégorique, & ils ſe ſervent de cette clef pour les expliquer. Il n'eſt donc queſtion que du plus au moins, & de ſçavoir ſi le fond de la mythologie n'eſt pas de même genre que les circonſtances. Il eſt à préſumer que tout eſt de même goût, & l'on eſpére d'en convaincre le lecteur par les remarques ſur les Poëmes d'Héſiode.

§. 22 Nous bornerons-nous donc à répéter les froides allégories dont les Philoſophes grecs ſe ſont ſervis autrefois pour cacher le ridicule des fables; à copier Héraclide de Pont, Zénon, Cléanthès, Chryſippe, Plu-

tarque, Porphyre, Macrobe chez les Latins, & parmi les modernes, Noël le Comte, le chancelier Bacon, & quelques autres? Ce ſeroit un travail bien mal employé. Les Sçavans ont rejetté avec raiſon toutes ces explications ſubtiles, & déja l'Académicien Cotta s'en moquoit dans Cicéron (*a*). C'étoit des alluſions trop ingénieuſes & trop étudiées, au-deſſus de la capacité de ceux auxquels on les attribuoit. N'eſt-ce pas une imagination ridicule de prétendre que ſous l'enveloppe des fables, les Poëtes avoient voulu cacher les plus profonds ſecrets de la phyſique, de l'hiſtoire naturelle ou des arts? comme ſi ces Poëtes avoient été de grands Philoſophes, d'habiles Naturaliſtes, ou des Artiſtes fameux. C'étoit les regarder comme inventeurs, & non comme hiſtoriens des fables, c'étoit ſuppoſer déja connus des ſecrets qui n'ont été découverts que pluſieurs ſiécles après. Rien n'a tant contribué à décréditer le ſyſtême des allégories, quoique le mieux établi dans le fond; dès qu'une fois il a paru ridicule, on ne s'eſt plus donné la peine de l'examiner.

§. 8. Loin de tomber ici dans cette erreur, l'on part du principe oppoſé. Au lieu d'at-

(*a*) De la Nat. des Dieux, l. 3, n. 62.

tribuer

tribuer les fables à la ſcience ſublime des Poëtes, on les attribue à la profonde ignorance des peuples: on ne les regarde point comme des myſteres ingénieuſement déguiſés, mais comme des vérités ſimples & triviales entendues groſſiérement. Cela doit paroître fort différent. Je ne crains point que l'on m'accuſe d'avoir prêté trop d'eſprit aux Grecs des premiers temps; on me blâmeroit plutôt de les avoir ſuppoſés trop ſtupides. Heureuſement l'exemple des Sauvages & des Idolâtres modernes eſt une bonne apologie contre ce reproche.

Comme nous n'avons aucun intérêt à déguiſer les torts des anciens allégoriſtes, nous n'héſiterons pas d'en faire l'énumération, & d'enchérir encore, s'il ſe peut, ſur les reproches des Mythologues hiſtoriens. §. 54

1°. L'on n'a pas diſtingué aſſez ſoigneuſement, comme l'a fait Cicéron, les Dieux phyſiques ou identifiés, avec les différentes parties de la nature, tels que Jupiter, Vulcain, Neptune, d'avec les êtres purement moraux, comme Mars, Vénus, Néméſis, la Peur, la Concorde, &c. les premiers ont été imaginés par le peuple, par les hommes les plus groſſiers; ce ſont les Génies adorés par les Sauvages, les Titans des Grecs. Les ſeconds furent créés par

les Poëtes & ſont moins anciens. 2°. Faute de cette diſtinction, les Mythologues ne ſe ſont pas accordés dans l'idée qu'ils ont eue des différens perſonnages : ils prennent Jupiter, tantôt pour l'air le plus pur, tantôt pour la lumiere du ciel ou le ſoleil, tantôt pour la planéte de ce nom; Neptune eſt quelquefois la mer, d'autre fois l'eau élémentaire ou la nature humide. 3°. Ils ſe ſont encore moins accordés ſur les allégories ou ſur le ſens de chaque fable, parce qu'ils n'ont pas remonté à la ſource qui y a donné lieu. Ils ne ſe ſont pas mis à la place des peuples groſſiers chez leſquels elles ont pris naiſſance; n'étant dirigés par aucune régle, chacun y a trouvé ce qui lui a plû. Rien n'étoit donc plus aiſé que de rendre leur ſyſtême ridicule : c'étoit le meilleur moyen de le faire oublier; nous craignons bien moins de donner dans le faux, que d'apprêter à rire à nos dépens.

§. 10. Mais ſi l'on examine ſans prévention la Mythologie hiſtorique, y trouvera-t-on moins d'inconſéquences & d'idées arbitraires? J'en appelle à l'équité des lecteurs. D'abord on multiplie les perſonnages ſelon le beſoin & à diſcrétion. Les uns admettent trois Jupiter, les autres cinq, les autres en plus grand nombre : on diſtingue celui de Créte, celui d'Argos, celui de

Phénicie, celui d'Egypte, celui des pays atlantiques; il en eſt de même des autres Dieux. 2°. Sans faire réflexion aux mœurs des ſiécles barbares, où les peuples n'avoient ni la penſée, ni la hardieſſe, ni les moyens de ſortir de chez eux, l'on fait voyager Bacchus depuis l'Egypte juſqu'aux Indes, Pluton en Eſpagne, Saturne en Italie, Hercule au fond de l'Afrique, & l'on attribue des conquêtes brillantes à de prétendus Rois, qui devoient être à peu près auſſi puiſſans que les chefs des Hurons ou des Eſquimaux. Quand ceux-ci auront fondé un puiſſant empire dans leurs forêts, nous pourrons ajoûter foi à celui de Saturne ou de Jupiter. 3°. Entre différentes traditions hiſtoriques également autoriſées, ou plutôt également fabuleuſes; on choiſit celle qui s'accorde le mieux au ſyſtême que l'on a cru devoir ſuivre, ſans tenir aucun compte des témoignages contradictoires. 4°. Après avoir d'abord tourné en ridicule les allégories, on eſt tôt ou tard forcé d'y revenir; on s'en ſert pour expliquer les circonſtances des fables auxquelles on ne peut pas donner un ſens hiſtorique, & l'on fait ainſi des deux ſyſtêmes un mêlange arbitraire. 5°. En rejettant le figuriſme comme un ſyſtême commode où l'on trouve tout ce qu'on veut, l'on a recours

à un expédient qui ne l'eſt pas moins, aux langues orientales dont on ſe ſert ſans régle & ſans meſure, & l'on y trouve auſſi tout ce qu'on juge à propos. 6°. Après ces bizarreries, l'on triomphe ſur les inconſéquences du ſyſtême allégorique. S'il faut abſolument dévorer des abſurdités, comptons de quel côté il y en a le plus. Fuſſent-elles égales de part & d'autre, il faudroit en revenir aux preuves directes pour ſe déterminer, & ſur cet article les allégoriſtes ne redouteront jamais le parallele.

§. 11. Faiſons mieux, retranchons du figuriſme ce qu'il y a d'arbitraire & de ridicule; que pourra-t-on encore lui oppoſer? Après en avoir prouvé la néceſſité, on le réduit ici à des bornes fort étroites; à la phyſique; telle qu'un peuple groſſier, ignorant, barbare, eſt capable de la concevoir & de l'exprimer, & aux équivoques de l'ancien grec. Les fables des Dieux ſont l'hiſtoire naturelle de l'univers, les fables des héros ſont l'hiſtoire naturelle de la Gréce, on le verra plus en détail dans le chapitre ſuivant. Il ne dépend pas de nous de prêter au peuple des idées de phyſique dont il n'eſt pas capable, ni de changer la deſcription que nous font de la Gréce les Géographes & les Hiſtoriens. Si donc on montre que toutes les fables ſe bornent à ces deux

objets, nous accuſera-t-on encore de donner des explications arbitraires ?

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le Clerc, pour prouver le ſens hiſtorique des fables, a voulu tirer avantage des allégories inventées par les Ecrivains grecs des derniers ſiécles. » Les Philoſophes, dit-il, » ne pouvant digérer ce que les anciens » avoient écrit d'indécent & d'abſurde ſur » le chapitre des Dieux, ont eu recours à » des allégories, ont employé un ſtyle » plus convenable à la Majeſté Divine, & » ont ainſi donné lieu aux Ecrivains poſté- » rieurs de corrompre l'ancienne hiſtoire. » Mais ſi on veut y réfléchir attentive- » ment, continue-t-il, on verra que ç'a été » la croyance commune & très-ancienne » de la Gréce, d'attribuer aux Dieux les » paſſions, les vices, les miſeres de l'huma- » nité. Si les anciens avoient penſé autre- » ment, quelle raiſon auroit-on pu avoir » d'imaginer tout cela, & auroit-on oſé le » dire à ceux qui auroient eu des opinions » plus ſaines ſur la Divinité? Au contraire » les Philoſophes ont été engagés par un » motif de Religion & de bon ſens à corri- » ger ces vieilles erreurs, & tout le monde » a dû applaudir à cette réforme. Or les » anciens n'ont attribué les vices de l'hu- §. 151

» manité aux Dieux, que parce que ceux-» ci ont été des hommes (*a*) ».

§. 13. On ne peut disconvenir que l'opinion qui attribuoit aux Dieux les vices de l'humanité, ne fût très-ancienne dans la Gréce, mais on soutient qu'elle avoit été précédée par une croyance plus raisonnable: que cette erreur ne vient point de ce que les Dieux avoient été des hommes, mais de ce que les Grecs avoient dégradé la Divinité en l'attribuant à de prétendus Génies répandus dans toute la nature, & avoient pris dans un sens grossier ce que l'on disoit de leurs opérations. Le Clerc auroit dû sentir cette raison mieux qu'un autre, lui qui a souvent rapporté les circonstances des fables aux phénomènes de la nature. C'est donc en vain qu'il insiste sur les vieilles absurdités racontées par les Poëtes; jamais il ne nous persuadera que les Grecs se soient avisés de propos délibéré & sans raison, de révérer comme Dieu souverain un homme aussi méchant que leur Jupiter, fils dénaturé, mari infidéle, frere incestueux, maître injuste, fantasque, colere, libertin, vindicatif, & qui n'a jamais fait que du mal. Si les Grecs ont vécu sous la domination d'un tel monstre, il a dû être déteste

(*a*) Notes de le Clerc sur la Théogonie, ℣. 922.

de ſes ſujets, & l'on a dû regarder ſa mort comme la plus heureuſe délivrance. Des ſujets opprimés penſerent-ils jamais à conſacrer la mémoire d'un tyran? Avant que d'adorer de tels hommes, ou les Grecs avoient déja l'idée d'une Divinité, ou ils ne l'avoient pas. S'ils l'avoient, comment a-t-elle pu s'altérer au point qu'on l'ait attribuée, non-ſeulement à des hommes recommandables par leurs vertus & par leurs bienfaits, mais à des Rois méchans & vicieux? S'ils ne l'avoient pas, outre la fauſſeté de cette ſuppoſition, qui eſt-ce qui leur en a donné cette opinion bizarre, dont on ne voit point d'exemple chez les peuples les plus ſauvages?

Voilà la difficulté à laquelle le ſyſtême §. 14.
des Mythologues hiſtoriens ne ſatisfait point, mais qui n'a pas lieu dans l'hypothéſe contraire. Dès que les Grecs ont pris pour des Dieux les Génies auxquels ils attribuoient les phénoménes de la nature, leur ignorance & les équivoques du langage ont aiſément donné lieu aux fables les plus abſurdes & aux ſuperſtitions les plus groſſieres. Cette révolution n'eſt pas arrivée tout-à-coup, mais inſenſiblement, & par des cauſes dont nous voyons encore tous les jours les effets. Le mal s'eſt répandu de même chez toutes les nations,

& a gagné de l'un des bouts de l'univers à l'autre.

§. 15. Que les Philoſophes n'ayent pu y remédier, cela n'eſt pas ſurprénant; il étoit trop enraciné, & l'on en avoit oublié la ſource. Plus ils ont mis d'eſprit & de ſubtilité dans leurs explications des fables; moins elles étoient propres à éclairer & à détromper le peuple. En rejettant l'opinion vulgaire, ils ne ſçavoient quelle croyance y ſubſtituer; jamais il n'ont pu convenir entr'eux d'un même ſyſtême. Cicéron qui les avoit lûs tous, n'en trouvoit pas moins obſcure la queſtion de l'exiſtence & de la nature des Dieux. Après avoir peſé les raiſons de toutes les ſectes, il panche pour le ſentiment des Stoïciens qui déifioient toute la nature, mais ſans être pleinement convaincu. Il falloit un maître plus habile & plus puiſſant que les Philoſophes pour détromper le monde, & ramener enfin à la vérité, les nations les plus barbares.

CHAPITRE XI.

Seconde conſéquence ; les principales ſources des fables ſont une explication groſſiere des phénoménes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du ſtyle poëtique.

IL eſt donc inutile déſormais de chercher dans l'Hiſtoire la généalogie des Dieux & des Héros de la Gréce, l'origine des fables que l'on en a publiées & des monſtres dont les Poëtes nous font la peinture; tout cela n'eſt fondé que ſur une phyſique groſſiere & ſur des équivoques de langage. Les fables des Dieux, on le répéte, ſont la coſmogonie ou l'hiſtoire naturelle de l'univers, telle que les Grecs la concevoient dans les ſiécles d'ignorance; c'eſt le récit des phénoménes les plus communs, ſelon le ſtyle d'un peuple encore barbare, qui commence ſeulement à réfléchir ſur les objets dont il eſt environné, & que les Poëtes ont ſçu ennoblir par l'harmonie de leurs vers. Les fables des Héros ſont l'hiſtoire naturelle particuliere de la Gréce & des environs, des topographies très-peu exactes & entendues à contre-ſens. §. 1.

Les fleuves, les montagnes, les rochers; les fontaines, les torrens, les gouffres, les écueils, ſont devenus des Rois, des Héros, des Nymphes ou des Monſtres dans l'imagination des Grecs ignorans : les travaux que les premiers Colons ont été obligés d'entreprendre pour rendre leur pays habitable, ſont pompeuſement décrits comme autant d'exploits de guerriers & de conquérans ; enfin, les changemens arrivés dans le culte public ſont dépeints ſous le nom de combats entre les anciens Dieux & les nouveaux. Tel eſt en abrégé tout le fond de l'ancienne Mythologie.

§. 2. M. l'Abbé Banier rapporte l'origine des fables à pluſieurs autres cauſes ; mais ſi l'on y veut faire attention, la plûpart ne ſont que des cauſes éloignées, comme la vanité des peuples, la fauſſe éloquence des Poëtes & des Orateurs, le défaut de lettres & de monumens. Il y en a même quelques-unes dont on peut conteſter l'influence, & qui ne ſçauroient avoir lieu que dans ſon ſyſtême. Preſque toutes les autres peuvent ſe réduire aux deux ſources que l'on vient d'indiquer ; avec cette clef on peut expliquer aiſément toutes les fables. Avant que de le montrer en détail par les remarques ſur Héſiode, il eſt néceſſaire de poſer les principes généraux ſur leſquels ces

remarques ſont appuyées, & de montrer que pluſieurs Sçavans modernes ont penſé comme nous ſur ce ſujet.

On ne doit point enviſager les fables comme des viſions d'un eſprit en délire, ou ſimplement comme les jeux d'une imagination qui cherche à s'égayer. C'eſt le peuple qui en eſt le premier auteur ; les Poëtes n'ont fait que les augmenter & les embellir. Si le fond des fables eſt l'hiſtoire défigurée par des circonſtances ridicules, le peuple n'eſt pas capable de l'avoir fait à deſſein ; cela eſt donc arrivé par une erreur fortuite, & il faut en indiquer l'origine. Or de toutes les ſources que l'on peut aſſigner des erreurs populaires, l'ignorance des cauſes naturelles & les équivoques du langage, ne ſont-elles pas les plus communes & les plus fécondes ? Quand donc le fond des fables ſeroit hiſtorique, il faudroit encore revenir à notre ſyſtême pour en expliquer les circonſtances. §. 3.

La vanité, il eſt vrai, eſt entrée pour beaucoup dans la compoſition des fables Grecques, ſur-tout des fables Héroïques. Les Grecs vouloient tous deſcendre des Héros, & ceux-ci étoient enfans des Dieux. Pour ſe perdre dans l'obſcurité des temps anciens, il fallut multiplier les perſonna- §. 4.

ges & étendre les généalogies. On ſuppoſa que les rivieres, les montagnes, les rochers, les campagnes avoient pris leurs noms des Héros qui les avoient habitées : la même prévention a régné long-temps parmi nous. Ainſi la topographie de la Gréce, l'étymologie des noms de lieu furent les titres de la généalogie des Héros, & les monumens de leurs aventures.

§. 5. D'un côté, les noms des Dieux qui déſignoient les Etres naturels, de l'autre les noms des lieux donnés à des Héros, fournirent aux Poëtes un fond inépuiſable de fictions ; en y ajoutant les Etres moraux perſonnifiés, en ſe jouant continuellement ſur les équivoques de ces termes anciens, ils bâtirent leur Mythologie, édifice monſtrueux dans ſon aſſemblage, & qui s'eſt accrû dans la ſuite du temps, mais dont toutes les parties ſont formées ſur le même plan. Il eſt donc abſolument néceſſaire de remonter à la ſignification primitive de ces termes pour en démêler les équivoques, & retrouver les matériaux dont les Poëtes ont abuſé : pluſieurs Sçavans que je prens volontiers pour maîtres l'ont ſenti avant moi.

§. 6. L'Auteur du Traité de la Formation méchanique des langues, eſt perſuadé que » les » anciens noms des Dieux mal entendus,

» pris dans un ſens équivoque, altérés dans » la prononciation, ou rapportés par les » Grecs (peuple menteur & ignorant en » hiſtoire étrangere) à certains mots de » leur langue aſſez ſemblable pour le ſon, » leur ont donné lieu de débiter ſur les » hiſtoires anciennes, mille circonſtances » fauſſes & ridicules, mille contes puéri- » les, métamorphoſes & fables de toute » eſpéce; ce qui a donné naiſſance à la » *Mythologie*, c'eſt-à-dire, à la choſe du » monde la plus abſurde & la plus dénuée » de liaiſon, ſi on n'y porte le flambeau » de l'étymologie (*a*) «. Mais il paroît qu'en ſuivant ce principe on peut aller plus loin.

Quand on dit que l'obſcurité & les équi- §. 7.
voques de l'ancien langage ſont la ſource la plus féconde des fables, & des abſurdités de la Mythologie, l'on n'entend pas ſeulement parler des langues orientales, mais du Grec même: on ſoutient que les Grecs des ſiécles poſtérieurs ne comprenoient plus le vieux langage de leurs ayeux, lors même qu'ils l'entendoient, ils ſe ſont attachés de propos délibéré au ſens des noms qui pouvoit prêter davantage à l'imagination & aux fables. La premiere de ces deux aſſertions eſt fondée ſur le té-

(*a*) Tome 1, n. 252 pag. 89.

moignage de Platon. Dans le Cratyle, Socrate dit que les noms Δαίμων & Ἥρως viennent de l'ancien Grec, que les noms des Dieux ont changé, que l'on a ôté ou ajouté des lettres à pluſieurs, & altéré la prononciation. Voilà pourquoi M. Freret juge qu'il faut abſolument chercher le nom des anciennes Divinités dans le vieux Grec d'Héſychius (*a*). C'eſt la méthode que nous avons conſtamment ſuivie. Comme ce point eſt de conſéquence, il faut nous y arrêter quelques momens.

§. 8. 1°. Lorſque les Grecs donnerent des noms aux différentes parties de la nature, leur langue n'avoit pas encore acquis la conſtruction réguliere qu'elle reçut dans la ſuite; le vieux Grec étoit un langage barbare. L'on n'obſervoit point alors la méthode qui a été ſuivie depuis pour les déclinaiſons des noms, pour les conjugaiſons des verbes, pour la dérivation des uns & des autres; c'eſt un ouvrage des ſiécles poſtérieurs qui changea l'ancienne prononciation à pluſieurs égards. Il n'en falloit pas davantage pour faire oublier la ſignification primitive des termes. M. de la Barre obſerve très-bien dans les Mémoires que nous avons cités, que le grec au temps de Platon étoit fort-dif-

(*a*) Mém. de l'Acad. tome 27, pag. 16.

férent de ce qu'il avoit été dans les commencemens; voilà pourquoi ce Philoſophe a ordinairement mal réuſſi à donner l'étymologie du nom des Dieux. On verra dans la Théogonie une infinité de ces termes devenus obſcurs, parce qu'on n'en voyoit plus l'origine, & qu'ils ne ſubſiſtoient plus que dans les noms propres.

On n'apperçoit pas d'abord, par exemple, que Ἀμφιτριτη, la mer, eſt dérivé de Ἀμφιῤῥέω, *circumfluo*; mais quand on fait attention à Ἀμφίῤῥυτος, on conçoit que l'on a pu prononcer Ἀμφιτρίτη pour Ἀμφίῤῥυτη, *circumfluens*, que les Grammairiens l'ont rapporté mal-à-propos à τρίζω, *ſtrideo*, ou à τείρω, *tero*, ou à τρέω, *tremo*; que Τρίτων Dieu Marin, & nom de pluſieurs lacs ou rivieres, peut venir de même de ῥέω, *fluo*, puiſque Héſychius explique Τριτω par ῥεῦμα, *fluctus* ou *flumen*.

2°. Une autre raiſon qui a contribué à l'obſcurité de l'ancien Grec, c'eſt la liberté que ſe ſont donnée les Poëtes de changer les voyelles ou d'ajouter des ſyllables ſuperflues pour remplir la meſure du vers; à tout moment ils mettent une longue pour une bréve, c'eſt-à-dire, deux voyelles au lieu d'une : cette altération empêche de connoître la vraie ſignification des termes & les racines dont ils deſcendent; §. 23

Μεδέα, par exemple, paroît d'abord dérivée de Μέδω, *impero* ; mais en écrivant Μηδέα, l'on comprend qu'il vient de Μαδάω, *madeo*. Διώνη paroît mis pour Δείωνη qui vient de Δείνω. Homere a écrit Δεῖος pour Δέος la crainte, &c. il n'en a pas fallu davantage pour tromper les lecteurs & pour faire naître les contes les plus abſurdes.

§. 10. 3°. Une troiſiéme raiſon eſt l'imperfection & la pauvreté de toutes les langues dans leur origine ; elles ont une foule de ſynonimes, & toutes les idées analogues y ſont confondues : profondeur ou lieu profond, canal, foſſé, aqueduc, ruiſſeau, fontaine, riviere, lac, gouffre, mer, eau ou liqueur en général, ſont mis ſans diſtinction l'un pour l'autre, ſur-tout chez les Poëtes. Ces termes ne ſont cependant pas exactement équivalens dans les langues cultivées. Cette inexactitude ne pouvoit manquer de mettre une confuſion infinie dans les noms propres, & de donner lieu à bien des erreurs.

§. 11. 4°. Nous ne connoiſſons pas tous les dialectes du Grec ; le dictionnaire d'Héſychius peut nous en convaincre. On ſçait ſeulement qu'il y en avoit un propre aux Ioniens ; & Hérodote nous apprend qu'il y avoit quatre différens langages dans la

ſeule

ſeule Ionie (*a*). L'on n'a rien écrit en Macédonien ni en Laconien. Devons-nous être ſurpris ſi chez les Grecs mêmes, un mot uſité dans un certain canton étoit inintelligible dans un autre ? Il en étoit à peu près des dialectes du Grec, comme des divers patois uſités dans les provinces de France (*b*); c'étoit, à la vérité, des langages plus polis que celui des habitans de nos campagnes; mais ils n'étoient pas pour cela également entendus par-tout. De-là, les Sçavans ſont ſouvent obligés de faire des diſſertations aſſez longues pour montrer le vrai ſens d'un terme grec; les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions nous en fourniſſent pluſieurs exemples. De-là encore la variété prodigieuſe dans les étymologies, que les anciens ont données des noms & ſurnoms des Dieux; à peine en trouve-t-on un ſeul qui ait toujours été expliqué de même.

On ne doit donc pas être ſurpris ſi l'équivoque des noms propres anciens, dont on ne comprenoit plus le ſens, a donné occaſion à pluſieurs. 1°. Les noms ſyno- §. 14.

(*a*) Livre 1, n. 38.

(*b*) Je ſçais que l'on s'eſt élevé contre M. de Fontenelle pour avoir fait cette comparaiſon; mais après y avoir ſérieuſement réfléchi, on ne voit pas en quoi il a eu tort.

noms ont été pris pour des noms différens, & ont fait multiplier les perſonnages. 2°. Par la même raiſon, l'on a ſouvent pris pour des Dieux nouveaux ceux qui étoient connus depuis long-temps ſous un autre nom. 3°. De-là eſt venue la contradiction de pluſieurs généalogies & des différentes hiſtoires que l'on publioit ſur les Dieux. Nous aurons ſouvent occaſion de les remarquer.

Malgré la multitude des dictionnaires, nous n'avons qu'une connoiſſance très-bornée du grec; les meilleurs ſont ceux qui nous apprennent la ſignification des termes ſelon le bel uſage, & chez les Ecrivains polis : malheureuſement ce n'eſt point celle qui peut ſervir davantage pour l'intelligence des fables. Il faudroit connoître le ſtyle populaire & les termes ſurannés; c'eſt l'obſcurité de ceux-ci qui a fait naître les fables.

a 13. De même, l'on n'entend plus parmi nous le françois que l'on parloit il y a quatre ſiécles. Les noms propres de lieux, les ſobriquets que l'on donnoit alors, & qui ſont devenus des noms de famille, nous ſont preſqu'auſſi étrangers que l'arabe. Combien de fables n'a-t-on pas débitées ſur le compte de certaines familles, ſans autre fondement que l'alluſion de leur

nom ? La même choſe eſt arrivée chez les Grecs & chez les autres nations. Ce n'eſt pas dans les dictionnaires du françois moderne que nous puiſerons l'intelligence des termes rapportés par nos premiers Hiſtoriens ou par nos vieux Romanciers ; il faut des Gloſſaires comme celui de Ducange, encore celui-ci n'eſt-il pas aſſez complet : & il n'y a point eu de Ducange chez les Grecs.

Cela ſuppoſé, examinons quel a dû être & quel a été en effet le langage de la Mythologie. Dans le ſtyle d'Héſiode, les enfans du ciel ſont divers noms ou épithétes du ciel, les enfans de la mer ſont les différens termes qui ſignifient les eaux ou quelques-uns des phénoménes de cet élément ; la poſtérité du ciel & de la terre ſont les êtres auxquels on ne pouvoit pas aſſigner d'autres ancêtres, & que l'on ſuppoſoit auſſi anciens que le monde. Parce que deux noms de la mer ſont l'un du maſculin, l'autre du féminin ; le Poëte ne manque pas d'en faire deux perſonnages, l'un mâle, l'autre femelle (*a*), de conclure entr'eux un mariage dans les formes, de §. 14

(*a*) Chez les peuples qui ne connoiſſent point la Grammaire, on ne peut déſigner les genres que par les noms de mâle eſt de femelle : dans leur ſtyle, un ruiſſeau eſt un mâle, une fontaine eſt une femelle.

leur donner une famille & des deſcendans. De même, parce que le nom d'un animal imaginaire eſt du féminin, c'eſt un monſtre qui a un viſage de femme; ſi c'eſt un mot de trois ſyllabes, le monſtre prétendu a trois têtes ou trois corps, &c. En un mot, un très-grand nombre de fables ont été compoſées ſelon la méthode que ſuivent encore aujourd'hui les faiſeurs d'énigmes & de logogryphes.

Les Dieux ſont donc mâles ou femelles ſelon le genre de leurs noms, & comme il plaît à la grammaire : Océan, Nérée, Pontus, trois termes qui déſignent la mer, ſont maſculins, par conſéquent trois Dieux : Tethys, Doris, Amphitrîte, qui expriment la même choſe, ſont féminins; ce ſont donc trois Déeſſes, qui, par droit de parenté, ont dû épouſer les perſonnages précédens, & qui leur ont donné une nombreuſe poſtérité. Nérée étant un des plus anciens noms de la mer, on l'a appellé le *vieux Nérée*, & on lui aſſigne pour deſcendans une foule de noms plus modernes ou d'épithétes, dont on a compoſé la famille des nymphes marines. Mais comme les régles du langage ne ſont rien moins qu'immuables, on rencontre quelquefois des Dieux hermaphrodites, dont le ſexe n'eſt pas certain; ainſi l'on trouve un Dieu

Lunus au lieu de *Luna*. Pour éviter les erreurs en ce genre, on prenoit la précaution ſalutaire de rendre les invocations conditionnelles : *Sive tu Deus, ſive Dea es.*

Il n'eſt peut-être aucun terme dans la Mythologie plus équivoque que celui de fils ou enfant ; on le trouve employé par Héſiode dans huit ou dix ſignifications différentes, & il en a pour le moins autant dans les langues orientales. 1°. Il ne ſignifie ſouvent qu'une exiſtence poſtérieure ; ainſi le chaos ou le néant, qui a précédé tous les êtres, en eſt cenſé le pere : la nuit ayant été avant le jour, celui-ci eſt enfant de la nuit. 2°. Ils déſignent quelquefois ce qui exiſte en même-temps, ce qui accompagne ; les vents, par exemple, ſe levent ordinairement avec l'aurore, conſéquemment celle-ci eſt appellée la mere des vents : parce que l'on n'a coutume de dormir & de rêver que pendant la nuit, le ſommeil & les ſonges ſont nés de la nuit. 3°. Il marque la cauſe & l'effet : Phaëton, *la lumiere*, ou ce qui brille, & Perſés, la chaleur, ont le ſoleil pour pere ; la paix eſt fille de Thémis ou de la Juſtice. Plutus, Dieu des richeſſes, eſt fils de Cerès ou de l'agriculture. 4°. Une fontaine eſt ſouvent appellée fille d'un fleuve, parce qu'elle eſt moins conſidérable ; en bonne

§. 154

physique elle en est plutôt la mere. De même, les rivieres sont nommées filles de l'Océan ou enfans de Neptune, parce que celui-ci est le réservoir des eaux. 5°. Le nom de fils exprime le lieu où l'on est né, où l'on habite, d'où l'on est sorti; les premiers habitans d'un pays sont toujours enfans de la Terre, les peuples maritimes sont nés de la Mer, les colons voisins d'un fleuve lui doivent leur naissance; une ville bâtie au pied d'une montagne en est la fille, un navigateur venu par mer de Libye ou d'Afrique, est fils de Neptune & de la nymphe Libye. 6°. Il désigne la ressemblance; ainsi les belles personnes sont filles de Vénus, & les Rois descendent de Jupiter. 7°. Enfant est quelquefois le même que disciple, sectateur, imitateur; les guerriers sont enfans de Mars, les Musiciens d'Apollon, les Médecins d'Esculape, les Forgerons de Vulcain. 8°. La naissance d'une Divinité désigne souvent le temps où elle a commencé à être honorée & connue; dans ce sens, tous les Dieux, dont le culte a été introduit avec celui de Jupiter, sont appellés ses enfans. 9°. Selon les Mythologues historiens, ceux qui étoient nés d'un Prêtre ou d'une Prêtresse de quelque Dieu, ont passé pour fils du Dieu même; mais il seroit difficile d'ap-

porter des exemples bien certains de cette filiation. 10°. Celle-ci n'exprime quelquefois qu'une ſucceſſion de noms, comme on l'a dit à l'égard de Nérée; de-là, le Dieu ſuprême ayant été d'abord nommé Cœlus, enſuite Saturne, enfin Jupiter, Cœlus eſt pere de Saturne, & celui-ci de Jupiter.

Nous verrons dans le chapitre ſuivant, que les fonctions, les attributs, les aventures des Dieux, les cérémonies de leur culte, ſont fondés ſur de ſemblables équivoques.

L'on aura ſans doute beaucoup de répugnance à ſe perſuader que les Grecs ayent établi leur Mythologie, c'eſt-à-dire, le fond de leur Religion publique ſur des deſcriptions groteſques de la nature ou du ſol de leur patrie, ſur des alluſions puériles, ſur des équivoques ſouvent ridicules, que leurs Poëtes ſe ſoient occupés ſérieuſement de ces bagatelles; & qu'à l'aide des graces dont ils ont ſçu les revêtir, elles ayent pu paſſer à la poſtérité. Mais il faut ſe placer pour un moment dans les ſiécles où cette eſpéce de phénoméne eſt arrivé, & juger du goût qui pouvoit y régner par celui que l'on a vû dominer long-temps parmi nous. Les énigmes, les logogryphes, les anagrammes, §. 43

les jeux de mots, qui n'amuſent plus aujourd'hui que les beaux eſprits de village, faiſoient les délices de nos peres. On a débité fort ſérieuſement dans les ſiécles paſſés des fables uniquement fondées ſur les équivoques de l'ancien langage, tout comme les fables grecques : telle eſt l'hiſtoire de Melluſine & quelques autres romans. Ce goût décidé pour les alluſions, a bofiſté bien plus long-temps chez les Grecs que chez nous; il régnoit encore dans le plus beau ſiécle d'Athènes : les Poëtes tragiques, Eſchyle, Sophocles, Euripide en ſont pleins, & c'eſt le ſujet le plus ordinaire des plaiſanteries d'Ariſtophane. D'ailleurs, des fables nées chez un peuple encore très-groſſier, ne ſçauroient être des prodiges de fineſſe : plus on y veut trouver d'eſprit, plus on s'éloigne du véritable ſens.

» Il paroît, dit l'Auteur que j'ai déja » cité plus d'une fois, que les anciens peu» ples d'Orient aimoient les jeux de mots; » on reconnoît ce même goût chez nos » Sauvages mordernes : & dans le cours » de mes obſervations, je l'ai ſouvent re» marqué chez les enfans qui ſe plaiſent » à corrompre les mots qu'ils ſçavent fort » bien, à dépraver les terminaiſons, à » rapporter les mots à d'autres à peu près

» ſemblables

» ſemblables à l'oreille, & rient de bon » cœur de leur procédé (*a*) «.

On voit, par l'uſage que les Poëtes ont fait du préjugé qui régnoit pour lors, combien il prête à l'imagination. Entre leurs mains, toute la nature eſt animée; tout vit, tout reſpire, l'homme eſt environné de Divinités ou de Génies occupés de ſes beſoins : la multitude des perſonnages fournit des tableaux variés à l'infini, & des ſcenes toujours nouvelles. Quoique la Religion ait changé nos idées, la poëſie retombe toujours dans les anciennes par une pente preſqu'invincible; à peine peut-elle ſe ſoutenir ſans le ſecours des anciens Dieux. On avoit ſçu intéreſſer la vanité des Grecs, en leur ſuppoſant des ancêtres fabuleux, en faiſant de leur pays le théâtre des plus merveilleuſes aventures; on auroit pu ſéduire à moins. §. 17.

N'oublions pas que nos premiers Ecrivains ont été les Romanciers, comme les Poëtes l'ont été chez les Grecs. Quelle réputation ne ſe ſeroit pas faite celui qui auroit ſçu mettre dans ſes fictions, avec l'harmonie du ſtyle, les agrémens, l'intérêt, le feu, la variété de peintutes dont Homere a embelli ſes poëmes ? On en §. 18.

(*a*) Traité de la formation méchanique des langues, tome I, n. 64, p. 210.

auroit fait un livre classique, comme les Grecs avoient fait de l'Iliade & de l'Odyssée. Voilà ce qui mit en crédit les fables & les rendit si célèbres; outre qu'elles établissoient par les plus beaux vers du monde une opinion déja ancienne & sacrée, elles parurent lorsque les esprits étoient dans les mêmes dispositions qu'au siécle de nos romans, mais elles furent infiniment mieux écrites. Enfin, un autre avantage, c'est que les poësies grecques ont été les premieres; rien n'avoit paru avant elles, les livres des Hébreux n'étoient pas connus: au lieu que la réputation qu'ont acquise à juste titre les Grecs & les Romains, fera toujours un tort infini à celle de nos meilleurs Ecrivains.

§. 19. De cette comparaison même, on peut tirer une objection qu'il est à propos de prévenir. Il ne paroît point, dira-t-on, que la physique ni les équivoques du langage ayent été la source de nos fables; est-il probable qu'elles ayent eu plus de part à celles des Grecs & des Romains?

Il est vrai que nous avons eu, comme les anciens, deux espéces de fables. *Les* premieres sont les contes des fées; ils ont été apportés par les Nations du nord, on en retrouve la théorie dans l'*Edda* des Islandois, ils sont nés de l'ignorance & de

la peur. Ce ſont les rêveries des peuples barbares qui ſe répandirent dans toute l'Europe à la chûte de l'Empire Romain. Ces hommes groſſiers & féroces, Payens la plûpart, croyoient l'univers peuplé de génies aëriens, d'eſprits follets, de lutins malfaiſans, de fées & d'enchanteurs, auxquels ils attribuoient tout ce qui arrive de ſiniſtre dans le monde. Ces contes reſſemblent pour le fond aux fables Grecques ſur les Dieux; mais il n'y régne pas la même vivacité d'imagination, ils ſont auſſi froids que le climat où ils ont pris naiſſance. On y trouve ſeulement une peinture giganteſque de quelques phénoménes de la nature, & le tableau groſſier des mœurs du temps. Dans les romans des ſiécles ſuivans, les enchanteurs continuent de jouer un rôle conſidérable, comme les devins dans Homere & dans les Tragiques.

L'autre eſpéce de fables ſont les romans de chevalerie qui ont imité les fables héroïques; ils ſont poſtérieurs aux contes des fées; on a commencé à les faire, lorſqu'une valeur aventuriere & la galanterie eurent tourné la tête à nos peres. Parmi les Paladins, comme parmi les Héros grecs, les uns ont véritablement exiſté, quoiqu'ils n'ayent peut-être pas fait la moitié des folies qu'on leur attri-

bue ; les autres ſont abſolument fabuleux : mais on voit toujours dans leur hiſtoire, les mœurs, les uſages, les préjugés, les erreurs qui régnoient dans les ſiécles où elle a été compoſée.

Les unes ni les autres ne ſont point ordinairement une alluſion marquée aux termes de notre langue, parce que les noms des perſonnages & les mœurs qui y ſont décrites ſont venus en grande partie des Nations étrangeres ; parce que dans les ſiécles qui les ont vû naître, la barbarie n'avoit pas encore étouffé entiérement les anciennes connoiſſances ; enfin, parce qu'un reſte de Chriſtianiſme qui ſubſiſtoit, malgré l'ignorance des peuples, les rendoit moins aveugles que les anciens Grecs. Il eſt donc naturel que nos fables & les leurs, quoique les mêmes pour le fond, n'ayent pas été écrites du même ſtyle.

§. 20. Il eſt croyable, dira-t-on encore, que le bas peuple de la Gréce avoit oublié la vraie ſignification des noms ſur leſquels on avoit forgé les fables ; mais les Philoſophes n'ont pas pu tomber dans la même erreur. Comment ceux d'entr'eux, qui ont entrepris d'expliquer la mythologie, n'en ont-ils pas d'abord apperçu la ſource ? Ils avoient ſous les yeux les phénoménes de

la nature & le pays dont les fables étoient la deſcription ; ils parloient la langue dont les équivoques avoient, ſelon nous, donné lieu aux fictions poëtiques. Un François peut-il découvrir après deux mille ans ce qui a échappé aux regards des Sçavans de la Gréce, beaucoup plus à portée que nous de demêler la vérité?

Cette difficulté, capable d'éblouir au premier coup d'œil, & que l'on peut faire contre toute eſpéce de découvertes, n'eſt point difficile à réſoudre. 1°. On peut la rétorquer contre les Mythologues hiſtoriens; ils voyent de l'hiſtoire & des événemens réels, où les anciens n'ont vû que des menſonges ou des allégories. 2°. Parmi les Philoſophes, les uns ont regardé les fables comme de pures rêveries des Poëtes, les autres comme des emblêmes ingénieux ; cela eſt évident par le texte de Platon, cité plus haut. Les premiers ne ſe ſont pas donné la peine d'en rechercher le ſens ni l'origine ; on ne s'aviſe point d'expliquer les contes d'un homme qui ment de deſſein prémédité. Les ſeconds les crurent plus ſérieuſes & plus importantes qu'elles ne ſont : ils ſe flatterent d'y découvrir les myſteres les plus profonds de la phyſique & de la morale, idée ſéduiſante qui donnoit à la philoſophie un air d'anti-

quité reſpectable : voilà le piége auquel Zénon & ſes ſectateurs ont été pris. 3°. Platon & les autres, contens de ſçavoir le langage d'Athènes, n'ont point ſongé à rechercher les termes uſités dans les autres contrées de la Gréce ou parmi le peuple des campagnes. Y a-t-il beaucoup de Sçavans parmi nous qui ſçachent la ſignification des noms de famille ? C'étoit autrefois du françois, aujourd'hui ce ſont des termes ſurannés. Si Héſychius & d'autres ne s'étoient donné la peine de raſſembler les termes du grec barbare, ſans la comparaiſon que nous en pouvons faire avec les autres langues, ſecours qui manquoit aux anciens, il nous ſeroit encore plus impoſſible qu'à eux d'expliquer les noms des Dieux.

Les Mythologues modernes, avec toutes les lumieres & l'érudition poſſible, ont donné dans le même écueil ; ils ont conçu des fables une idée trop avantageuſe. Imagine-t-on d'abord que les Poëtes ayent décrit en ſtyle ſi pompeux, des faits ou des phénoménes ſi peu intéreſſans ? D'ailleurs, pour en trouver le ſens, il faut deſcendre à des minuties de grammaire, & les Sçavans réſervent leurs veilles pour un travail moins ingrat. Si l'on a eu par haſard des idées plus vraies que les leurs,

c'eſt que l'on a auſſi des vûes plus bornées ; ici le ſuccès eſt une mortification de plus pour l'amour propre.

CHAPITRE XII.

Troiſiéme conſéquence ; les dogmes ridicules, les pratiques ſuperſtitieuſes, le cérémonial minutieux du Paganiſme ſont nés de la même ſource que les fables.

§. 1. POUR nous donner une hiſtoire complette de l'Idolâtrie, les Mythologues ont eu ſoin de rapporter en détail toutes les ſuperſtitions & les erreurs dont elle étoit accompagnée, & de décrire le cérémonial que l'on y obſervoit. Cette attention étoit néceſſaire. Mais on peut leur faire à cette occaſion le même reproche que nous leur avons déja fait au ſujet du culte des animaux pratiqué en Egypte ; ils n'en ont point fait ſentir la liaiſon avec le principe général du Polythéiſme : ils ne nous ont pas montré comment une premiere erreur a été le germe de toutes les autres.

§. 2. On peut regarder comme une maladie épidémique des Payens, la divination ou l'envie de connoître l'avenir, & la perſuaſion qu'on pouvoit l'obtenir des Dieux, qu'ils le dévoiloient à leurs adorateurs par

les oracles, par le cours des aſtres, par les entrailles des victimes, par le vol des oiſeaux, par les ſonges, par les prodiges. Tous ceux qui ont parlé de ces pratiques, n'ont pas eu de peine d'en montrer le ridicule; il ne leur eut pas été moins facile de nous en développer l'origine, s'ils avoient mieux arrangé leur ſyſtême.

§. 3. Dans la ſuppoſition que les principaux Dieux du Paganiſme ayent été des hommes, comment les peuples ont-ils pu ſe perſuader que ces êtres autrefois ſemblables à eux avoient acquis tout-à-coup la connoiſſance de l'avenir? l'expérience nous convainc aſſez qu'elle n'eſt point l'apanage de l'humanité. La mort, en dégageant notre ame des liens du corps, ne lui donne point un privilége qui ne peut convenir qu'à une nature ſupérieure à la nôtre: mille autels érigés aux morts ne ſçauroient les rendre plus habiles.

Nous voyons, il eſt vrai, dès les premiers temps de l'idolâtrie, la coutume introduite d'évoquer les ames des morts pour apprendre d'elles l'avenir. Cette pernicieuſe pratique eſt défendue aux Iſraëlites dans les livres de Moyſe (*a*). Mais il eſt probable que cette opinion n'eſt venue qu'à la ſuite d'une autre plus ancienne,

(*a*) *Deut.* 18, 11.

dont elle étoit comme une conſéquence.

Les Payens, en admettant pluſieurs ordres de Génies, ont toujours été perſuadés que ces Dieux étoient par leur nature auſſi ſupérieurs aux hommes en connoiſſance qu'en pouvoir, que rien ne leur étoit caché, qu'ils voyoient ſans nuage la chaîne des deſtinées. Dès qu'on les croyoit portés à nous faire du bien, il étoit naturel de conclure qu'ils vouloient nous révéler ce que nous avons envie ou intérêt de ſçavoir; qu'il n'étoit queſtion que de faire attention aux ſignes dont ils ſe ſervoient pour nous inſtruire. C'étoit le raiſonnement des Stoïciens (*a*). §. 4.

Par une nouvelle gradation, l'on a imaginé que les ames des morts ſe trouvant dégagées de la matiere, comme les Génies, pouvoient participer à leurs connoiſſances, ou qu'étant admiſes à la ſociété des Dieux ils leur communiquoient leurs lumieres. L'habitude d'interroger les Dieux a donc fait employer à peu près les mêmes pratiques pour conſulter les ames ou les ombres des morts. Il y a un enchaînement entre les erreurs auſſi-bien qu'entre les vérités; un ſyſtême ne peut nous ſatisfaire qu'autant qu'il remonte au principe des unes & des autres.

(*a*) Cic. de la Divin. l. 2, n. 101.

§. 5. Selon le récit des Poëtes, on a toujours mis une différence infinie entre les morts que l'on évoquoit, & les Dieux que l'on conſultoit. Quand Ulyſſe dans l'Odyſſée évoque l'ombre de Tiréſias (*a*), quand Enée converſe dans les enfers avec ſon pere Anchiſe (*b*), ils ne leur parlent pas comme à des Divinités : ils ſuppoſent même que ces morts ignorent ce qui ſe paſſe ſur la terre. Tandis que les ombres ſont errantes dans l'Elyſée, & ſont avides du ſang des victimes, les Dieux habitent l'Olympe où ils s'enivrent de nectar; jamais ces deux eſpéces d'êtres n'ont été confondus.

Dans les ſiécles poſtérieurs, lorſque les Philoſophes Platoniciens eurent mis à la mode la Théurgie ou le prétendu commerce avec les Dieux, la diſtinction fut encore plus marquée entre ceux-ci & les ames des morts. Ces Philoſophes avoient ſubtiliſé tant qu'ils avoient pu les idées du Paganiſme, mais ils n'en avoient pas renverſé le ſyſtême; la différence entre les Dieux immortels & les ames ſorties de ce monde, eſt auſſi ancienne que l'idolâtrie.

§. 6. Il paroît certain que ſi les Dieux de la

(*a*) Odyſſ. l. 11, ℣. 50.
(*b*) Enéide, l. 6, ℣. 695.

Gréce avoient été des hommes, les oracles n'y auroient pas été ſi communs, il n'y auroit pas eu tant de cavernes d'où il ſortoit une exhalaiſon prophétique. A quel propos ſe ſeroit-on aviſé de loger les ames des morts dans les cavernes? les tombeaux ſans doute auroient été le ſeul ſanctuaire des Oracles. Mais dès qu'une fois l'imagination abuſée eut peuplé de Génies tous les coins de l'univers, il étoit naturel d'en ſuppoſer dans tous les antres, dont l'aſpect inſpiroit une ſecrette horreur. Le ſon de la voix redoublé par les échos des rochers ſouterrains, un léger nuage ſouvent ſuſpendu à l'entrée pendant les grandes chaleurs, le friſſon dont on eſt ſaiſi en y entrant, le bruit ſourd qui ſe fait entendre au fond, pour peu que l'on y faſſe de mouvement, la vapeur humide & puante que l'on y reſpire & qui peut quelquefois cauſer des vertiges, tout cela paroiſſoit merveilleux & ſurnaturel aux Grecs imbécilles, comme il le paroît encore aujourd'hui au peuple & aux enfans (*a*). Il y a ſans doute un Génie qui habite cette grotte profonde: telle eſt la premiere concluſion que tire un eſprit foible & peureux. Ce Génie, qui ſe tient là oiſif, pourroit nous

(*a*) Voyez dans Pompon. Mela, *l.* 1, *c.* 13, la deſcription qu'il fait d'une fameuſe caverne de Cilicie.

inſtruire ſur nos affaires, ſi nous venions ſe conſulter ; nouvelle conſéquence qui ſuit de la premiere. S'il ſe trouve là un fourbe aſſez habile pour profiter de l'occaſion, voilà un Oracle établi (*a*).

Telle eſt vraiſemblablement l'origine de celui de Delphes, le plus fameux de tous. Sans nous arrêter à ce que les anciens en ont raconté, il ne ſeroit pas étonnant qu'une caverne eût exhalé, ſur-tout pendant les chaleurs, une vapeur capable de faire impreſſion ſur ceux qui la reſpiroient. Les premiers qui oſerent en approcher furent ſans doute effrayés de l'aſpect affreux qu'elle préſentoit & en parurent troublés ; c'en fut aſſez pour perſuader qu'il en ſortoit une vapeur divine.

Après toutes les précautions que l'on prenoit & toutes les cérémonies que l'on faiſoit obſerver à la Pythie, avant que de l'aſſeoir ſur le trépied ſacré, il y auroit eu bien du malheur ſi la tête ne lui avoit tourné, & ſi elle n'avoit pas prononcé quelques paroles extravagantes. Il eſt probable que les femmes à vapeurs furent préférées pour cet important miniſtere : le laurier qu'on leur faiſoit mâcher étoit un ſecret admirable pour provoquer l'enthouſiaſme. Il n'eſt

(*a*) On ne prétend point adopter par-là le ſyſtême de M. de Fontenelle.

pas plus ſurprenant de voir les Grecs d'alors prendre cette maladie pour une fureur divine, qu'il l'eſt aujourd'hui de voir le peuple mal inſtruit la regarder comme un effet de la poſſeſſion du Démon. Les ignorans ſe reſſemblent par-tout.

Mais nous verrons ſur le ℣. 497 de la Théogonie, que les noms *Pytho* & *Delphus* que portoit la ville de Delphes, auſſi-bien que ſa ſituation ſinguliere ne contribuerent pas peu à la faire regarder comme un lieu ſacré, & à multiplier les fables.

Ce même Poëme nous apprendra que §. 21
les aſtres avoient été déifiés, c'eſt-à-dire, que l'on étoit perſuadé qu'un Génie les animoit pour leur faire obſerver une marche ſi réguliere. On s'apperçut d'aſſez bonne heure que les diverſes apparences de leur lumiere indiquoient ſouvent des changemens prochains dans la température de l'air: Virgile décrit avec ſon élégance ordinaire, les divers pronoſtics que l'on peut tirer du ſoleil & de la lune pour diriger les travaux champêtres (*a*). Selon lui, lorſque ces aſtres rendent une lumiere pâle, c'eſt un ſigne certain de pluie, s'ils paroiſſent rouges, on eſt menacé du vent, s'ils ſont clairs & brillans, le beau temps eſt aſſuré. Voilà donc des êtres doués d'intel-

(*a*) Georgie, l. 1, ℣. 351.

ligence & de l'eſprit prophétique. De-là l'opinion de l'influence des aſtres, la folie des horoſcopes & de l'aſtrologie.

Le nom des Conſtellations entra pour beaucoup dans la vertu particuliere qui leur fut attribuée. Les Hyades, par exemple, Ὑάδες, étoient ainſi nommées, parce qu'elles repréſentent un V ou Y ſur la tête du taureau : les Latins qui s'imaginerent que ce nom venoit de ὗς, ὑός, pourceau, les nommerent *Suculæ ;* & comme il paroiſſoit encore dérivé de ὕω, *Pluo*, les Hyades furent regardées comme une Conſtellation pluvieuſe, quoiqu'il ne pleuve pas davantage ſous ce ſigne que ſous un autre. Les Pleïades indiquoient le temps de la navigation, parce qu'on rapportoit leur nom à πλέω, *Navigo*. De même les Aſtrologues ont débité dans la ſuite que les enfans qui naiſſoient ſous le ſigne du taureau devoient être forts! méchans & cruels ſous celui du lion; juſtes ſous celui de la balance, &c. c'étoit une ſottiſe renouvellée des Grecs.

§. 8. D'où leur avoit pû venir l'opinion bizarre que les oiſeaux connoiſſoient l'avenir & avoient le don de le prédire? il eſt vraiſemblable qu'une obſervation fort ſimple y avoit donné lieu. On avoit remarqué que les oiſeaux par leur chant ou par leurs di-

vers mouvemens, annonçoient ſouvent les changemens de l'air, le beau temps ou la pluie. Virgile fait encore cette obſervation (*a*). Lorſque la tempête approche, les Plongeons quittent la pleine mer, s'approchent du rivage & jettent des cris aigus : les Poules d'eau s'égayent ſur le ſable ; le Héron ſort des marais & vole au plus haut des airs. Quand l'orage eſt amené par la biſe, les Grues ſe retirent dans les plus profondes vallées, l'Hirondelle vole à fleur d'eau ſur les lacs & les rivieres, les Corbeaux ſe raſſemblent & s'élevent dans les nues, les oiſeaux aquatiques ſe plongent la tête dans l'eau & la répandent ſur leurs plumes, la Corneille croaſſe & ſe promene ſeule ſur le ſable. Au contraire, lorſque le temps eſt prêt à devenir ſerein, les Alcyons n'étendent plus leurs aîles au ſoleil ſur le rivage, la Choüette ſe fait entendre au coucher du ſoleil, l'Aigle marine s'éleve dans les airs & donne la chaſſe à l'Aigrette, les Corbeaux répétent leurs croaſſemens & paroiſſent plus gais que de coutume. Le Poëte ajoute fort judicieuſement que ces animaux n'ont pas pour cela l'eſprit de divination, que la diverſe température de l'air agit puiſſamment ſur eux & les affecte différemment. Mais le peuple ne portoit

(*a*) Georg. l. 1, ℣. 361.

pas ſes vûes ſi loin : il imagina que, puiſque les oiſeaux pouvoient prédire le beau temps & la pluie, le calme & les orages, ils pouvoient annoncer de même les divers événemens de la vie, que les Dieux leur avoient donné ce talent pour l'utilité des hommes. Malgré toutes les railleries que purent faire les Philoſophes ſur l'uſage ridicule de les conſulter, la gravité romaine ne s'en départit jamais; & Cicéron qui n'y ajoutoit aucune foi, ne laiſſe pas de l'approuver (*a*).

§. 9. Dès que l'on avoit diviniſé tous les êtres phyſiques ou moraux dont le pouvoir paroiſſoit ſupérieur aux forces humaines, nous ne devons pas être ſurpris que l'on eût fait un Dieu du ſommeil. L'état où il nous réduit pendant pluſieurs heures conſécutives, les ſonges qui nous ſurviennent alors, cette eſpéce d'extaſe où il ſemble que l'ame ſeule agiſſe, ſans aucune dépendance du corps, paroiſſoient aux Grecs des phénomènes incompréhenſibles, qui ne pouvoient arriver ſans l'intervention d'une Divinité. Selon leurs idées, les rêves étoient une converſation avec les Dieux, un moyen dont ils ſe ſervoient ſouvent pour nous donner des lumieres extraordinaires. Telle eſt l'idée que s'en formoit

(*a*) De la Divination, liv. 1, n. 75.

Quintus

Quintus, dans le premier livre de la Divination. Cicéron lui démontre la fauſſeté de ce préjugé, par les bizarreries, les ridicules, les abſurdités de la plûpart des ſonges, mais Cicéron raiſonnoit en Philoſophe & les anciens Grecs n'en ſçavoient pas tant. Leurs erreurs, toutes folles qu'elles ſont, régnent encore parmi les eſprits foibles & peu capables de réflexion; c'eſt un monument toujours préſent de la ſource où les Grecs avoient puiſé les dogmes & les pratiques de leur Religion.

L'on conçoit encore plus aiſément §. 104
qu'ils devoient attribuer au pouvoir ſupérieur d'une Divinité tout ce qu'ils appelloient prodiges. Plus les peuples ſont ignorans, plus ils en apperçoivent & plus ils en ſont frappés: tout eſt pour eux merveille, ſigne, pronoſtic, annonce de quelqu'événement extraordinaire. Les Dieux ſans doute ne font rien en vain; il faut s'évertuer pour découvrir leurs deſſeins; ainſi la ſuperſtition ſe nourrit par les monſtres mêmes *qu'elle s'eſt formés*.

Mais, en parcourant l'un après l'autre tous les genres de Divinations, quelle relation y trouvera-t-on avec la folie d'adorer des hommes? aucune. En ſuppoſant au contraire des Génies d'une nature ſupérieure à la nôtre répandus par-tout, qui ſe

mêlent de tout, qui décident de tous les événemens, le chaos des ſuperſtitions Payennes ſe développe; on voit du même coup d'œil le principe & l'enchaînement de tous les égaremens de l'eſprit humain.

§. 11. On objectera peut-être qu'il eſt inutile de chercher de la ſuite & de la liaiſon dans les idées des Payens, que leur Religion n'eſt point un ſyſtême formé par réflexions & par principes, que c'eſt un aſſemblage bizarre de ſuppoſitions qui ſe détruiſent. Si cela eſt, les Sçavans ont tous eu tort d'en rechercher l'origine: l'opinion des Mythologues hiſtoriens eſt auſſi mal fondée que celle des allégoriſtes. On ne penſe point à expliquer les rêves d'un homme en délire, ni a donner la raiſon des diſcours d'un inſenſé. Le Paganiſme eſt un tiſſu d'erreurs, mais elles ont une cauſe: ce ſont des hommes ignorans & groſſiers, mais néanmoins raiſonnables, qui en ſont les auteurs. Il eſt donc à propos de les ſuivre dans la route qu'ils ont tenue pour s'égarer, de démêler les fauſſes lueurs qui leur ont fait illuſion: & il paroît que dans le ſyſtême du ſens hiſtorique des fables, il eſt impoſſible d'y réuſſir.

§. 12. Le cérémonial du Paganiſme a été puiſé dans la même ſource que les fables mêmes; les équivoques du langage, des allu-

ſions ſouvent forcées & ridicules ont donné lieu à la plûpart de ces inſtitutions religieuſes qui ne ſont devenues reſpectables que quand on a eu perdu de vûe leur véritable origine. C'eſt au vieux langage de la Gréce & à des rapports de convenance que les Dieux ſont redevables de leur pouvoir, de leurs fonctions, de leurs talens, auſſi-bien que de leur ſexe & de leur famille. On a réglé ſur le même fondement la maniere dont ils devoient être honorés, les lieux qu'il falloit leur conſacrer, les victimes qu'il convenoit de leur offrir, les animaux & les productions ſur leſquels ils avoient un droit particulier. Il eſt bon d'en apporter quelques exemples.

C'eſt le nom des Dieux qui a décidé de §. 118
leurs emplois. *Hermés* en grec ſignifie une pierre, un tas de pierres, une borne placée ſur le chemin; il déſigne le gain, le profit, le commerce, la converſation: conſéquemment Mercure a été le Dieu des voyageurs, des meſſagers, des orateurs, des ambaſſadeurs, des négocians, des voleurs; il a préſidé à tous les négoces bons ou mauvais. Comme le nom de Diane ſignifie chaſſeuſe & accoucheuſe, on a donné à cette prétendue Vierge, le ſoin de préſider à la chaſſe & aux accouchemens.

Janus, chez les Romains, étoit le ſoleil;

Horace, *Sat.* 6, *l.* 2, ℣. 20, l'appelle *Matutinus Pater*. On le peignoit avec deux ou avec quatre viſages, pour exprimer qu'il éclaire de toutes parts, ou qu'il voit tout, ſelon l'expreſſion d'Homère; mais, en rapportant ſon nom à *Janua*, on le prit pour le Dieu des portes, & on lui mit une clef à la main.

§. 14. L'alluſion des noms a fait juger de la maniere dont les temples des Dieux devoient être placés. Jupiter étoit honoré ſur les plus hautes montagnes, parce qu'il eſt le plus élevé parmi les Dieux; de-là les titres de Jupiter Olympien, Idéen, Cénéen, Capitolin, Caſius, &c. Mont-jou, Mont-joui, Mont-jeu, eſt un nom commun à pluſieurs montagnes des Gaules; il ſignifie haute montagne: comme on l'a traduit en latin par *Mons Jovis*, on n'a pas manqué de croire dans la ſuite qu'il y avoit eu des temples ou des autels de Jupiter ſur toutes ces montagnes. Neptune avoit les ſiens ſur pluſieurs promontoires, parce que ſon nom ſignifie *ce qui domine ſur la mer*, ou dans les lieux ſous leſquels il y avoit des eaux ſouterraines. Voyez Pauſan, *l.* 8, *c.* 10. Il en eſt de même d'Hermès ou de Mercure, parce que ce nom déſigne un monceau, un tertre, une colline. Vulcain étoit honoré dans les lieux où il y

avoit des Volcans. Le golphe appellé *Saronicus ſinus*, à l'orient du Péloponnèſe, étoit nommé anciennement Φολϐη, Φολϐαιν; c'eſt le même nom que Βολϐη, ou Βοιϐεὶς, lac de Theſſalie: l'un & l'autre ſignifient un lac, un lieu plein d'eau. Comme on crut que le premier faiſoit alluſion à Φοίϐη, Diane, il fallut lui bâtir un temple ſur le bord de ce golphe.

Selon la même méthode, les villes grecques eurent ſoin de choiſir des Divinités tutélaires dont le nom avoit quelque rapport au leur. Les Athéniens honoroient ſinguliérement Athène ou Minerve, ceux d'Olympie, Jupiter Olympien; ceux d'Argos, Junon; à cauſe de ſon ſurnom Ἄργας ou Ἀργεὶη: l'iſle de Cypre étoit conſacrée à Vénus, nommée en grec Κυπρὶς. Ces alluſions donnerent occaſion d'imaginer dans la ſuite que ces Divinités étoient nées dans le lieu où on les adoroit. §. 1[illegible]

La plûpart des animaux conſacrés aux Dieux avoient quelque rapport à leurs noms, à leurs fonctions, à leur caractère. L'aigle étoit l'oiſeau de Jupiter, parce que c'eſt celui qui s'éleve le plus haut par ſon vol; le paon appartenoit à Junon, il eſt le ſymbole de l'orgueil: le cheval à Mars, parce qu'il ſert à la guerre; mais on l'attribuoit auſſi à Neptune par une confuſion §. 1[illegible]

groſſiere de *Hippos*, cheval; avec *Hippos*, eau, fontaine, riviere. On donnoit le lion à Vulcain, parce que c'eſt un animal des pays méridionnaux, & par une alluſion abuſive de Λεαίνα, une lionne; avec χλιαίνω, échauffer. Le ſerpent & le coq étoient à Eſculape Dieu de la médecine, parce que le premier eſt le ſymbole de la ſanté, & que le nom du ſecond Ἀλεκτωὼρ peut ſignifier l'animal qui fait quitter le lit. Les pigeons & les moineaux étoient les oiſeaux de Vénus, à cauſe de leur lubricité.

On immoloit des victimes blanches aux Dieux céleſtes, parce que le blanc eſt une couleur lumineuſe, & des victimes noires aux Dieux infernaux, parce que le noir repréſente les ténébres de l'enfer. On ſacrifioit des chiens à Hécaté, qui eſt la lune, parce que cet animal, en aboyant, chaſſe, diſoit-on, les ſpectres envoyés par Hécaté, c'eſt-à-dire, parce que les chiens aboyent pendant la nuit & ſouvent au clair de la lune. Pour détourner les influences de la canicule, les Romains lui immoloient des chiens roux, près de la porte *Catularia*. A Cybéle qui eſt la terre, & à Cérès, on offroit des pourceaux, parce qu'ils fouiſſent la terre & endommagent les moiſſons. C'étoit la victime la plus commune dans les ſacrifices, parce que c'eſt l'animal

dont la chair a le moins beſoin d'apprêt pour être mangée, & qui eſt la plus délicate au goût des peuples de la campagne. Les feſtins des amans de Pénélope dans l'Odyſſée, conſiſtoient principalement en viandes de porc, & ce met fait encore aujourd'hui la baſe du régal dans les fêtes & les nôces du village. Aux Dieux Larès, on ſacrifioit preſque tous les animaux domeſtiques & les hirondelles, parce qu'elles nichent dans les cheminées; à Bacchus, les chevres & les boucs, parce qu'ils broutent la vigne. Ainſi des autres.

§ 17. Rien n'eſt plus connu que la vertu ſinguliere que les anciens ont attribuée à l'eau de quelques fontaines; l'équivoque d'un terme a ſouvent contribué à faire naître ce préjugé. Les eaux de la fontaine Salmacis, dans la ville d'Halicarnaſſe, étoient troubles & bourbeuſes, (*Obſcænæ*). En prenant cette épithete dans un ſens odieux, on imagina qu'elles avoient la propriété de rendre efféminés ceux qui s'y baignoient: Ovide a fondé ſur cette opinion une de ſes métamorphoſes (*a*), & Strabon recherche vainement d'où cette erreur a pu naître (*b*). Le nom de la fontaine *Juturnæ* en Italie, dérivé mal-à-propos de *Juvo*, fit

(*a*) L. 4, fab. 11.
(*b*) Géogr. l. 14.

croire que ſon eau étoit ſalutaire pour les malades, & ils en alloient puiſer dans cette confiance. On ne manqua pas d'en faire une Nymphe, ſœur de *Turnus*, à cauſe de la reſſemblance du nom (*a*). Pline raconte que les brebis qui buvoient dans la riviere Mélas en Béotie, devenoient noires; que celles qui buvoient dans le Xanthus près de Troyes, devenoient rouſſes; il penſe que ces deux rivieres avoient tiré leur nom de cette propriété. Tout au contraire, c'eſt l'alluſion de Μέλας noir, & Ξανθός roux, qui avoit donné lieu à cette fable (*b*). Il y en a bien d'autres de cette eſpéce dans Pline.

Bayle a obſervé que la ſuperſtition des Romains étoit exceſſive à l'égard des noms. » A Rome, quand on enlevoit des » ſoldats, on prenoit garde que le premier » qui s'enrôloit, eût un nom de bon au- » gure. Dans les ſacrifices ſolemnels, ceux » qui conduiſoient la victime, devoient » avoir un de ces noms-là. Quand on pro- » cédoit à l'adjudication des fermes publi- » ques, on commençoit par le lac *Lucri- » nus*, & tout cela *boni ominis ergo*, afin » de porter bonheur. Cette ſuperſtition » étoit ſi grande, qu'au rapport de Feſtus,

(*a*) Servius, in-12, Eneid. Varron, l. 4, n. 6.
(*b*) Hiſt. natur. l. 2, c. 103.

» les

» les dames Romaines offroient des ſacrifi-
» ces à la Déeſſe Egérie pendant leur groſ-
» ſeſſe, parce que ce nom d'*Egerie* avoit
» dans leur langue une grande relation
» aux accouchemens « (*a*).

L'auteur du *Traité de la formation mé-* §. 18.
chanique des Langues, dont nous emprun-
tons volontiers les remarques, eſt perſua-
dé de même, que la prononciation vi-
cieuſe d'un nom ſuffit pour introduire de
fauſſes opinions. La *Tour Saint-Vrain*,
près de Grenoble, eſt appellée abuſive-
ment par le peuple, *Tour ſans Venin*, de-là
on a conclu que les animaux venimeux
mouroient dès qu'ils en approchoient; ce
qui eſt démenti par l'expérience. Rien de
moins rare, continue le même auteur, que
de voir le nom ou la ſignification d'un
mot, donner naiſſance à une hiſtoire qui
reſte répandue dans le vulgaire long-temps
après que la ſignification du mot eſt per-
due pour lui. L'opinion populaire que le
jugement dernier & univerſel ſe tiendra
en Paleſtine dans la vallée de Joſaphat, ne
vient que de ce que le nom *Joſaphat* ſigni-
fie jugement de Dieu (*b*).

Donnons-en un nouvel exemple tiré
des anciens. Les Indiens avoient autrefois

(*a*) Penſées ſur la Comete. §. 31.
(*b*) Tome 1, n. 188, pag. 141 & 267, pag. 458.

deux langues, c'eſt-à-dire, deux langages différens. En prenant de travers le terme de *langue*, un Ecrivain ancien a dit que les peuples de l'iſle Tapobrane, aujourd'hui Ceylan, avoient la langue fendue en deux & double juſqu'à la racine, que par ce moyen ils pouvoient entretenir deux perſonnes à-la-fois en deux langages différens, &c. (*a*) Equivoques des termes, fauſſes alluſions, prononciation vicieuſe des noms; telle eſt la ſource la plus abondante des fables anciennes & modernes.

Il n'eſt donc pas néceſſaire de chercher de grands myſteres dans les erreurs & les cérémonies du Paganiſme; ce ne ſont point des Philoſophes qui en ſont les auteurs, mais des hommes ſimples, des peuples groſſiers; la clef la plus néceſſaire pour en pénétrer le ſens, eſt de faire attention aux idées communes & aux uſages des peuples de la campagne : ils ſe reſſemblent dans tous les ſiécles. Dans le ſein même du Chriſtianiſme, ſi l'on n'avoit ſoin de les tenir en garde contre les ſuperſtitions anciennes, ils ne ſeroient encore que trop enclins à y tomber; les équivoques du langage ſeroient un piége auſſi dangereux pour eux, qu'elles l'ont été pour les Grecs & les Romains.

(*a*) *Diodore de Sicile, l. 2, n. 31, tome 1, pag. 316.*

Les myſteres inſtitués en l'honneur de plusieurs Divinités, rappelloient encore aux Payens les anciennes idées qui avoient été le principe de leur Religion. Ceux de Cérès à Eleuſis n'étoient d'abord qu'une repréſentation des uſages & des travaux de la vie champêtre, du bonheur & de la paix dont on jouit dans cet état, par conſéquent une leçon utile pour les mœurs, quoiqu'on y ait mêlé des abominations dans la ſuite (*a*). Ceux de Bacchus étoient dans leur origine, le tableau de la culture des vignes & des attentions néceſſaires pour faire le vin : mais un excès de gaieté y ayant introduit la peinture des effets de cette boiſſon dangereuſe, toute la cérémonie devint une école de libertinage (*b*). Ceux des Dieux Cabires dans l'iſle de Samothrace, n'avoient pas un objet moins ſimple ni moins innocent, ſelon le témoignage de Cicéron. » Lorſqu'on vient à les » expliquer, dit Velleïus, & à rendre raiſon de leur inſtitution, l'on y trouve » plus de lumiere ſur la phyſique que ſur la » nature des Dieux « (*c*). Ainſi tout concourt à nous ramener au ſpectacle de l'univers, comme à la ſeule cauſe qui ait donné §. 79.

(*a*) S. Clément d'Alex. Exhort. aux Gentils, pag. 17.
(*b*) Hérodote, liv. 2, n. 68.
(*c*) De la Nat. des Dieux, l. 1, n. 119.

naiſſance aux Dieux du Paganiſme.

§. 20. L'on a dit ci-devant (*a*) que la Mythologie Egyptienne étoit fondée comme celle des Grecs, ſur des alluſions & des équivoques de langage, que c'étoit la ſeule raiſon qu'ils avoient eue de choiſir certains animaux pour repréſenter telle ou telle Divinité; c'eſt ici le lieu d'en donner la preuve; mais il y a ſur cela quelques obſervations à faire.

1°. Il eſt fort incertain ſi les Dieux étoient abſolument les mêmes en Egypte & dans la Gréce, ſi Oſiris eſt Bacchus, Anubis Mercure, Bubaſtis Diane, &c. Ce ſont à la vérité des perſonnages qui ont quelque reſſemblance; mais quand il a été queſtion de prononcer ſur leur identité, les auteurs ne ſe ſont point accordés. Les uns prétendent qu'Oſiris eſt le Soleil, d'autres le Nil, d'autres Bacchus: tantôt on nous dit qu'Iſis eſt la Terre, tantôt que c'eſt la Lune, Junon, Io, Cerès; quelques-uns la prennent pour Téthys: Anubis eſt quelquefois Mercure, d'autres fois Eſculape. Diodore de Sicile a remarqué cette confuſion (*b*): ce qui prouve que les Grecs ont connu très-ſuperficiellement les Dieux d'Egypte, qu'il y a peu de fonds à faire ſur

(*a*) De la Nat. des Dieux, chap. 8, §. 9.
(*b*) Hiſt. Univ. tom. 1, pag. 50.

leur récit. Il paroît que les Egyptiens eux-mêmes n'ont pas toujours attaché la même idée au même nom, que de-là eſt venue en grande partie l'obſcurité de leur mythologie.

2°. Nous ne ſommes pas mieux inſtruits du ſens qu'ils attachoient aux divers ſymboles uſités parmi eux. Il n'eſt pas certain qu'un bœuf ait toujours déſigné Oſiris; un chien Anubis, un enfant Horus, &c. ni que le même ſymbole ait eu le même ſens par-tout.

3°. Nous connoiſſons encore moins l'ancienne langue des Egyptiens que leur Religion, & les Grecs ne l'entendoient pas mieux que nous. Il eſt donc fort difficile de ſçavoir ce que ſignifioient les noms qu'ils donnoient à leurs Dieux; juſqu'à préſent on n'en a parlé que par conjecture, & l'on doit ſe défier beaucoup de ce qu'en ont dit les anciens & les modernes.

Au milieu de ces épaiſſes ténèbres, il paroît cependant inconteſtable qu'Oſiris étoit la principale Divinité des Egyptiens; auſſi ce nom peut ſignifier en général maître ou ſeigneur. *Sir*, en hébreu, commander, avoir l'autorité: Ἄναξ en grec, haut ou élevé, ſelon Suidas: *Œſar*, en Etruſque, étoit le nom de Dieu, à ce que dit Suétone. Il peut encore exprimer le Soleil,

comme Σείριος chez les Grecs : enfin *Siris* étoit le nom du Nil chez les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline, comme *Sihor* en hébreu, & il y a une riviere *Siris* en Italie près de Tarente. Pausanias nous fait observer que les fêtes d'Osiris avoient un rapport marqué avec le Nil (*a*). Ces diverses significations, que Plutarque a rapportées, ont occasionné les fables que l'on a débitées sur Osiris, & la confusion de ce personnage avec plusieurs Divinités grecques.

§. 21. Porphire, cité par M. l'Abbé Banier (*b*), rapporte une priere des Prêtres Egyptiens, où le Soleil est appellé *la premiere Divinité*. Selon Diodore (*c*), Osiris & Isis; le Soleil & la Lune ont été les premiers Dieux des Egyptiens : Hérodote semble insinuer que c'étoit Vulcain (*d*). C'est que l'on a quelquefois confondu Vulcain, Dieu du feu & de la chaleur, avec le Soleil, Dieu de la lumiere; voilà pourquoi les Egyptiens supposoient le Soleil fils de Vulcain.

Au contraire, Osiris pris pour le Nil étoit selon eux le pere des fleuves, le seigneur des eaux; & comme Dionysius ou Bacchus chez les Grecs étoit *le maître de*

(*a*) Liv 10, c. 32.
(*b*) Hist. Univ. tom. 2, l. 4, c. 1, pag. 413.
(*c*) Tom. 1, l. 1, pag. 23.
(*d*) Liv. 3, n. 112.

toute nature humide, ſelon l'expreſſion de Pindare, il n'en fallut pas davántage pour faire dire à quelques-uns qu'Oſiris étoit Bacchus, comme Hérodote le rapporte. C'eſt ainſi que ſur la plus légere reſſemblance les Egyptiens & les Grecs ont confondu leurs Dieux, ſans y regarder de plus près.

Mais de quelque maniere que l'on enviſage Oſiris, le bœuf a pû en être le ſymbole par une pure équivoque. §. 22.

1°. *Sar*, *Sir*, qui ſignifie en hébreu maître ou ſeigneur, déſigne auſſi un bœuf ou un taureau: de même en grec Ταῦρος déſigne une montagne, un bœuf & un homme puiſſant: Ταῦροι, *magni* ou *magnates*. Il eſt donc à préſumer qu'en Egyptien Oſiris a eu le même ſens & qu'il a fait la même équivoque, qu'il a ſignifié tout-à-la-fois le plus grand des Dieux & le plus gros des animaux.

2°. Le même terme qui exprime un rayon dans les langues orientales, exprime auſſi la corne des animaux; de-là les rayons dont la face de Moyſe étoit environnée, ont été appellés des cornes. Par la même confuſion l'on a pu déſigner en Egyptien les rayons du ſoleil par les cornes d'un bœuf. Telle eſt l'origine de la coutume

des Grecs d'immoler au Soleil un taureau avec les cornes dorées.

3°. Oſiris pris pour le Nil ou pour le Dieu des fleuves, a pu être repréſenté de même. Dans la plûpart des langues le même mot ſignifie un bœuf & un fleuve ou un canal. Ταυρος en grec, ſelon Suidas, eſt le canal de l'uretre, & c'eſt le nom d'une riviere dans Sophocles. Ταυρίος eſt l'ancien nom du fleuve Hilycus, au rapport de Pauſanias (*a*). Les diverſes branches d'une riviere ou ſes embouchures ſont appellées des cornes Κέρατα. Auſſi les Egyptiens, ſelon Diodore (*b*), parloient d'une métamorphoſe du Nil changé en Taureau; les Grecs racontoient la même choſe du fleuve Achéloüs. De-là l'hiſtoire de la corne qui lui fut arrachée par Hercule, la coutume de ſacrifier des Taureaux aux fleuves, les noms de *Taureus* & *Tauriceps* donnés à Neptune. Euripide dans Iphigénie, dit que Neſtor portoit pour enſeigne ſur ſes vaiſſeaux, la figure du fleuve Alphée aux pieds de Taureau. On voit la ſource de toutes ces imaginations & de l'uſage où étoient les Sculpteurs de repréſenter les fleuves ſous la figure de Taureaux: voyez Elien, l. 2.

(*a*) Pauſan. l. 2, c. 32.
(*b*) Diod. tom. 1, pag. 112.

4°. Enfin par la même équivoque Bacchus, Dieu des liqueurs eſt appellé par les Poëtes *Tauricornis*, *Tauriceps*, *Tauriformis*, *Tauriphagus* (a). Le Taureau a donc pu caractériſer en Egypte Oſiris pris pour Bacchus.

Les mêmes alluſions ont fait prendre la Vache pour ſymbole d'Iſis, & lui en ont fait donner la tête. Iſis étoit l'épouſe d'Oſiris, la Reine des Dieux; le bœuf ou le mâle étant le ſigne du mari, la femelle devoit l'être de l'épouſe, tout comme elle étoit chez les Grecs la victime dévouée à Junon. Iſis confondue avec la Lune, avoit pour enſeigne le croiſſant, dont les cornes de vache étoient la figure. Elle étoit ainſi repréſentée à Elis, ſelon Pauſanias, l. 6 c. 24. Priſe pour la Terre ou pour Cérès, elle avoit droit ſur l'animal employé au labourage: enfin conſidérée comme Téthys ou la Mer, elle avoit la même relation avec les Vaches que Neptune avec les Taureaux. La plûpart des fables & des pratiques de l'idolâtrie ne ſont pas fondées ſur des titres plus authentiques ni plus ſérieux que ceux-ci. §. 23

Il faudroit ſçavoir plus ſûrement ce que

(a) Diodore, tome 1, l. 3, page 462, obſerve que les Peintres & les Sculpteurs repréſentoient l'ancien Bacchus avec des cornes.

c'étoit qu'Anubis, pour deviner ce que signifioit sa tête de chien, & pourquoi l'on peignoit cet animal à côté de lui. Etoit-ce la canicule? Dans ce cas, l'équivoque étoit la même en égyptien qu'en grec, où Κύων signifie un chien & une lumiere étincelante, telle qu'est celle de l'étoile nommée pour ce sujet la canicule. Etoit-ce Mercure, Dieu des Voyageurs? alors il lui falloit un chien, comme les Voyageurs ont coutume d'en avoir. Si c'étoit Esculape, Dieu de la santé, on ne voit plus quel rapport il avoit avec les chiens (*a*). Quoi qu'il en soit, on prétend qu'Anubis faisoit allusion à l'hébreu *Nobeah*, aboyer; c'est donc encore une équivoque qui est la source de cette représentation.

Il en est de même de Bubastis, Diane, Déesse de la chasse; elle étoit représentée par un chat, parce que *Bubastis* exprimoit cet animal en égyptien, selon Etienne de Byzance, & parce que le chat en Egypte donne la chasse aux Aspics &.à plusieurs autres animaux nuisibles. C'est la remarque de Diodore (*b*).

§. 24. On peut se dispenser de pousser plus loin ce détail. Ceci suffit pour prouver

(*a*) Peut-être croyoit-on en Egypte, comme on le croit encore ailleurs, que les chiens en lêchant une plaie, peuvent la guérir.

(*b*, Tome 1, l. 1, pag. 184.

que les idées ridicules des Egyptiens, auſſi-bien que celles des Grecs, n'étoient ſouvent fondées que ſur des alluſions puériles & ſur l'équivoque des noms propres, que la Mythologie & la Religion de ces deux peuples ont été formées ſelon la même méthode. Doit-on en conclure que les Grecs ont emprunté la leur des Egyptiens? C'eſt ce que nous examinerons dans le chapitre quatorziéme.

Fin de la premiere Partie.